



Pelet XLVI 102

RECUEIL DE PIÈCES

RELATIVES AU MONUMENT DE LUCERNE,

CONSACRÉ

A LA MÉMOIRE DES OFFICIERS ET SOLDATS SUISSES

MORTS POUR LA CAUSE DU ROI LOUIS XVI,

LES 10 AOUT, 2 ET 3 SEPTEMBRE 1792;

SUIVI

DE LA LETTRE D'UN VOYAGEUR FRANÇAIS.

PRÉSENT A L'INAUGURATION DUDIT MONUMENT, LE 10 AOUT 1821.



SE VEND,

*Au profit de ceux desdits soldats aujourd'hui survivants, vieux, blessés, et infirmes,
et des veuves de ceux qui n'existent plus,*

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, GALERIE DE BOIS DU PALAIS-ROYAL,
ET LE NORMAND, LIBRAIRE, RUE DE SEINE.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AÎNÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

1821.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE RECUEIL.

<u>Arrêt de la conduite du régiment des Gardes Suisses à la journée du 10 août 1792, par le colonel Pflüger d'Alshofen, chef d'ordre des ordres de St. Louis et de St. Maurice et Lazare, membre du conseil souverain de Lucerne. Lucerne, 9.</u>	Page 3
<u>Notes sur ce récit.</u>	59
<u>Fac simile de l'ordre remis par le roi Louis XVI à M. le capitaine du Durier, à l'assemblée nationale, août 1792.</u>	31
<u>Liste nominatif de MM. les Officiers de l'ancien régiment des Gardes Suisses qui se sont trouvés à l'attaque du château des Tuileries, le 10 août 1792.</u>	33
<u>Liste nominatif des sous-officiers et soldats, par ordre de cantons.</u>	36
* <u>Notices sur le monument élevé à Lucerne à la mémoire des Gardes Suisses qui ont succombé en 1792. Lucerne, chez Xavier Meyer, 1821.</u>	41
* <u>Inscription placée à la porte de la cathédrale, le jour du service funèbre, 10 août 1821.</u>	47
1° <u>Inscription du cimetière.</u>	48
2° <u>Inscription de la chapelle près du monument.</u>	49
3° <u>Inscription du monument.</u>	50
4° <u>Programme de l'inauguration du monument, 10 août 1821.</u>	51
5° <u>Lettre écrite par un voyageur français, témoin de l'inauguration, à un de ses amis, en France, suivie de l'ordonnance royale du 10 août 1816, signée LOUIS, contre-signée le maréchal duc DE FALGUE, et portant : Art. 1^{er}. « Que tous les anciens-officiers du régiment des Gardes Suisses qui auroient fait partie du régiment à l'époque du 10 août 1792, et qui n'auroient pu être placés dans les deux nouveaux régiments Suisses de la Garde Royale, obtiendroient le grade immédiatement au-dessus de celui dont ils étoient brevetés dans l'armée à l'époque du 10 août 1792, et prendroient rang dans ces nouveaux grades à compter de la date de la présente ordonnance. Art. 2. Que chacun de ces officiers obtiendrait une solde de retraite réglée dans le grade déterminé par l'art. 1^{er}, etc. » ladite ordonnance insérée au Bulletin des lois, et non encore exécutée.</u>	53

AVERTISSEMENT.

JUN 1822.

CE Recueil de pièces a été livré à l'impression dès le mois de septembre de l'année dernière. Sa publication, nécessairement liée aux opérations des chambres discussions du budget, a dû avoir lieu d'abord en novembre, puis en décembre 1821. Les changements politiques survenus à cette époque l'ayant retardée jusqu'à ce jour, il est résulté de ce retard que quelques unes des réflexions incidentes, semées dans la *lettre du voyageur français*, pourront paroître susceptibles de quelques modifications; mais, sur ce qui a été le grand objet de la publicité des pièces contenues dans ce Recueil, sur la justice due à tous les restes héroïques de cet ancien régiment des Gardes Suisses, écharpé à Paris les 10 août, 2 et 3 septembre 1792, rien n'a encore changé, si ce n'est qu'ils ont essuyé une année de retard de plus dans l'exécution de l'ordonnance que le Roi, par une pieuse affectation, avoit datée du 10 août 1816. Le moment de publier ces pièces est donc celui où M. de Villèle a voulu signaler son premier budget par le franc acquittement d'une dette si sacrée; où M. de Villèle a voulu consommer le grand acte de justice dont le loyal duc de Richelieu avoit arrêté et commencé l'exécution, de concert avec le ministre des affaires étrangères, en murmurant des obstacles que les fiscalités financières y avoient apportés jusque-là (1).

(1) « J'ai reconnu la chaleur de votre cœur pour tout ce qui est juste et honorable. Il m'est assurément n'étoit plus fait pour l'émouvoir que la situation malheureuse des restes infortunés de ces braves Gardes Suisses, dont l'héroïsme vient d'obtenir dans leur patrie un monument si bien mérité. Jamais je n'eus plus de regret à la sévérité des formes qu'il nous faut observer,

Le dernier ministre des finances a dit, en sortant du ministère, *qu'il laissoit, au cabinet, un projet de loi particulière pour satisfaire les Suisses, omis dans son budget.* M. de Villèle s'est hâté de les porter dans le sien. Le nouveau ministre des affaires étrangères a écrit de sa main *qu'il mettroit un intérêt tout particulier à acquitter, le mieux et le plus tôt possible, ce qu'il regardoit comme un legs honorable que lui avoit laissé la loyauté de M. le duc de Richelieu.* Ainsi donc ces braves vétérans de l'honneur et de la fidélité vont enfin jouir d'un traitement qu'ils ont acheté par tant de sang, et mérité par tant d'héroïsme. Les mêmes sentiments, le même esprit de justice et de générosité, animeront les deux chambres entières sur cet article consciencieux du budget de 1823. Les chambres non seulement garantiront à l'avenir le paiement de la solde de retraite fixée par l'ordonnance vraiment royale de 1816, mais elles ne pourront supporter l'idée que *six années d'arrérages* soient perdues pour ces patients et généreux créanciers. Cette solde a été leur propriété incontestable, à dater de ce 10 août 1816, jour où a été signée l'ordonnance royale, insérée au Bulletin des lois.

• que dans cette occasion. Soyez assuré cependant que tout ce qui pourra se faire sera fait. Déjà une partie de la justice tardive que nous devons à ces braves gens a été rendue..... Signé RICHELIEU. »

(Extrait d'une lettre écrite de la main du duc de Richelieu, sous la date du 24 septembre 1821.)

3/

Récit
de la
Conduite du Régiment
des
GARDES SUISSES
à la
Journée du 10 Août

1792.



Par le Colonel Wysser d'Altschhofen
Chevalier des ordres militaires de S^t. Louis et de S^t. Maurice et Lazare.

Lucerne

1819.

A SON EXCELLENCE

M. VINCENT DE RUTTIMANN,

AVOYER DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE LUCERNE,
ET ANCIEN LANDAMMANN DE LA SUISSE.

EXCELLENCE,

EN offrant à Votre Excellence le récit de la conduite du régiment des Gardes Suisses à la journée du 10 août 1792, je vous prie de bien vouloir agréer le témoignage de la plus vive reconnaissance pour l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à cette honorable entreprise.

C'est aux soins bienveillants de Votre Excellence pendant votre séjour à Rome, que nous devons le bonheur d'avoir obtenu le modèle de ce monument fait par le célèbre Thorvaldsen, le Phidias de notre siècle.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'expression des sentiments de la vénération profonde avec laquelle j'ai l'honneur d'être

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très humble et très obéissant serviteur,
le colonel PFTYFFER D'ALTISHOFEN.

7

RÉCIT

DE LA CONDUITE DU RÉGIMENT

DES GARDES SUISSES

A LA JOURNÉE DU 10 AOÛT 1792.

On élève un monument à la mémoire des Suisses du 10 août; cet hommage leur étoit dû par des compatriotes, qui ont le droit d'honorer leurs vains. Il est juste qu'en même temps une plume fidèle retrace avec simplicité les faits héroïques de ces incorruptibles soldats, qui ont péri sur les degrés du trône qu'ils avoient juré de défendre; leur courage auroit sauvé le monarque, s'il avoit pu l'être.

Le titre seul de ce récit indique l'intention de ne parler directement que du régiment des Gardes Suisses, et l'on justifiera ce titre en écartant autant que possible des souvenirs amers. Mais l'oubli du passé n'exclut pas la mémoire des grands services; et si l'éloge du plus noble dévouement annonce qu'il y eut des coupables, cette condamnation muette n'altère point la paix publique; elle est sous un double rapport une dette acquittée envers la postérité.

On a comparé la journée du 10 août à celle des Thermopyles. Les Spartiates combattoient pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur gloire, pour leur patrie, pour les autels de leurs dieux; les Suisses, pour le sentiment du devoir, de la foi aux serments, de l'honneur de leur pays. Les Spartiates et les Suisses savoient d'avance qu'ils marchaient à une mort inévitable; ils l'ont acceptée de sang froid, sans délibérer ni se plindre. Mais les Spartiates avoient leur roi à leur tête, et ce roi n'avoit pas ses propres sujets pour ennemis.

Pourquoi l'admirable dévouement des Suisses du 10 août n'a-t-il pas eu le succès pour récompense? Dieu le sait; mais ce n'est point murmurer contre la Providence que de gémir sur une catastrophe dont les suites ont si cruellement pesé sur la Suisse et sur l'Europe.

Dès le commencement de la révolution, la situation du régiment des Gardes Suisses fut singulièrement pénible. Il étoit placé au foyer de l'anarchie. Les scènes les plus désastreuses se succédoient rapidement autour de lui. Les journées de Réveillon, des Champs-Élysées, du 5 et du 6 octobre, n'étoient que les foibles préludes d'événements encore plus sinistres et surtout plus décisifs. Le régiment, environné de périls et harassé de fatigues, déploya dans toutes ces circonstances un caractère inaltérable de sang froid, d'ordre, de discipline. Il conserva dans le service la ponctualité des temps calmes. On n'épargna rien pour corrompre les soldats du régiment des Gardes Suisses; promesses, menaces, séduction de principes, exemples des autres troupes, tout fut employé; rien ne les ébranla: leur fidélité jeta l'ancre au milieu de la tempête politique qui les investissoit de toutes parts. Un décret de l'assemblée constituante avoit anéanti la discipline; il n'eut jamais aucune influence sur le régiment; ce furent les soldats eux-mêmes qui réclamèrent le maintien de leurs antiques réglemens; le corps entier ne formoit qu'une famille, dont le sort et les intérêts occupoient également les chefs et les subalternes. Le major baron de Bachmann étoit l'âme du régiment.

Il est un genre de récompense qu'une conduite noble, fière, conséquente, obtient toujours: par-tout où un détachement des Gardes Suisses se présentoit, il étoit respecté, quelque foible qu'il fût(1).

Cependant la gravité des circonstances de la révolution alloit toujours croissant, et chaque jour augmentoit aussi les fatigues des troupes fidèles(2); une catastrophe inévitable et prochaine étoit prévue de tout le monde. Cette considération détermina les officiers qui étoient autorisés à aller jouir de leur semestre en Suisse, à y renoncer, pour rester auprès de la personne du roi, afin de partager le sort de leurs camarades; mais on leur fit connoître que l'intention formelle de Sa Majesté s'y opposoit: ce malheureux prince cherchoit à éviter l'ombre même de ce qui eût pu donner du soupçon(3). A mesure que le danger devenoit imminent, et que l'on approchoit de la crise, le caractère de loyauté du régiment se prononçoit davantage; le sort qui l'attendoit étoit connu de chacun, mais tous voulurent mourir plutôt que de compromettre l'honneur et la réputation des Suisses et de souiller des drapeaux sans tache(4).

De tous côtés il arrivoit des rapports sur les intentions hostiles des Marseillais; et l'on manquoit de munitions(5). Depuis long-temps les canons du régiment avoient été livrés sur l'ordre supérieur, contre lequel le corps des officiers avoit en vain protesté. Les menaces des fédérés

obligèrent les chefs à consigner les soldats dans les casernes; on voulait éviter des querelles particulières, qui pouvoient avoir des suites fâcheuses et fournir des prétextes à la malveillance. Les officiers profitèrent de ce temps de retraite pour retracer aux soldats leurs devoirs; ils le firent avec confiance et avec simplicité; ils leur montrèrent l'approche de l'orage; ils leur dirent que le temps étoit venu où leur fidélité seroit mise à la plus rude épreuve. Il faut le dire à l'honneur de ces braves, les exhortations étoient superflues; pas un seul n'hésita.

Cette situation, que les ames généreuses peuvent seules bien comprendre, dura plusieurs jours. Le 4 août, le régiment reçut ordre de se porter sur Paris (l'on savoit que les fédérés et les faubourgs devoient attaquer le château des Tuileries). Le régiment partit, la nuit, des casernes de Conrbevoie et Ruelle, après avoir enterré une partie des drapeaux (6). Le marquis de Mailhardoz, lieutenant-colonel, et le baron de Baehmann, major, vinrent au-devant de lui jusqu'au pont de Neuilly; le corps marchoit dans le plus grand silence, avec les mêmes précautions qu'on prend en temps de guerre en pays ennemi. Ce silence, un ordre admirable, la contenance ferme et froide des soldats, en imposèrent sans doute aux factieux; et comme tout fut tranquille au château, la même nuit le régiment retourna aux casernes; LE LENDEMAIN ON EN DÉTACHA 300 HOMMES, QUI FURENT ENVYÉS EN NORMANDIE (7).

Depuis le 4 août jusqu'au 8, la fermentation se développa; dans tous les carrefours, les émissaires des conspirateurs amentoient et soulevoient le peuple; on les entendoit provoquer publiquement au meurtre, au siège des Tuileries, au châtiement du tyran....

ON S'ARRÊTE A CE MOT DE TYRAN!!!

Le meilleur des rois a été le plus malheureux des hommes. Doué d'un esprit juste et même d'une raison supérieure, étranger aux passions qui égarent la jeunesse, inaccessible à tous les genres de corruption des cours, bon, simple, économe, religieux, sévère envers lui-même, indulgent pour les autres, Louis XVI porta sur le trône toutes les vertus d'un magistrat et d'un sage; il aima son peuple comme un père et tous ses devoirs comme un chrétien. Mais l'histoire de sa vie offre dans plus d'un sens des leçons à tous les princes: plus confiant dans son opinion personnelle, plus capable d'une volouté constante, plus énergique contre le crime, mieux soutenu par son caractère contre les séductions de sa bonté, Louis eût vécu long-temps pour le bonheur de la France. La puissance d'un grand caractère est le premier besoin des rois.

Le 8 août, sur les dix heures du soir, M. d'Erlach, capitaine de garde, remit à M. de Glutz, aide-major, un ordre conçu en ces termes : *M. le colonel ordonne que le régiment soit rendu demain à trois heures du matin aux Tuileries.*

Messieurs de Maillardoz et de Bachmann avoient reçu cet ordre de M. Mandat, alors commandant général de la garde nationale de Paris. On fit le partage des cartouches aux casernes, et l'on ne put en distribuer trente par homme. Tout le monde marcha; ceux que leur âge exemptoit du service voulurent le faire ce jour-là; il ne resta aux casernes que les malades et les fonderiers. A la porte Maillot une ordonnance venant de Paris remit au commandant un passeport signé *Péthion* (8).

La nuit suivante, celle du 9 au 10 août, MM. Mandat, de Maillardoz, et de Bachmann, firent occuper les divers postes du château par les gardes nationales et par les Suisses; on en plaça dans la cour, à la chapelle, et à la porte royale. Le baron Henri de Salis, comme le plus ancien capitaine du régiment, commandoit les postes des escaliers et de la cour de la reine. Il avoit sous ses ordres le chevalier de Gibelin, sous-aide-major. La réserve de 300 hommes, commandée par le capitaine de Durler, ayant sous ses ordres M. de Pfyffer d'Altishofen, capitaine, et M. de Glutz, aide-major, étoit placée dans la cour des Suisses, pour se porter où l'on auroit besoin d'elle.

La gendarmerie à pied, avec une partie de la gendarmerie à cheval, vint se ranger dans la cour; ne s'y trouvant pas placées commodément, elles allèrent se mettre en bataille près de la rue Saint-Honoré, et une partie finit par charger les Suisses dans leur retraite.

Des gentilshommes et des personnes attachées au roi s'étoient rendus en grand nombre au château, armés d'épées et de pistolets; on ne peut que louer leur intention, elle étoit excellente; on doit désapprouver leur démarche, et avouer qu'armés comme ils l'étoient ils ne pouvoient qu'embarrasser la défense, en même temps qu'ils inspiroient de la méfiance à la garde nationale.

A onze heures du soir, on avoit reçu l'avis que le tocsin seroit sonné à minuit, et bientôt on eut connoissance au château de l'arrêté du faubourg Saint-Antoine, dont voici les principaux articles :

Assiéger le château; y exterminer tout le monde et sur-tout les Suisses; forcer le roi à abdiquer; le conduire avec la reine et la famille royale à Vincennes, pour s'en servir comme otages, dans le cas où les étrangers se porteroient sur Paris.

A minuit l'on entendit sonner le tocsin et battre la générale(g). M. de Bachmann s'assura que tout étoit en ordre; il donna des instructions aux officiers; il envoya les officiers-majors visiter les postes; depuis ce moment, ce brave officier ne quitta pas le roi un seul instant, et l'Europe sait qu'il a eu le même sort que ce prince.

Le son lugubre du tocsin, loin de décourager les soldats, les animoit davantage. A deux heures du matin, quatre bataillons des faubourgs étoient déjà arrivés sur la place du carrousel; ils n'attendoient que leurs complices pour exécuter leur horrible projet.

Entre quatre et cinq heures, M. Mandat reçut l'ordre de se rendre à la commune; on l'attendoit pour l'égorger sur les degrés de l'hôtel-de-ville; on savoit qu'il avoit dans sa poche l'ordre signé PÉTHION de repousser la force par la force, et l'on vouloit par ce meurtre soustraire cette pièce écrite à la publicité.

Vers les six heures du matin, le roi, tenant par la main monseigneur le dauphin, descendit dans la cour royale, accompagné de quelques chefs de division et commandants de bataillon de la garde nationale, et de MM. de Maillardoz et de Bachmann. Il passa d'abord devant la garde nationale; puis devant les Suisses, qui crièrent : *Vive le Roi* (10)! Un bataillon armé de piques, qui entroit en ce moment dans la cour, cria à tue tête : *Vive la nation*! Il en résulta une discussion assez vive, à laquelle les canonniers de la garde nationale sur-tout prirent beaucoup de part; M. de Durler parvint néanmoins à les calmer, en leur représentant, dans son singulier langage, que le roi et la nation ne faisoient qu'un; cependant le bataillon qui venoit d'entrer dans la cour reconnut qu'il n'étoit pas à sa place, et alla se ranger parmi ses pareils.

Un moment après, M. Roederer, procureur-général-syndic, en écharpe tricolore ainsi qu'un autre membre de la commune, et M. de Boissieux, officier-général, parcoururent tous les postes; ils proclamèrent verbalement l'ordre que l'on avoit déjà reçu par écrit, de défendre le château, et de repousser la force par la force (11). Alors les gardes nationales, qui n'avoient pas

chargé, chargèrent leurs fusils, et les canonniers leurs pièces (12). A sept heures, les murmures recommencèrent, et des bataillons entiers de gardes nationales allèrent joindre les séditeux.

Entre huit et neuf heures, le roi se détermina à se rendre dans le sein de l'assemblée nationale avec toute la famille royale et quelques gentilshommes. Il étoit escorté de deux bataillons de gardes nationales et des Gardes Suisses de garde, avec MM. de Maillardoz, de Bachmann, de Salis-Zizers aide-major (13), Chollet et Allimano, adjutants. La reine fit d'inutiles efforts pour empêcher ce funeste départ, après lequel la résistance la plus héroïque ne pouvoit plus avoir un heureux résultat; M. de Bachmann l'avoit prévu et l'avoit dit.

Ce départ fut décisif pour les gardes nationales qui occupoient l'intérieur du château et les cours; la plus grande partie abandonna les Suisses; les uns allèrent joindre les bataillons des faubourgs, d'autres se dispersèrent. Tous cependant ne partagèrent pas cette défection; parmi ceux qui restèrent fidèles, il faut citer la presque totalité des braves grenadiers des Filles-Saint-Thomas.

L'armée de Santerre se mit en mouvement, ses canons en tête, et bientôt on la vit s'avancer vers les portes du château.

Le maréchal-de-camp de jour, se voyant presque seul avec les Suisses, jugea qu'il ne pourroit pas conserver les cours avec si peu de monde, il cria : *Messieurs les Suisses, retirez-vous au château.* Il fallut obéir (14), laisser six pièces de canon au pouvoir de l'ennemi, et abandonner les cours. On auroit dû prévoir qu'il faudroit les reprendre, sous peine d'être brûlés dans le château; de simples soldats le disoient tout haut; cependant l'on obéit, et l'on prit les dispositions que le temps et les localités pouvoient permettre; on garnit de soldats les escaliers et les croisées du château; le premier peloton fut placé à la chapelle, c'est-à-dire un peloton des grenadiers des Filles-Saint-Thomas en première ligne, et les gardes Suisses en seconde (15).

M. le capitaine de Durler trouva au premier appartement, en face du grand escalier, M. le maréchal de Mailly, qui étoit avec M. de Zimmermann, lieutenant des grenadiers et officier-général. M. le maréchal ayant annoncé à M. de Durler qu'il étoit chargé, de la part du roi, de prendre le commandement du château, M. de Durler lui demanda ses ordres : *De ne pas vous laisser forcer*, repartit le maréchal. M. de Durler répondit qu'on pouvoit y compter.

Ce fut le seul ordre que les Suisses reçurent de ce maréchal de France, et on ne sauroit leur reprocher de ne l'avoir pas suivi à la lettre.

Pendant que M. de Durler parloit avec M. le duc de Mailly, il vit distinctement, par la fenêtre, le portier du roi ouvrir la porte royale aux Marseillois; ils entrèrent peu-à-peu, élevant leurs chapeaux et faisant signe aux Suisses de venir les joindre; un de la bande, plus hardi que les autres, s'approcha d'une fenêtre et lâcha un coup de pistolet; le sergent Lendi alloit répondre à cette insolente provocation; les officiers le retinrent, mais cet acte de modération ne servit, comme à l'ordinaire, qu'à enhardir les assaillants (16).

Enfin toute la colonne ennemie entra et plaça ses canons en batterie; on égorga des sentinelles suisses qui étoient placées au pied du grand escalier, où les premiers Marseillois montrèrent au poste de la chapelle, le sabre à la main. MM. de Durler, de Reding, Joseph de Zimmermann et de Glutz aide-major, accoururent pour faire placer à la hâte une barre de bois en travers de l'escalier; M. de Boissieux voulut haranguer les assaillants, mais d'affreux hurlements couvrirent sa voix; enfin quand ceux-ci virent que leur tentative étoit inutile, ils se retirèrent, en accablant les Suisses d'injures (17).

Voici l'état des choses au moment où le combat alloit commencer: 750 Suisses d'une part, environ 360 de l'autre, répartis sur plus de 20 postes; 200 gentilshommes sans armes; quelques gardes nationales fidèles; sans commandant en chef, sans munitions, sans canons; attaqués par cent taille hommes d'une populace fariense, ayant avec elle 50 pièces d'artillerie; cette populace se sentant encouragée par le corps législatif et disposant de la municipalité.

La troupe de Santerre fit une décharge, qui blessa plusieurs soldats; les grenadiers des Filles-Saint-Thomas ripostèrent, et les Suisses suivirent leur exemple; les Marseillois répondirent par une décharge générale d'artillerie et de mousqueterie, qui coûta la vie à beaucoup de monde; M. Philippe de Glutz, lieutenant des grenadiers, fut tué, et M. de Castellberg eut la cheville du pied fracassée (18).

L'action devint générale; elle se décida bientôt en faveur des Suisses. Le feu des croisées et celui de la réserve de M. de Durler furent très meurtriers. En peu de temps la cour se trouva évacuée; elle étoit jonchée de morts, de mourants, et de blessés.

MM. de Durler et de Pflyffer firent du château une sortie avec 120 hommes; ils prirent quatre pièces de canon et redevenirent maîtres de la porte royale. L'endant qu'ils traversoient le carrousel, un autre détachement sous les ordres du capitaine Henri de Salis s'empara de trois canons qui étoient à la porte du manège, et les amena jusqu'à la grille du château; de là ce second détachement alla rejoindre le premier, sous le feu d'artillerie qui, de la porte de la cour de la reine, tiroit sur eux à mitraille. Les Suisses réunis portèrent l'épouvante et la mort parmi les assaillants; la cour royale fut couverte de morts; ils enlevèrent une partie des canons de leurs adversaires et réussirent à les conserver; mais ils ne parvinrent pas à faire taire un feu à mitraille, qui, d'une petite terrasse placée vis-à-vis du corps-de-garde des Suisses, plougeoit sur la cour royale. Ces braves soldats essoyoient un feu meurtrier avec le sang-froid et la tranquillité du courage. Les détachements étoient criblés, mais se rallioient toujours de nouveau. Après des efforts presque miraculeux, les Suisses restèrent les maîtres du champ de bataille; les soldats traînèrent les canons pris aux ennemis; les officiers y contribuèrent; par-tout on se battoit avec un égal acharnement; par-tout l'ennemi étoit repoussé, et les Marseillois qui formoient les têtes des colonnes d'attaque souffroient prodigieusement (19).

Mais les Suisses voyoient avec anxiété approcher le moment où l'épuisement des munitions alloit les laisser exposés au feu de l'ennemi, sans aucun moyen d'y répondre.

Dans cet instant critique, M. d'Hervilly (tué depuis pour la cause royale à Quiberon) arriva sans armes, sans chapeau, à travers des coups de fusils et de canon. On vouloit lui montrer la disposition qu'on venoit de faire du côté du jardin: *Il ne s'agit pas de cela, dit-il, il faut vous porter à l'assemblée auprès du roi.* On crut pouvoir encore être utile à cet infortuné monarque, et une voix (c'étoit celle du baron de Viomesnil, lieutenant-général, et frère aîné du maréchal de France de ce nom), une voix qui cria: *Oui, braves Suisses, allez sauver le roi; vos ancêtres l'ont fait plus d'une fois,* confirma cette trompeuse espérance.

Il falloit chercher à se rallier; on réuoit les tamhours qui n'avoient pas péri; on fit battre l'assemblée, et, malgré la grêle des balles qui tomoient de toutes parts, on parvint à ranger les soldats comme à un jour de parade (20). Pour couvrir la retraite on pointa deux des pièces enlevées aux assaillants, et qui se trouvoient encore chargées, contre le vestibule, à côté de la grille. M. de Durler y plaça deux hommes, avec ordre de lâcher leurs coups de fusil sur la Joinière, si l'on étoit poursuivi (21). MM. de Reding, de Glutz, et de Gibelin, aidèrent quelques

soldats à transporter une pièce de canon sous le vestibule ; ce fut dans ce moment que M. de Reding eut le bras cassé d'un coup de carabine (22).

La traversée du jardin fut excessivement meurtrière ; il fallut soutenir un feu très vif de canon et de mousqueterie, qui partoît de trois points différens, la porte du pont royal, celle de la cour du manège, et la terrasse des Feuillans. M. de Gross eut la cuisse cassée d'une balle ; il tomba près du bassin sous le groupe d'Arria et Pétus.

Enfin on arriva dans les corridors de l'assemblée nationale. Le baron Henri de Salis, emporté par son ardeur, entra dans la salle du corps législatif l'épée à la main, au grand effroi du côté gauche de l'assemblée ; les députés qui le composoient crièrent : *les Suisses ! les Suisses !* et plusieurs d'entre eux cherchoient à se sauver par les fenêtres.

Un député vint ordonner au commandant de faire mettre bas les armes à sa troupe ; celui-ci refusa de le faire. On conduisit M. de Durler auprès de S. M. ; il dit au roi : « Sire, on vent que je mette bas les armes. » Le roi répondit : « Posez-les entre les mains de la garde nationale ; je ne veux pas que de braves gens comme vous périssent. » Un moment après, le roi lui envoya un billet de sa propre main, conçu en ces termes : « Le roi ordonne aux Suisses de poser les armes et de se retirer aux casernes (23). » Cet ordre fut un coup de foudre pour ces braves soldats ; ils croioient qu'ils pouvoient se défendre encore avec la baïonnette ; plusieurs pleuroient de rage : mais, dans cette affreuse extrémité, la discipline et la fidélité prévalurent ; tous obéirent.

Cet ordre de quitter leurs armes, et de se livrer ainsi sans défense à des tigres altérés de leur sang, fut le dernier sacrifice que l'on exigea des Suisses.

On sépara les officiers d'avec les soldats ; ceux-ci furent conduits à l'église des Feuillans ; les officiers furent déposés dans la salle des inspecteurs ; les députés y entrèrent pour les voir, non sans manifester des craintes, qui dans les uns étoient accompagnées de férocity et de bassesse, et dans les autres, de pitié.

Vers le soir, un député nommé Bruad, de l'un des départemens françois où l'on parle l'allemand, vint trouver les officiers, et leur dit en cette langue « qu'il alloit faire tout ce qui dé-

« pendroit de lui pour les sauver. » En effet, il leur procura des redingotes et la facilité de sortir : alors chacun isolément chercha à se tirer d'affaire comme il put. Ces officiers fidèles erroient dans Paris, pros crits par la fureur populaire, au moment même où un décret du corps législatif venoit de mettre les Suisses sous la sauvegarde de la loi (24).

Le château n'étant plus défendu, l'armée de Santerre y entra, massacrant lâchement les blessés et tous ceux qui s'étoient perdus dans l'immensité du palais (25). Une partie des Suisses qui occupoient les appartements n'avoit pu se joindre au détachement qui se retira sur l'assemblée nationale; ils descendirent au moment où les Marseillois entroient dans le château, et ayant trouvé chargées les deux pièces que M. de Durler avoit laissées, ils y mirent le feu, ce qui leur donna le temps d'opérer leur retraite par le jardin. Avec eux se trouvoit le père Second, Loretan, capucin et aumônier du régiment (26). Il fallut traverser une grêle de coups de fusils et de coups de canon; là périrent M. le baron Waldener, M. Simon de Maillardos, M. de Muller, et beaucoup de soldats. Cette petite troupe s'étoit dirigée d'abord sur l'assemblée nationale, et y fut reçue à coups de fusil; elle se porta au pont tournant et le trouva fermé; enfin elle put sortir par le jardin du dauphin. Arrivée à la place Louis XV, la gendarmerie à cheval chargea les Suisses; la plupart furent massacrés; le père Second fut sauvé par son déguisement. Un moment après le sergent Stoffel de Mels, canton de Saint-Gall, commandant 15 hommes qu'il avoit ramassés de divers postes, se fit jour jusque sous le vestibule où se trouvoient les canons qui venoient d'être abandonnés et que les Marseillois gardoient; il s'empara de trois; un quatrième étoit encloué; il les défendit encore quelque temps, et fit enfin sa retraite sur l'assemblée.

Accablés par le nombre, les Suisses n'ont pu laisser d'autres trophées que les cadavres entassés de leurs ennemis. Mille traits particuliers d'héroïsme et de dévouement se sont perdus dans la gloire générale de cette journée (27). Nous regrettons sur-tout de ne pouvoir citer le nom de tous les français généreux, qui, au péril de leur vie, ont sauvé le petit nombre d'officiers et de soldats échappés au massacre.

M. de Montmollin, qui venoit d'entrer au régiment, emprunta un uniforme à M. de Forestier pour pouvoir assister au combat; il étoit enseigne de bataillon, et a conservé jusqu'à son dernier soupir le drapeau qui lui a coûté la vie. A la tête de quelques soldats, il étoit parvenu à se faire jour jusqu'au pied de la statue de la place Vendôme; là, ne pouvant plus avancer après

s'être battu comme un héros, et avoir tué de sa main plusieurs ennemis, percé enfin par derrière, il tomba dans les bras d'un caporal qui se perdit sans pouvoir le sauver. *Laissez-moi périr, lui dit-il, et ne pensez qu'à sauver le drapeau.* Le caporal qui le soutenait, ayant reçu lui-même un coup mortel, M. de Montmollin s'enveloppa dans son drapeau : ses meurtriers ne purent s'en emparer après sa mort qu'en le déchirant.

Une sentinelle suisse, attaquée par une foule de Marseillois, en tua sept; et n'ayant plus de cartouches, elle se servit de son sabre, et tua encore plusieurs ennemis avant de succomber.

Ainsi finit le régiment des Gardes Suisses du roi de France, comme l'un de ces chênes robustes dont l'existence séculaire a affronté cent orages, et qu'un tremblement de terre a pu seul déraciner.

Il est tombé le jour même où l'antique monarchie française s'est écroulée; il comptait un siècle et demi de services fideles rendus à la France.

« Pour détruire ce corps respectable il a fallu la réunion d'une foule d'événements malheureux; il a fallu que les Suisses fussent privés de leur artillerie, de leurs munitions, de leur état-major, de la présence du roi; il a fallu les affaiblir, cinq jours avant le combat, par un détachement de 300 hommes; il a fallu que les 200 hommes qui accompagnèrent le roi à l'assaut semblaient ne pussent pas tirer un coup de fusil; qu'au moment de l'attaque, un ordre mal calculé rendit inutiles les sages dispositions de MM. de Maillardoz et de Bachmann; qu'au moment d'une victoire, dont on devoit poursuivre les avantages, M. d'Hervilly vint diviser et affaiblir la défense; il a fallu enfin, pour anéantir ce corps, éternel honneur de notre pays, qu'on réunit contre lui cent mille hommes, et une artillerie immense. »

Il y a une modestie de nation qui interdit à un Suisse de faire, autrement que par le récit des faits, l'éloge de la fidélité de ses compatriotes; mais il lui est permis de rappeler que les Suisses se sont battus à la Bérézina comme à Morgarten, et que les Suisses du 20 mars ont été fideles, comme ceux du 10 août.

Ils ont donc bien mérité, ces braves, le monument que nous leur élevons sur le sol helvétique. Ceux qui en ont conçu la pensée, ceux qui contribuent à son exécution, entendent de bien

haut quelques clameurs dispersées et fugitives; ils savent que l'esprit ne peut apprécier tant d'héroïsme que quand l'homme est digne de le comprendre, et qu'un sentiment vertueux rend capable de l'imiter.

Bien peu de Suisses du 10 août ont survécu à cette fatale journée; l'approbation de leur patrie et l'admiration de l'Europe les dédommagent de la perte de leur état et de leur fortune. Ils n'attendoient plus de récompense de la France, lorsque le roi a bien voulu, par un décret du 10 août 1816, leur donner des témoignages de sa satisfaction; ils ont alors conçu des espérances, qui seront réalisées sans doute, car ils ne peuvent pas avoir compté en vain sur la parole d'un roi juste (28).

Les officiers qui accompagnèrent le roi à l'assemblée, et qu'on transféra dans les prisons de l'Abbaye; ceux qui furent pris à Paris dans les visites domiciliaires, ont été tous massacrés (29); le baron de Bachmann seul a péri le 2 de septembre sur l'échafaud qui attendoit le vertueux Louis XVI.

• Nous avons déjà dit que le baron de Bachmann étoit l'ame du régiment des Gardes Suisses.
 • Remarquable, même entre les plus braves, par son sang-froid dans le danger; bon sans faiblesse;
 • loyal et simple comme un ancien chevalier; militaire instruit; véritable ami de son pays; religieux observateur de tous ses devoirs; sévère par principe pour le maintien de la discipline;
 • père des soldats; usant avec eux de cette popularité noble qui ajoute à l'amour sans altérer
 • le respect; tel étoit le baron de Bachmann. Il réunissoit à toutes ces qualités une taille imposante, une figure mâle et noble, et une contenance martiale; en sorte que, sous le double
 • rapport des avantages physiques et du caractère moral, on pouvoit le considérer comme le
 • modèle des guerriers de notre nation.

• Il fut grand et noble à sa mort, comme il l'avoit été toute sa vie; il avoit vu approcher de
 • sang-froid le 10 août; il contempla sans émotion le 2 septembre; il ne s'abaisa point à discuter son innocence devant des juges criminels; il demanda la mort, et la reçut en héros. Ses
 • derniers mots furent ces paroles : MA MORT SERA VENGE ! »

NOTES.

Note 1, qui se rapporte à la page 8, ligne 17.

Sans cesse les gardes nationales, occupées de maintenir l'ordre et la sûreté publique, venoient demander des hommes aux postes suisses, pour les renforcer, et faire la patrouille avec elles.

Note 2: page 8, ligne 19.

Depuis long-temps l'on n'avoit plus fait de nomination au régiment des gardes : les officiers morts, retirés ou démissionnaires, n'étoient pas remplacés, ce qui rendoit le service excessivement fatigant. Il est arrivé plusieurs fois qu'un officier, sur un mois, étoit trois semaines de garde.

Note 3: page 8, ligne 24.

Tous les officiers du corps avoient résolu de rester auprès de la personne du roi. M. le comte d'Affry, chargé par l'assemblée des capitaines d'émettre ce vœu au ministre de la guerre, crut devoir insister, malgré les représentations de M. Dumourier; mais il reçut de Sa Majesté l'ordre formel : *que tous les officiers portés sur la liste des semestriers eussent à partir.*

Note 4: page 8, ligne 27.

LETTRE DE MM. DE DURLER ET DE PFYFFER

A L'ANCIEN GOUVERNEMENT DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE LUZERNE.

SOUVERAINS SEIGNEURS,

Un décret rendu le 15 de ce mois, par lequel le pouvoir exécutif étoit chargé d'éloigner de l'assemblée nationale, au moins à la distance de 30,000 toises, les troupes de ligne en garnison à Paris et dans les environs, nous donnoit quelque soupçon qu'il seroit possible que l'on entendit nous comprendre dans cette dénomination, quoique fautive à notre égard.

Aujourd'hui il ne nous reste plus de doute sur cela; nous sommes prévenus des ordres que

nous allons recevoir de nous porter ailleurs ; mais nous ignorons encore en quel endroit, et si cela regarde la totalité du régiment. Nous supplions vos Excellences de vouloir bien nous donner les instructions les plus promptes et les plus positives sur la conduite que nous avons à tenir dans les deux cas, dont l'un va arriver, et que voici : on le régiment aura ordre de marcher en totalité et d'abandonner par conséquent la garde du roi, ou de ne marcher qu'avec les deux tiers ou la moitié du régiment : dans le premier cas, nous sommes *décaractérisés* en perdant la garde du roi ; dans le second, nous faisons ce que nous avons souvent fait, mais dans des circonstances absolument différentes. En tout point : notre état étoit certain et assuré ; aujourd'hui il est purement précaire et *déjà prononcé ne tenir plus à la maison du roi*.

Nous pensons que c'étoit ici, et nullement ailleurs, que nous devions attendre la finale de notre sort, que nos souverains, de concert avec le roi, auroient donnée à notre corps.

Vos Excellences voient le malheur et l'embarras de notre situation ; leurs bontés accoutumées nous en tireront de manière ou d'autre par des ordres positifs, que nous exécuterons sur-le-champ, et que nous prenons la liberté de leur demander ici avec instance, en les priant de continuer à nous honorer de leur protection et bienveillance.

Nous sommes avec respect,

DE VOS EXCELLENCES

Paris, ce 18 juillet 1793.

J. DE DURLER, capitaine.

II. PFYFFER D'ALTISHOFEN, capitaine.

(Tirée de la collection historique de feu M. le trésorier FÉLIX DE BALTARAN, déposée à la bibliothèque de Lucerne.)

Note 5 : page 8, ligne 29.

Le dénûment absolu de tous moyens de défense engage les officiers à demander des munitions au comte d'Affry leur colonel ; celui-ci, trompé sans doute par les promesses astucieuses des chefs de parti, répondit que le régiment ne sauroit courir aucun risque, et que l'on devoit être tranquille sur le compte des Marseillois ; en sorte que cette demande n'eut point d'autre suite.

Note 6 : page 9 , ligne 10.

M. de Gibelin, aide-major, et le soldat Koliker enterrèrent les drapeaux des compagnies dans les caves des casernes de Courbevoie : ils doivent s'y trouver encore. On ne garda qu'un drapeau par bataillon, et le drapeau blanc de la générale.

Note 7 : page 9 , ligne 16.

Le détachement de 300 hommes, dont il est question, étoit commandé par M. de Karrer ; les officiers qui s'y trouvoient, étoient MM. de Rusconi, de Hertenstein, de Blumenthal, de Mercier, le baron de Billieux, le comte Charles d'Affry, et Lendy, adjudant.

Note 8 : page 10 , ligne 9.

Texte du passeport : *Laissez passer les Suisses pour renforcer les postes des Tuileries.*
PÉTHION, maire.

Note 9 : page 11 , ligne 5.

Afin de se mettre à couvert, quelle que fût l'issue de la journée, Péthion s'étoit rendu au château ; mais l'heure où le tocsin devoit sonner approchant, il annonça qu'il alloit se retirer ; les braves grenadiers des Filles-Saint-Thomas s'y opposèrent, et vouloient le garder en otage ; alors le roi ordonna à M. de Salis-Zizers, aide-major, de l'escorter ; celui-ci, à la tête d'un détachement, le prit sous le bras ; les gardes nationaux menaçoient Péthion, qui étoit tremblant, pâle et défait ; M. de Salis, cherchant à le ranimer, lui dit avec bonhomie : « Soyez tranquille, M. Péthion ; je vous promets que le premier qui vous tuera sera tué le moment après. »

Note 10 : page 11 , ligne 18.

Ce même cortège militaire reconduisit le roi au château ; Sa Majesté y rentra, lorsqu'une députation de la garde nationale, qui avoit à sa tête M. Roederer, M. de Baumez, et un autre membre du département, vint solliciter le roi de se rendre dans le sein de l'assemblée nationale. M. de Gibelin, qui connoissoit M. de Baumez, ancien président du conseil souverain d'Artois, lui dit : *Monsieur, croyez-vous sauver les jours du roi en le menant à l'assemblée ?* M. de Baumez répondit : *Si je croyois le roi plus en sûreté ici, je me mettrois dans vos rangs, afin d'y mou-*

rir pour lui. A l'instant M. de Bachmann se retourna vers M. de Gibelin et lui dit : *Si le roi va à l'assemblée, il est perdu !* Ce sont les dernières paroles que les camarades de ce chef vertueux aient recueillies de sa bouche.

Note 11 : page 11, ligne 28.

Texte de la proclamation : *Soldats, un attroupement va se présenter ; il est enjoint à nous, officiers de la loi, par le décret du 3 octobre, de requérir la garde nationale, et à vous, troupes de ligne, de vous opposer à cet attroupement, et de repousser la force par la force.* Cette proclamation a été communiquée au rédacteur par le brave Dim, sergent-major aux Gardes Suisses, aujourd'hui officier pensionné à Soleure.

Note 12 : page 12, ligne 1.

Il y eut un grand nombre de canonniers qui refusèrent de charger les pièces ; un officier suisse, M. l'aide-major de Glutz, proposa de s'en emparer, en observant qu'on s'en servirait probablement contre les troupes fidèles ; des volontaires se présentèrent pour faire ce coup de main ; on crut impolitique et dangereux d'y consentir ; l'événement prouva que l'on n'aurait pas dû hésiter.

Note 13 : page 12, ligne 6.

M. de Salis-Zizers fit former les troupes en bataillon carré autour de la famille royale ; pendant qu'on traversait diagonalement le jardin pour se rendre à l'assemblée, une horde de canibales, portant la tête de M. Mandat au bout d'une pique, força la porte du côté de la terrasse, près du café de Flore. M. de Salis fit faire halte ; la contenance du bataillon en imposa aux brigands et ils se retirèrent.

Note 14 : page 12, ligne 18.

A la célèbre retraite de Meaux, les Suisses purent mieux et plus librement disposer de leur courage ; le colonel Louis Pfyffer entra au conseil, et y parla avec fermeté ; son avis devint celui du conseil, qui confia le roi à ses fidèles alliés : Charles IX fut sauvé. Ce prince avoua que sans ses bons compères les Suisses, sa vie et sa liberté étoient en grand branle.

Note 15 : page 12, ligne 23.

Les compagnies d'Affry, Salis, Diesbach et Pfyffer, prirent poste dans la grande galerie, en face du Carrousel, les grenadiers sur le grand escalier.

Note 16 : page 13, ligne 8.

Les officiers firent des efforts incroyables pour empêcher toute agression; les soldats, outrés de tant d'injures, étoient très difficiles à contenir.

Note 17 : page 13, ligne 15.

L'adjudant suisse Roulin, qui s'étoit avancé pour tâcher de calmer les assaillants, fut saisi et dépouillé de ses habits; on alloit lui trancher la tête au moment où il fut délivré par ses camarades. Un des commandants de la troupe de Santerre, ancien garde françois, s'approcha de la barre, et demanda à parler au commandant des Suisses. M. de Durler s'étant présenté, il voulut l'engager à se joindre à eux, lui promettant qu'il seroit bien traité; mais voyant que ses paroles étoient sans effet sur cet officier, il tira son sabre, en l'accablant d'injures : au même instant, un autre ancien garde françois darda un coup de pique contre M. de Durler, qui le para froidement avec la main.

On avoit assuré aux soldats que l'intention des Marseillois se bornoit à les désarmer; le sergent Blaser s'avance vers eux avec 15 grenadiers et leur dit : « Qu'ils savaient qu'on vouloit les désarmer; qu'ils ne croyoient pas que la conduite du régiment pendant la révolution pût mériter un tel affront; que, si l'on ne vouloit plus du régiment, on pouvoit le renvoyer légalement; mais qu'ils ne quitteroient pas leurs postes, et ne se laisseroient pas désarmer; qu'ils étoient Suisses, et que les Suisses n'abandonnoient leurs armes qu'avec la vie. » Ces paroles généreuses agirent un instant sur l'imagination mobile des Marseillois; ils crièrent : « *Vive les Suisses, nous ne les désarmerons pas!* » Mais cet élan ne dura guère; car un moment après on désarma de force 12 factionnaires.

Note 18 : page 13, ligne 25.

M. de Castelberg, massacré sur les degrés du grand escalier, fendit la tête à un Marseillois d'un coup de sabre, un moment avant d'expirer.

Note 19 : page 14 , ligne 15.

Quinze Marseillois qui feignoient d'être morts, voyant les Suisses s'avancer vers eux, se jetèrent à genoux, en demandant la vie; M. de Durler fut obligé de se précipiter au-devant des soldats, pour soustraire ces Marseillois à leur vengeance.

On arracha à ces malheureux leurs gibernes, pour en partager les cartouches aux soldats, qui commençoient à en manquer; on partagea de même les cartouches des morts, amis et ennemis.

Note 20 : page 14 , ligne 27.

Un témoin oculaire m'a assuré qu'il n'avoit pu se lasser d'admirer le sang-froid du capitaine Pfyffer, qui alignoit ses soldats comme à l'exercice.

Les officiers qui se trouvèrent alors réunis étoient MM. de Salis-Zizers, de Durler, de Pfyffer, capitaines; de Zimmermann, maréchal-de-camp et lieutenant de grenadiers; Alexandre de Zimmermann, de Glutz et de Gibelin, officiers majors; Joseph de Zimmermann, de Lnze, de Grosse, Ignace Maillardet, lieutenants; de La Colbière et de Castella, enseignes; d'Ernst, de Diesbach de Steinbrugg et Deville, sous-lieutenants.

Pendant que l'on battoit l'assemblée, Fridolin Hefti de Ennetbuel, canton de Glaris, sergent de la compagnie de Besenval, homme d'une force prodigieuse, après avoir combattu comme un lion, fut blessé d'un boulet de canon qui lui fracassa la cuisse; ses camarades accoururent à son secours; au moment où les tambours battirent, il leur dit : *N'entendez-vous pas qu'on rappelle? allez à votre devoir, et laissez-moi mourir.*

Note 21 : page 14 , ligne 30.

Au moment où M. de Durler donnoit cet ordre, un grenadier le poussa rudement de côté, en criant : *On pointe sur vous!* En effet, le boulet vint frapper le degré sur lequel ce capitaine étoit placé auparavant.

Note 22 : page 15, ligne 2.

On coucha le mieux qu'on put M. de Reding sur les sacs des soldats morts; il fut reconnu par un tailleur de Paris, qui l'affubla d'une redingote, et le transporta chez un chirurgien; malheureusement une lettre interceptée découvrit son asile, et il fut transféré à l'abbaye, où il a été massacré de la manière la plus cruelle. (Voyez *mon agonie de 36 heures*.) Il étoit frère d'Aloys de Reding, landammann de Schwyz, dont le nom et les services seront immortels dans les annales de la Suisse; de Théodore de Reding, qui acquit tant de gloire en défendant l'indépendance nationale de l'Espagne, et de Nazare de Reding, lieutenant-général et ancien gouverneur de Majorque. Aux Champs-Élysées, quand le peuple assaillit à coups de pierres le régiment de Royal-Allemand, M. de Reding arracha vivement la mèche des mains d'un canonnier, qui alloit mettre le feu à la pièce; il faut louer ce trait indélébile d'humanité, et avouer en même temps que si ce coup eût été tiré il eût pu produire de grands changements.

Note 23 : page 15, ligne 16.

Ce billet du roi, dont nous donnons la *fac-simile* à nos souscripteurs, se trouve encore entre les mains de madame la générale de Durler, née de Zurlauben, veuve du général.

COPIE D'UNE LETTRE DE S. M. LOUIS XVIII

A M. DE DURLER,

LIEUTENANT-COLONEL AU RÉGIMENT ROYAL-ÉTRANGER,

Au service de S. M. britannique, datée du 6 septembre 1796.

J'ai reçu avec grand plaisir, monsieur, l'expression de vos sentiments et ceux des officiers du régiment Royal-étranger. Je savais la conduite que vous avez tenue le 10 août 1792, journée aussi mémorable, quoique l'issue en ait été bien différente, dans les fastes de votre brave et loyale nation que celle de Meaux et d'Yvry, et j'acquiesce une dette sacrée, en vous disant, pour vous et pour tous vos compatriotes, que jamais les rois de France n'oublieront ce que les

Suisses ont fait dans cette funeste occasion. Je reconnois bien votre digne chef le baron de Roll aux ordres qu'il vous a donnés : il sait aussi à qui il les adresse.

Savez auprès des officiers de votre régiment l'interprète de mes sentiments pour eux, et ne doutez jamais, monsieur, de tous ceux que j'ai pour vous.

(Tirée de la collection de feu M. le trésorier Félix de Balthazar, déposée à la bibliothèque de Lucerne.)

M. de Durler alla rendre ses hommages à S. M. Louis XVIII. Ce prince l'accueillit de la manière la plus flatteuse, lui rappela la conduite énergique et loyale qu'il avoit tenue le 10 août, et lui dit, en lui remettant un brevet de maréchal-de-camp : *Je ne suis ici que le comte de Lille, mais c'est sur les marches des Tuileries que le roi de France vous remet ce brevet.*

Note 24 : page 16, ligne 4.

Je prie M. Bruad, s'il existe encore, de me pardonner de rompre le silence auquel s'étoient engagés avec lui les officiers qui lui ont dû la vie : le temps est venu où ce n'est plus accuser quelqu'un que de publier une bonne action. M. Coquet, alors lieutenant de la garde nationale de l'Oratoire, sauva près de 200 Suisses, et en nourrit 12 pendant près de 3 semaines.

M. Dusault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, reçut plusieurs soldats blessés et d'autres qui s'étoient sauvés, et les fit cacher dans des lits de malades. Une troupe de furieux se porta à l'Hôtel-Dieu et demanda qu'on les leur livrât : *J'en ai fait jeter par les fenêtres une douzaine*, répondit M. Dusault, *et j'en ferai autant de tous ceux qui se présenteront.* Il ne fut contredit par aucun des aides-chirurgiens qui étoient présents ; les Marseillois se retirèrent.

M. le comte d'Escars sauva quatre soldats en les faisant entrer chez l'ambassadeur de Venise, et en leur procurant ou donnant des échelles pour franchir les murs du jardin, des vêtements pour se déguiser, et de l'argent pour faire route.

Note 25 : page 16, ligne 6.

Tous les officiers blessés ont été massacrés, excepté M. de Répond, qui a pu s'échapper, malgré un coup de feu reçu à la jambe.

Note 26 : page 16, ligne 11.

Le respectable et courageux père Loretan alloit au milieu du feu porter aux mourants les secours de la religion; ce fut bien malgré lui, et par obéissance, qu'il quitta le matin même l'habit de son ordre, et il dut la vie à un habit de M. Simon de Maillardoz, qu'on lui fit endosser. L'honnête et brave Beckin, chirurgien-major du régiment, et son aide M. Richter, pansoient les blessés au milieu du feu le plus vif; ils furent massacrés tous deux en exerçant leurs fonctions, n'ayant pas voulu abandonner nos blessés, même après la retraite de M. de Durler. M. Beckin a laissé un fils auquel il ne reste que l'honorable souvenir de son père; cette famille a tout perdu par le pillage des casernes de Courbevoie.

Note 27 : page 16, ligne 24.

Les Suisses, éparés dans les divers postes du château et dans les cours, n'avoient pas été prévenus de la retraite qui venoit d'être ordonnée: entendant les derniers coups de canon, qui furent tirés sous le vestibule, ils se replièrent la plupart sur le grand escalier; quatre-vingts Suisses environ défendirent ce poste contre la foule innombrable des assaillants; ils en tuèrent quatre cents avant de céder; ils soutinrent le choc pendant vingt minutes, et tous furent massacrés; aucun n'essaya de se sauver par la fuite.

M. Forestier de Saint-Venant se dirigea avec 30 hommes vers les Champs-Élysées; il chargea l'épée à la main un corps posté à la statue de Louis XV, et le força trois fois; mais ayant perdu la moitié de sa troupe, le reste du détachement fut désarmé, et lui-même fut tué d'un coup de pistolet par un gendarme à cheval. M. Joseph de Forestier, quartier-maître, qui avoit assisté au combat comme volontaire, parvint à se sauver à travers la foule, après avoir accompagné le roi à l'assemblée.

M. de La Corbière étoit entré au régiment la veille du 10 août: dans la retraite, il fut d'abord renversé d'un coup de hache à la porte des Feuillants, mais un garçon de bureau de l'assemblée, M. d'Aigremont, le releva et le sauva; ce fut le même M. d'Aigremont qui sauva aussi M. le capitaine d'Erlach, massacré depuis, et M. Ignace de Maillardoz.

MM. Henri de Salis-Zizers, de Pfyster, et de Durler, capitaines, de Glutz, de Gibelin, et Alexandre de Zimmermann, aides-majors; Emmanuel de Zimmermann, Joseph de Zimmer-

mann, de Luze, d'Ernst, de Diesbach de Steinbrugg, et de Castella, ont dû la vie aux soins de M. Bruad, député; mais les trois derniers, ayant été arrêtés dans des visites domiciliaires, ont été massacrés à la conciergerie ou à l'Abbaye.

M. Hubert de Diesbach, lieutenant de grenadiers, dont la compagnie avoit été détruite sur le grand escalier, dit aux sept hommes qui lui restoient encore, en patois fribongeois: *Que ce n'étoit pas la peine de survivre à tant de braves gens.* Il prit alors le fusil d'un soldat tué et se jeta dans la foule, la baïonnette en avant; il y trouva la mort ainsi que six des sept hommes qui l'avoient suivi; un d'eux fut sauvé.

Le baron Constant de Rebecque, aujourd'hui lieutenant-général au service de Sa Majesté le roi des Pays-Bas, commandoit un détachement de 30 hommes dans la salle des Cent-Suisses, lorsque le feu commença; il fit répondre tant qu'il eut des cartouches à brûler; le feu ayant cessé, il réussit par miracle à se sauver à travers la foule. MM. de Gotreau, Jean de Maillardoz, de Capretz, ont été tués, les uns à la Place-Royale, les autres dans la rue Verte en se retirant avec leurs détachements.

Il m'a été impossible d'apprendre par qui M. de Répond, lieutenant, et Deville, sous-lieutenant, ont été sauvés.

Le fusilier Mullar de Lucerne, soldat de la compagnie de Durler, reçut un coup de feu à travers le corps; un bourgeois, qui le connoissoit, le fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où on le coucha à côté d'un Marsillois blessé mortellement; ce dernier, dans le paroxysme de la fièvre, proféroit d'horribles imprécations contre les Suisses; il mourut au bout de trois jours; Joseph Muller guérit et parvint à gagner ses foyers, où il vit encore.

Note 28 : page 18, ligne 9.

Le pillage des casernes de Courbevoie et celui de la caisse du régiment sont une perte immense; jamais propriétés ne furent plus légitimes; si elles eussent été respectées, on restituées par un équivalent, quelques hommes, débris vivants du régiment des gardes, auroient aujourd'hui une existence modeste, mais assurée et suffisante.

Note 29: page 18, ligne 11.

NOMS DES OFFICIERS MASSACRÉS.

A l'abbaye: MM. Joseph de Reding de Biberegg capitaine; de Diesbach de Steinbrugg. — A la conciergerie: le marquis de Maillardoz lieutenant-colonel, de Salis-Zizers aide-major, de Wild aide-major, Allimann adjudant, Chollet adjudant, de Zimmermann lieutenant, d'Ernest, de Castella d'Orgemont, sous-lieutenants, et Chollet tambour-major. L'aide-major de Salis, au moment où on le jetoit hors de la porte du guichet, pour le livrer aux assassins, put arracher une baïonnette à un garde national et en perça un des brigands.

Fac simile

de l'ordre remis par le Roi à M^r le Capitaine de Ducler à l'Assemblée
nationale le 10 Aout, dont l'Original se trouve entre les mains de
Madame la Générale de Ducler sa veuve.

Le Roi ordonne aux Jures de
Dépou et huitant heures carner, et en
premier: deux heures carner.

L. Ducler



ETAT NOMINATIF

DE MM. LES OFFICIERS DE L'ANCIEN RÉGIMENT DES GARDES SUISSES

QU'ILS SONT TROUVÉS A L'ATTAQUE DU CHATEAU DES TUILERIES, LE 10 AOÛT 1793.

De l'État-Major.

Le marquis DE MAILLARDOZ, de Fribourg, lieutenant-général, grand'croix, lieutenant-colonel du régiment, massacré à la conciergerie.

Le baron DE BACHMANN, de Glaris, lieutenant-général, grand'croix, major du régiment, guillotiné.

Le baron Rudolf DE SALIS-ZIZERS, des Grisons, aide-major, massacré à la conciergerie.

DE GLUTZ, de Soleure, aide-major, aujourd'hui colonel fédéral, et colonel par l'ordonnance du roi du 10 août 1816.

DE WILD, de Fribourg, sous-aide-major, massacré à la conciergerie.

Le comte Alexandre DE ZIMMERMANN, de Lucerne, sous-aide-major, aujourd'hui colonel au service de Naples.

DE GIBELIN, de Soleure, sous-aide-major, aujourd'hui lieutenant-colonel.

ALLEMANN, de Soleure, adjudant, massacré à la conciergerie.

CHOLLEY, du Vallais, adjudant, massacré à la conciergerie.

BERIN, chirurgien-major, tué sur le champ de bataille.

Le père LORETTAN, capucin, du Vallais, aumônier du régiment, a survécu.

Joseph de FORESTIER, de Fribourg, trésorier.

Jean LACAPE-PELAREUT, chirurgien-major.

Pierre-Antoine MORISOT, d'Avallon (France), chirurgien-major.

Antoine LEGROS de Marquois (France), aide chirurgien.

Jean DEBRIOUSE, de St-Georges (France), — —

Pierre-Marie-Joseph ORDINAIRE, de Couvet, — —

Étienne LATMERIES, de Porrentruy, — —

Charles-François BOURNONVILLE, de Versailles (France), premier commis du bureau des Suisses.

Nicolas-Albert-Michel MANDEVARÉ, de Frutigen, maître de mathématiques.

CHOLLET, du Vallais, tambour-major.

Joseph Bernard HERLOBIG, de Schwyz, sous-tambour-major.

Officiers des compagnies.

Le baron Henri DE SALIS-ZIZER, des Grisons, capitaine, aujourd'hui chef de la brigade des Gardes Suisses, mort dans l'année 1819.

DE DURLER, de Lucerne, capitaine, a survécu, mort depuis en Égypte, lieutenant-colonel du régiment Royal-étranger, et maréchal-de-camp.

DE PFYFFER d'Altishofen, de Lucerne, capitaine, mort depuis en Suisse.

Le baron DE RUDING, de Schwyz, capitaine, blessé pendant l'affaire, massacré ensuite.

Le chevalier d'ERLACH, de Berne, capitaine, tué.

Le comte Emmanuel DE ZIMMERMANN, de Lucerne, premier lieutenant, maréchal-de-camp, sauvé, mort depuis.

Joseph DE ZIMMERMANN, de Lucerne, premier lieutenant, maréchal-de-camp, lieutenant-général par le décret du 10 août 1816, mort en 1819.

DE REPOD, de Fribourg, premier lieutenant, blessé, mort depuis.

Hubert DE DIESBACH, de Fribourg, premier lieutenant, tué sur le champ de bataille.

DE GOTTRAU, de Fribourg, premier lieutenant, tué sur le champ de bataille.

LOUIS DE ZIMMERMANN, de Lucerne, premier lieutenant, massacré à la conciergerie.

DE CASTELBERG, des Grisons, second lieutenant des grenadiers, tué sur le champ de bataille.

GAOS, de Fribourg, second lieutenant, tué sur le champ de bataille.

Frédéric DE LUZE, de Neuchâtel, second lieutenant, aujourd'hui colonel par le décret du 10 août 1816.

Philippe DE GLUTZ, de Solenre, second lieutenant, tué sur le champ de bataille.

SIMON DE MAILLARD, de Fribourg, second lieutenant, tué sur le champ de bataille.

D'ERNEST, de Berne, premier sous-lieutenant, repris dans une visite domiciliaire, massacré à la conciergerie.

Ignace DE MAILLARDOZ, de Fribourg, premier sous-lieutenant, aujourd'hui lieutenant-colonel.

DE FORESTIER, de Fribourg, premier sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

Le comte DIESBACH DE STEINBRUGG, de Fribourg, premier sous-lieutenant, repris dans une visite domiciliaire, massacré à l'abbaye.

Le comte de WALTNER, premier sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

JEAN DE MAILLARDOZ, de Fribourg, second sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

DE MULLER, d'Uri, second sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

DE MONTMOLLIN, de Neuchâtel, second sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

DE CONSTANT REBECQUE, de Vand, second sous-lieutenant, aujourd'hui lieutenant-général au service des Pays-Bas.

DE VILLE, de Neuchâtel, second sous-lieutenant, aujourd'hui lieutenant-colonel par l'ordonnance du 10 août 1816.

CASTELLA D'ORGEMONT, de Fribourg, second sous-lieutenant, massacré à la conciergerie.

DE LA CORBIÈRE, de Genève, second sous-lieutenant, aujourd'hui lieutenant-colonel.

DE CAPREZ, des Grisons, second sous-lieutenant, tué sur le champ de bataille.

ÉTAT NOMINATIF

DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ANCIEN RÉGIMENT DES GARDES SUISSES

QUI SE SONT TROUVÉS À L'ATTAQUE DE CHÂTEAU DES TULLIÈRES, LE 10 AOÛT 1792.

Par ordre de canon.

(Cet état est très incomplet, les livres des compagnies et les rôles ayant été perdus. Le nombre des sous-officiers et soldats tués peut se monter entre six et sept cents hommes. La plus grande partie de ceux qui ont été sauvés se sont trouvés avec le roi à l'Assemblée nationale.)

ZÜRICH. Jaques Rinderknecht, Jean Theiler, Jean Stapfer, Jaques Stapfer, Salomon Simmuler, *tués*. Jean Baumgarten, Felix Bourkard, Jean-Marie Brakmann, *ont survécu*.

BERNE. Abraham Baumann, André Danner, Abraham Entzer, Jean Jaun, *tués*. Jean Emanuel Suter, Samuel Gnagi, Magnus Cattin, Balthazar Frossard, Jean-François Girardin, André Gammenthaller, Louis Eckmann, Michel Debois, Antoine Vaisard, Frédéric Schneider, sergent, Abraham Hory, Jaques-Marie Dupierge, Pierre Paumier, François Frézard, Jean Frédéric Egleze, fourrier, Jaques Buchwalder, François-Joseph Maillot, Adam-Louis Degoumois, Claude Landry, Étienne Pièche, Fr.-Jos. Maillot, Jean-Pierre Melliat, Joseph-Laurent Rapaplier, Jos.-Lanr. Crombian, Jean Guillard, Ant. Cattin, Jean Vaumonfort, Jos.-Aug. Lemaitre, Louis Errard, Henri-Aubin Errard, Jaques Girardin, Nicolas Mathey, Denis Pasquie, Pierre-Germain Saunier, Jaques Vernier, Pierre Scherer, Charles Brian, Rodolf Gasser, Georges Bruechet, François Brong, Antoine Vaisard, Jean-Baptiste Gigon, Joseph-Blaise Masson, *ont survécu*.

LUZERN. Joseph-Antoine Schwagler, sergent-major, Caspa Stalder, sergent, Fridolin Bueler, Joseph Lustenberger, Joseph Jost-Hueber, Pfister, Jean Albot, Jean Bader, Xav. Singer, Alois Tschopp, *tués*. Antoine Bueler, Joseph Bueler, Joseph Müller, Joseph Hofstetter, Pierre-Joseph Weibel, Jaques Aloys Gotty, Joseph Rolly, Jean Müller, Xavier Sigerist, Denoit Deprez, Jean-Paul Amrein, Jean Kling, Xavier-Jaques-Ambroise Lotscher, Maurice Barth, Cristoph Pfyffer, Frédéric Kling, Joseph Ehrenbolger, *ont survécu*.

SCHWYZ. Joseph-Balthazard Niderist, sergent; Jean Ehrler, François Schwiter, Louis-Jérôme Schwiter, Joseph-Balthazard Gwerder, Joseph-Balthazard Studiger, Joseph-Sébastien Ulrich, Aloys Rieter, Jean Erler, Jean-Dominique Frischherz, Joseph et Charles Stössel, Charles Andermauer, Charles Abegg, Jean Abegg, Joseph-Antoine Kalin, Nicolas Abegg, Charles Schwiter, Joseph Kailly, Etienne Schonbachler, Joseph Marty, Jean Imhof, *ont survécu*.

UNTERWALD LE HAUT. Jacques Voninatt, Caspar Kunz, Jos. Zysat, Jos. Maria Huber, Fr.-Jos. Bucher, Jos. Maria Ebli, *tués*. UNTERWALD LE BAS. Nicolas Odermatt, Michel Zimmermann, Nicolas Niederberger, *tués*. François-Joseph Schmitter *a survécu*.

GLARIS. Charles Leuw, caporal; Baptiste Leuw, Fridolin Hefti, Jean Luchsinger, *tués*.

ZUG. Joseph-Antoine Dosenbach, Blaise-Antoine Klotter, sergent; Joseph-Gérolde Bucher, Balth. Gattiker, Caspar Gattiker, Beat-Charles Iten, *tués*. Dosenbach, tambour, *a survécu*.

FRIBOURG. Noé Gavillot, sergent; Jean Jungo, Antoine Delley, Louis Cosandey, Joseph Bertschi, Christe Haymoz, Joseph Roulin, Jean Menoud, Joseph Niquillé, Claude Ronx, Joseph Menoud, François Sensonens, Jean Bertschi, Jaques Gotschmann, Jean Lehmann, Louis Progin, Claude Chaumartin, Joseph Perrin, Joseph Genoud, Jaques Siffert, sergent, Nicolas Rappoux, Antoine Deforel, Jean Moettran, Jaques Dorand, Nicolas Ducret, Etienne Gendre, François Thorin, Baptiste Page, Nicolas Rosset, Claude Pithou, Joseph Schodelet, Jean Schodelet, Pierre Castella, François Genillond, Jean Peissard, Ant. Vicht, Fr. Gobet, Claude Bapat, Pierre Deschoux, Jean Jekelmann, sergent-major, *tués*. Claude-Joseph Roulin, Jean-Jos. Bays, François Dudin, Vincent Jaquet, Jos. Schneuwli, sergent; Pierre Gachet, Pierre Morel, Jean Pillond, Jean-François Capillard, Pierre Moutet, Maurice Moutet, sergent; Jean Grosset, François Progin, Jos. Chenaux, Jean Schodelet, Pierre Chassot, Claude Jolion, Christe Lehmann, Jean Reynold, Nic. Levat, Jaques L'Homme, Jos. L'Homme, Jean Painblanc, Jean Bruker, Joseph Gobet, Pierre Barbey, François Gendre, *morts depuis*. Fr. Vincent Noël, Jean Fassnacht, Jaques Perny, Jean-Jaques Fassnacht, Paul Grémaud, Jean-Louis-Fr. Derron, Claude Volery, Jean Dubey, Denis Sudan, François Mouttet, Jean-Joseph Ecoffey, Louis Gendre, Georges Page, Antoine Roulin, Fr.-Xavier-Nicolas Schaffer, François Beaudevin, Jaques Egger, Jean-Joseph Michel, Pierre-Louis Perny, Jean-François Viel, Louis Ecoffay, Jean Beaud, Jaques Roulin, Jean Hayot, Jean-François Chascôt, Jacques Villard, Antoine Thomas,

Joseph Badoud, Fr.-Joseph Sterreaux, Joseph Vial, Louis Criblet, Joseph Godet, Nicolas Corpataux, Pierre-Joseph Overny, Jean Riedot, Georges Gachet, Jaques Salin, François Sugneaux, Jean Seillaz, Jean Desfrel, Jean-Baptiste Veillard, Joseph Brulhart, Claude-Joseph Sauge, Nicolas Berroux, Claude-Joseph Sudan, Jean-Jaques Egger, Joseph Armingau, Gabriel Savary, Jean-Baptiste Thürlér, Jaques-Rodolph Bersy, Pierre-Joseph Minguet, Antoine Pachoud, Jean-Baptiste Mayeux, Auguste de Forestier, volontaire; Jaques Colland, volontaire; Jean-François-Martin Sottaz, volontaire; Jean-Théodore Bressy, *ont survécu*.

SOLEURE. Joseph Vogelsang, sergent-major; Jean Bernhard, sergent-major; Urs Walker, sergent-major; Jaques Stuber, sergent; Charles Lambart, Jean Kaufmann, Sébastien Ollenbach, Frédéric Jecker, Urs Schlup, Joseph Hugy, Urs Hugy, Urs-Joseph Kocher, Urs-Joseph Halbenleib, Dominique Halbenleib, Pierre Fluely, Joseph Hofer, Urs Ruefli, Jean Affolter, Jean Oegler, Joseph Welty, Joseph Meyer, François Müller, Jean Auger, Urs-Joseph Die-mand, Joseph Wys, Joseph Kach, Joseph Strausak, Joseph Glutz, Jean Spüty, Joseph Kayser, Antoine Oyerli, Jean Sassely, David Müller, Benoit Knly, Rodolf Gernhard, Léonce Baumann, Urs Baumann, Urs-Joseph Volland, Jaques Genny, Joseph Brunner, Joseph Wittmer, Jean-George Meyer, Jean Scherrer, Pierre Bachmann, Jean-George Freyer, Urs Roth, Joseph Gerber, Joseph Kuntner, Urs Walker, Nicolas Bernhard, *tués*. Ferdinand Moll, Urs-Joseph Meyer, Joseph Bloch, Jean-Etienne Borrer, Jean Affolter, Jean-Joseph Winistorfer, Urs-Joseph Berger, Jean Burkart, Urs-Joseph-Thomas Henzeros, Jean Rauber, Jean-Joseph Meyer, Rodolf Grutter, Joseph Gibler, Jean Hasenfraz, Jaques Pfister, Jean Moll, Jean Wysser, Jean Meyer, *mort depuis*; Jean-Pierre Din, Nicolas Schenker, Jean-Ulrich Schreiber, Jean Stockli, Jean Vogtli, François Burry, Joseph Zenner, Léonard Zenner, Louis Chibler, Joseph Kolliker, Philippe Ditz, Daniel-Georges Kolliker, Jaques Guisiger, Jaques Kach, Jean-Glément Abourg, Joseph Fegly, Souatter, Jean Isch, Joseph Widmer, Jean Kach, Urs Bloch, Joseph Keller, Jaques Borner, Urs-Joseph Rohn, Martin Borner, Joseph Grimm, Martin Michel, Joseph von Daniken, Léonce Pitterli, Jean Felzhalb, Joseph Gutzwyler, Urs-Joseph Doppler; Franc. Wohlgemuth, Jean Kohler, Jean Fellmann, Jean Borrer, *ont survécu*.

BASLE. Thadé Ruefli, Etienne Fohs, Livin Leeman.

SAINT-GALL. Bartholomé Pfiffner, Conrad Lendy, Bartholomé Broder, Paul Wachter, Joseph Glarner, Jaques Maffle, Jean-George Messmer, *tués*. Jaques Stoffel, Pierre Pfiffner, Pierre

GUNTli, Oswald Broder, Joseph Nick, Jaques Brunner, Jaques Albrecht, Boniface Nick, Adam Wagner, Pierre Schmitz, Jaques Faigle, Lons le Grand, Henri Kuhn, Georges Rohner, Théodor Gobel, Nicolas-Prudent Eglez, volontaire; Louis Lendy, sergent, *ont survécu*.

GRISONS. Philippe Lorenz, Jacques Bossi, Etienne Roffler, Georges Niggli, Jaques Truog, Pierre Hartli, *tus*. Chrétien Florin, Philippe Luzi, Franz Schmidt, Joachim Raguetty, Georges Camenisch, Jean-Pierre Canthieni, Jaques Capeter, Pierre Thienni, Jean Sprecher, Luce Ehrhard, Jean Bertsch, Chrétien Sprecher, Nicolas Waldner, Pierre Meissen, Jean Wolf, Crispin Yos, Silvestre Winkler, André Truog, Chrétien Bundy, Jean Badrann, Chrétien-Antoine Cadufs, Jean-Julien Tschurr, Gottfred Holshecker, Charles-Antoine Malbach, Ferdinand-Henri Erny, Charles Trévary, Jean-Antoine Joos, Martin Cachienny, Jean-Bapt.-Marie Schueller, Joseph Yos, Jean-Pierre Clavin, Dominique-Marie Barbérissse, volontaire, *ont survécu*.

ARGOVIE. Gaspard-Antoine Herzog, *tus*. Christof Berner, Henri Meyer, David Wys, Léonard Oelafen, Gaspar Bader, Jaques-Léonce Stierli, Jaques Barstchi, Rodolf Lüscher, Georges-Nicolas-Denis Steiner, Frédéric Luxembourg, *ont survécu*.

TERGOVIE. Georges Schmid, *tus*.

TESSIN. Joseph Caglieri, Pierre-François-Antoine Chiodi.

VAUD. David Peylard, Pierre Dulhevoz, Jean-Louis Falconet, Charles Minod, Franc-Moise Minod, Pierre Manusson, Jaques-David Vallotton, Jerome-David Vallotton, *tus*. Marc-François Viande, Henri Pinget, François Rogelet, Louis Amey, François Johannot, Georges Larpin, André Ogiez, Charles Pavillard, Daniel-François Chapuis, Jean-Louis Guery, Jean-Isaac Chevalley, Frédéric Emanuel Duperthuis, Pierre Magnin, Jean-Antoine Grangier, Marc-Antoine Monasson, François Truan, David Jaquet, Benjamin Truan, Abraham Jérémie Jaquet, Jean-Jacques Vullien, Jean-Pierre Arthaud, Pierre Rochat, Pierre-Louis Jaccard, Abraham Pigneron, Pierre - David Cornu, Pierre - Louis Vaichoud, Jaques - François - Burnier, Josué-David Pilet, Jean-Louis-Mathias Merminod, Abraham Jenner, Pierre Rochty, Pierre-Louis Locker, Salomon Junod, Jaques-Antoine Boraley, Vincent Dufour, Jaques Dufour, David Bugnon, Pierre Plet, David Thévenaz, Jacques-Commelier Fonjalaz, Joseph Monasson, *ont survécu*.

VALLAIS. François Clausen, François Glaisen, *tués*. Pierre-Joseph Biollet, Joseph Aubret, *ont survécu*.

NEUCHÂTEL. François-David Clerc, Jean-David Junod, Henri-Louis Sandoz, Jean-Pierre Favre, Pierre-Simon Jaccot, Jean-Joseph Diacon, Louis Perret, Blaise-Modeste Tissot, François-Gabriel Dornier, Louis-Marie-Noël Dornier, Antoine-André-Louis de Rainaud, *ont survécu*.

GENÈVE. Jaque Begoulle, Moïse Guy, Jean-Antoine Choisy, Jean-Daniel Besançon, Pierre Dorsival, *tués*. Abraham Mermillod, Jean-François-Clergeon Hudry, Michel-François Guy, Philippe Albert, Joseph Exartier, Claude Cusin, Jean-Marie Deschamp, Laurent Beccard, Jean-Michel Mugnier, Maurice Veyrat, Antoine Morier, René Soret, volontaire, *ont survécu*.

~~~~~

## ÉTAT DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ANCIEN RÉGIMENT DES GARDES SUISSES

### QUI ONT DROIT A LA MÉDAILLE,

Et dont le lieu de naissance n'est pas connu, ou qui sont nés au régiment ou en France.

Laurent Bernugy, François Roll, Madet, Delpire, Jaques Holtzenbecker, Louis Foax, David Coulon, Couzin, Joseph Barbey, Jaques Esnou, Jean-Charles Martenat, Coulon, Theodore Chaudron, Joachim Kainic, Abegg, Pierre-Antoine Morier, Joseph Desloyer, François Niock, Clément-Alexis Schnider, André Fischer, François Brong.



NOTICES

SUR

LE MONUMENT ÉLEVÉ

à Lucerne

A LA MÉMOIRE DES GARDES SUISSES

qui ont succombé

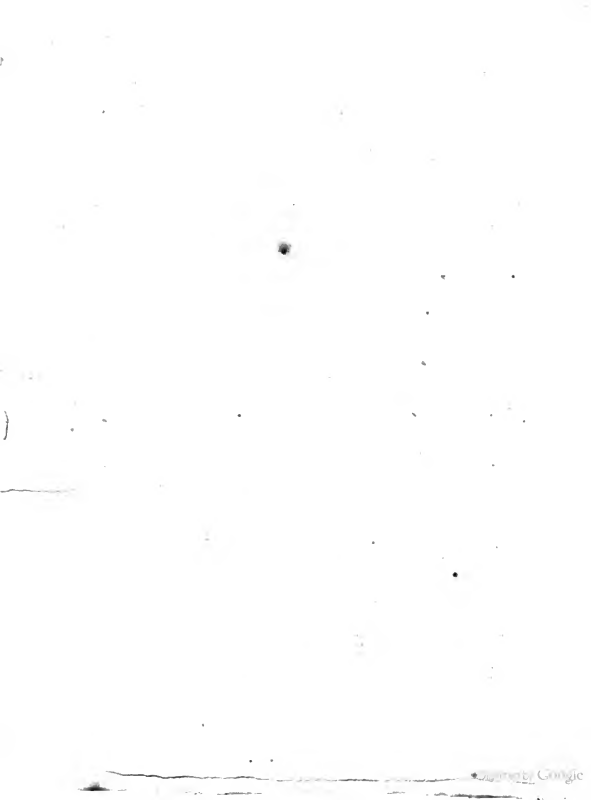
en 1792.

---

---

LUCERNE, chez XAVIER MEYER.

1821.



---

# NOTICES

## SUR LE MONUMENT ÉLEVÉ A LUCERNE.

---

LE régiment des Gardes Suisses au service de France, malgré des insinuations multipliées, s'est refusé avec fermeté, dès le commencement de la révolution, à toute participation aux scènes de troubles qui signalèrent cette époque. Étranger aux opinions et partis qui divisaient alors les habitants de la France, il ne connoissoit qu'un seul devoir, celui de défendre un prince auquel il étoit attaché par des serments sacrés, par un juste respect, et par la reconnaissance. Le 10 août de l'année 1792 devoit mettre ces sentiments à l'épreuve la plus décisive. Appelée à la défense du château des Tuileries, par les ordres du Roi et les dispositions des hommes qui exeroient alors le pouvoir, la petite troupe de héros ne maintint le champ de bataille contre des forces infiniment supérieures qu'après une lutte de plusieurs heures et en le couvrant de ses cadavres. Ils seroient même tombés tous, victimes de leur devoir, plutôt que de déposer les armes, si le roi ne leur en eût envoyé l'ordre. Peu des braves officiers et plusieurs des soldats qui échappèrent à la mort, ne durent leur vie qu'aux nobles soins de généreux amis de l'humanité; les autres périrent sur l'échafaud ou furent massacrés.

Cette nouvelle porta la douleur, le deuil et l'indignation dans toutes les parties de la Suisse. Ces sentiments cédèrent bientôt à celui de l'admiration générale d'une action qui a fait revivre l'honneur national dans un nouvel éclat.

D'après un ordre exprès du Roi, une partie des officiers du régiment des Gardes Suisses se trouvoient alors en congé chez eux. MM. Charles Pfyffer d'Altisbolen, maintenant colonel, étoit du nombre de ceux-ci. Il perdit un oncle et un second père dans la personne du major de Bachmann, lequel montra sur l'échafaud la même graudeur d'ame qu'il avoit déployée au combat. Lui-même, attaché dès sa première jeunesse au régiment des Gardes Suisses, prenoit une part bien vive au sort de ce corps, ainsi qu'à celui de tant de braves camarades et amis. Déjà à cette époque il conçut l'idée de consacrer aux mânes des héros succombés un petit monument, idée qui peu-à-peu devint une résolution déterminée; mais plusieurs circonstances retardèrent pendant une suite d'années la réalisation d'un projet qu'il ne perdit jamais de vue.

La famille des BOURBONS ayant, par suite des grands événements du temps, recouvré la possession du trône héréditaire, et une nouvelle tentative ayant été faite de les en expulser, les troupes suisses en France donnèrent encore une fois un exemple glorieux de leur ancienne fidélité. C'est alors que la haute diète, sur la proposition du canton directorial de Berne, décréta, le 7 août 1817, « de vouer une reconnaissance éternelle, et l'admiration dont elle est pénétrée, » à l'héroïsme de l'ancien régiment des Gardes Suisses, héroïsme qui n'est obscurci par aucune « des actions de bravoure et de vertu de nos ancêtres. » Elle décréta « de conserver à la postérité, dans les archives fédérales, les noms de ceux qui ont péri sur le champ de bataille, de ceux qui ont été massacrés à la suite de leur fidélité, de ceux enfin de leurs frères d'armes qui « ont survécu; et de décorer tous les militaires encore vivants de ce régiment qui étoient présents à l'attaque du château des Tuileries, le 10 août 1793, d'une médaille de fer avec l'inscription : *fidélité et honneur.* »

Encouragé de voir ainsi la nation rendre justice au mérite héroïque de ses frères d'armes, le colonel Pfyffer résolut de donner plus d'extension à son projet primitif, et d'exciter l'intérêt général à concourir à l'élévation d'un monument, qui, grand et simple, et aussi digne des mânes auxquels il seroit voué que de ses fondateurs, éterniserait cette action sublime sur un sol ennobli par la nature et par l'histoire.

Par une annonce publique du 1<sup>er</sup> mars 1818, le colonel Pfyffer proposa une souscription pour construire ce monument, en annonçant que l'excédant du produit des souscriptions, déduction faite des frais, seroit employé, soit à l'entretien d'un invalide employé comme gardien du monument, soit à secourir des sous-officiers et soldats indigents, qui, ayant pris part au combat du 10 août, sont décorés de la médaille de fer.

Il est dans la nature des choses que des entreprises comme celle-ci soient différemment jugées, plus ou moins appuyées, quelquefois même mal interprétées; mais ce qui contribua surtout à l'encouragement du directeur de l'entreprise, ce sont les dons généreux des hauts gouvernements des états confédérés de *Berne, Lucerne, Fribourg, Soleure, Tessin, Vaud, Valais, Neuchâtel et Genève*; ceux des réunions suisses à *Saint-Petersbourg, Vienne, Paris, Copenhague, Trieste, Livourne et Gênes*, ainsi que des louables régiments suisses au service de France et des *Pays-Bas*; la part qu'y prirent individuellement beaucoup de Suisses, entre lesquels se distinguèrent par l'activité et le zèle qu'ils mirent à répandre l'annonce, ainsi qu'à recommander et favoriser la chose : à *Zurich*, M. J.-J. Hest, sous-secrétaire du tribunal d'appel; à *Berne*, M. de *Grafenried de Gerzensee*, colonel de la confédération; à *Schwitz*, M. le général baron de *Fieding*; à *Fribourg*, M. Stutz, archiviste d'état; à *Soleure*, M. le conseiller et colonel de *Gibelin*; à

*Saint-Gall*, M. le landammann de *Müller-Friedberg*; dans les *Grisons*, M. de *Toggenbourg*; à *Schaffouse*, M. le colonel de *Schalch*, président du conseil des guerres; en *Argovie*, M. de *Schniel*, membre du petit conseil et colonel de la confédération; dans le canton de *Faud*, M. *Guiger de Prangins*, colonel de la confédération; à *Genève*, M. le lieutenant-colonel *Tronchin*.

Ce qui prouve que cette entreprise trouva des amis même hors du cercle des cantons confédérés, c'est l'approbation exprimée envers son auteur, avec autant de bienveillance que de générosité, par LL. MM. L'EMPEREUR DE RUSSIE et le ROI DE PRUSSE; les souscriptions de Leurs Excellences les envoyés de FRANCE et D'ESPAGNE, accrédités près la confédération suisse; ainsi que du ministre de DANEMARCK à Florence; enfin l'intérêt que lui témoignèrent grand nombre d'étrangers respectables.

Le directeur de l'entreprise remplit un devoir qui lui est bien cher, en exprimant publiquement et déposant dans cet écrit sa respectueuse reconnaissance envers tous les hauts et bienveillants protecteurs mentionnés ci-dessus, envers tous ceux qui par souscription et recommandation ou de toute autre manière, ont rendu possible et favorisé l'exécution de cet ouvrage, mais très particulièrement envers les illustres AVOYERS ET MEMBRES DU GOUVERNEMENT DU CANTON DE LUCERNE, pour leur protection bienveillante, ainsi qu'envers le louable CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA VILLE DE LUCERNE, pour les nombreux secours et services rendus de la manière la plus gracieuse.

C'est ainsi que par l'accroissement progressif de la souscription, qui se monte jusqu'à ce jour à la somme totale d'à-peu-près 1000 louis d'or, il fut permis de songer à commencer l'ouvrage.

S. E. M. L'AVOYER DE RUTTIMANN, mû par l'intérêt qu'elle voue constamment à toutes les belles et bonnes institutions, ainsi qu'à tout ce qui peut favoriser les sentiments patriotiques, les arts et les sciences, a pris sur lui, pendant son séjour à Rome comme député, d'engager le célèbre *Thorwaldsen*, à faire le modèle du monument. Cet artiste, quoique surchargé d'ouvrages commandés par les premiers monarques de l'Europe, n'en accéda pas moins avec plaisir à l'appel qui lui fut fait, déterminé autant par ses sentiments bienveillants pour la nation suisse, que par l'admiration de l'action héroïque qu'il s'agissoit de célébrer. Il mit tout le zèle possible à achever ce beau produit de l'art, et lors d'un voyage qu'il entreprit d'Italie en Danemarck, il fit un détour considérable pour pouvoir visiter en personne le local choisi pour l'érection du monument; il le trouva très propre à cette destination et le rocher lui-même très durable. C'est le 19 août 1819 que l'on commença à creuser la grotte. Peu de temps après, le

modèle arriva à Lucerne. A l'ouverture des caisses, il se trouva considérablement endommagé, et la tête du lion sur-tout étoit brisée en plus de cinquante morceaux. C'est à l'habileté et aux soins persévérants de M. le lieutenant-colonel *Louis Pfyster de Wyher* que nous devons que le tout a été rétabli de manière qu'il ne reste plus la moindre trace d'endommagement.

L'on procéda enfin à l'exécution du lion colossal; elle fut commencée et terminée dans l'espace de seize mois ( du 28 mars 1820 au 7 août 1821 ) avec enthousiasme, persévérance et un rare talent, par M. *Lucas Ahorn*, sculpteur de *Constance*. C'est ainsi que cet artiste s'assura à lui-même une mémoire aussi durable que le rocher dans lequel il a creusé son bel ouvrage.

La louable coutume de nos pères de célébrer par de pieux anniversaires les actions des braves qui ont succombé en servant leur patrie, ou en remplissant leur devoir, avoit fourni l'idée de restaurer convenablement une petite chapelle, située tout près, et de la mettre en liaison avec le monnment. Dans l'espérance de pouvoir intéresser sur-tout les louables abbayes, chapitres et couvents de la patrie, pour un acte religieux aussi touchant que patriotique, le directeur de l'entreprise avoit essayé de former une souscription particulière, exclusivement destinée à la dotation de cette chapelle et la fondation d'un service funèbre, qui y seroit célébré annuellement le 1<sup>er</sup> août; mais il s'est vu forcé dans la suite de renoncer à cette idée de souscription spéciale, et d'avoir recours, autant qu'il lui fut permis, à la masse de la souscription principale, afin de pourvoir au strict nécessaire de ce lien sacré, dont l'inscription simple et la sainte destination sont propres à éveiller dans l'ame du passant les sentiments d'une méditative mélancolie, avec lesquels cette enceinte silencieuse doit être visitée, enceinte qui provoque le souvenir de victimes innocentes qui ont succombé glorieusement.

C'est ainsi donc que brille, vainqueur de beaucoup d'obstacles, ce monument *national*, érigé sur le sol *suisse* en mémoire de *Suisses* qui succombèrent en terre étrangère et en service étranger, mais qui avec le même courage anroient aussi fait de leurs corps un rempart à leur patrie, si les circonstances d'alors l'avoient exigé d'eux; car si jamais il y eut un sacrifice désintéressé, c'étoit le leur.

Announce donc, noble lion, à la postérité que la patrie a su honorer cette vertu, et apprendra à la génération actuelle et aux générations futures que l'honneur, l'amour de la liberté et de la patrie, sont de beaux et grands sentiments, mais que rester dévoué jusqu'à la mort à ceux qui ne peuvent plus récompenser, est peut-être ce qu'il y a de plus sublime; car jusqu'ici l'histoire n'en a fourni que peu d'exemples.

# INSCRIPTION

PLACÉE A LA PORTE DE LA CATHÉDRALE,  
LE JOUR DU SERVICE FUNÉBRE.

---

A      <sup>P</sup>X      Ω

## HELVETIIS

REGIAE . COHORTIS.

PRO . AUGUSTA . DOMO.

LUTETIAE . PARISIORUM.

III . IDUS . SEXTILIS . MDCXCII.

EXCUBIAS . AGENTIBUS.

COLLATO . PEDE . SIGNISQUE . CONSTITUTIS.

IN . FACTIOSAM . REBELLUM . TURBAM.

SACRAM . AULAM . CIRCUMVADENTEM.

IMPAVIDE . IRRUMPENTIBUS.

LUDOVICO . XVI.

FRANCIAE ET NAVARRAE.

PIO . OPTIMOQUE . REGI . UTINAM . FELICI.

AD . INTERNECIONEM . USQUE . FIDISSIMIS.

## PARENTALIA.

---

## INSCRIPTION

DU CATAFALQUE PLACÉ DANS LA CATHÉDRALE,  
LE JOUR DU SERVICE FUNÉBRE.

---

X.

AUGUSTI.

Juratæ fidei decus est perstare tenacem ;

Perstantem decus est in statione mori.

Hæcce monere meum, sæclis memorando futuris

Perstando fidos et moriendo viros.

Ne temnas monitum, generosi nominis hæres,

Helveta gens : priscâ stare memento fide !

Stabit tuta salus, stabit tibi nomen avitum,

Hæc tibi si virtus perstat avita — *Fides*.

---

# INSCRIPTION

DE LA CHAPELLE PRÈS DU MONUMENT.

---

DIE X AUGUSTI MDCCXCII.

---

INVICTIS PAX.

---

PER VITAM FORTES.

SUB INIQUA MORTE FIDELES.

---

# INSCRIPTION DU MONUMENT.

## HELYETIORUM FIDEI AC VIRTUTI.

DIE X AUGUSTI. II ET III SEPTEMBRIS MDCCXCII.

HAEC SUNT NOMINA FORUM, QUI, NE SACRAMENTI FIDEM FALLERENT,

FORTISSIME PUGNANTES CECIDERUNT. SOJERTI AMICORUM CURA GLADI SUPERVIERUNT.

DUCES XXVI.

DUCES XVI.

MAILLARDOZ, BACHMANN, REDING, ERLACH, SALIS-ZIZERS, H. SALIS-ZIZERS, DÜRLER, PETERER-ALTSHOFFEN,  
H. DIESBACH, GOTTEAU, L. ZIMMERMANN, WILD, CASTELBERG, E. ZIMMERMANN, REYOND, I. ZIMMERMANN,  
GROS, P. GLUTZ, S. MAILLARDOZ, ERNEST, FORESTIER, LUZE, A. ZIMMERMANN, GLUTZ, GIBELIN,  
DIESBACH-STEINBRUGG, WALTNER, I. MAILLARDOZ, MÜLLER, \* I. MAILLARDOZ, VILLE, CONSTANT, BEHECQUE,  
MONTMOLLIN, CASTELLA-ORGE-MONT, CAPREZ, ALLEMANN, LACORNIÈRE, FORESTIER, LORETAN,  
CHOLLET, BOECKING, RICHTER.

MILITES CIRCI TER DCCIX.

MILITES CIRCI TER CCCL.

HICUS DEI GESTAE CIVIS AERE COLLATO PERENNEM MONUMENTUM POSUIT.

# PROGRAMME

## DE L'INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES SUISSES

DU 10 AOÛT 1792.

Pendant toute la journée du 9 on pourra encore voir le Monument de près; l'échafaudage en sera entièrement relevé que dans la nuit du 9 au 10.

Messieurs les Souscripteurs sont prévenus que le dîner annoncé dans l'invitation est accordé au Casino à raison de 4 fr. de Suisse par tête; l'on se mettra à table à deux heures.

*(Pour les jours suivants, le traiteur du Casino tiendra une table d'hôte à 2 fr. de Suisse par tête.)*

A six heures du soir la société de théâtre et de musique exécutera un concert analogue à la circonstance.

Les billets d'entrée se distribueront à la porte de la Salle du concert. L'on y trouvera aussi le poème qui sera déclamé pendant le concert.

La société de musique destine le produit de ce concert, suivant l'usage établi, à des actes de bienfaisance.

### JOURNÉE DU 10.

A dix heures du matin on célébrera à la Cathédrale un service funèbre à la mémoire des victimes des journées du 10 août, 2 et 3 septembre.

Messieurs les Souscripteurs qui auront la bonté de prévenir le colonel Pfyffer de leur arrivée, trouveront leurs billets d'entrée, soit pour l'église, soit pour le monument, dans leur logement; ceux qui arriveroient plus tard sont priés de les faire réclamer chez ledit colonel, en lui indiquant sur une carte leurs noms.

Messieurs les Étrangers pourront se procurer des billets d'entrée à leurs auberges; ceux qui seroient logés dans des maisons particulières, et les personnes qui ne sont pas au nombre des Souscripteurs, trouveront des billets d'entrée chez M. Haout, relieur, rue de la Couronne.

Pendant le *requiem* deux anciens soldats du régiment des Gardes Suisses feront la quête d'usage ; le produit de cette quête est destiné ,

1° A être distribué aux sous-officiers et soldats qui , ayant assisté au combat , se trouvent actuellement dans le besoin ;

2° Pour contribuer à la fondation d'une place d'invalides , concierge du monument et de la chapelle.

A cinq heures du soir l'on se rassemblera au Cassino , et l'on se formera en cortège pour se rendre au monument.

Messieurs les Étrangers qui voudront assister à la cérémonie de l'inauguration sont priés de vouloir bien se réunir au cortège , afin que l'on puisse leur assigner des places convenables.

Avant l'entrée du cortège personne ne sera reçu dans l'enceinte du monument , excepté les dames qui seront pourvues de billets , auxquelles on indiquera les places.

En cas de pluie , la cérémonie de l'inauguration sera remise à samedi 11 ; mais le service funèbre aura lieu dans tous les cas le 20 , à l'heure indiquée.

A nuit tombante le monument sera illuminé ; à défaut d'un temps favorable , l'illumination sera remise au premier beau jour.

#### SAMEDI 11.

S'il se trouve un nombre de personnes suffisant qui desirent faire une partie sur le lac , on arrangerait une collation près d'une campagne au bord du lac.

En cas que le mauvais temps empêchât cette promenade , la collation pourroit avoir lieu au Cassino.

Les personnes qui desirent être de la partie voudront bien se faire inscrire chez madame Gloggnier , au Cassino (1).

---

(1) Nombre d'étrangers illustres , joints à quelques nationaux , se sont fait inscrire , et des barques ont été préparées pour faire une excursion sur le lac , et visiter la Chapelle de Tell , Berghlen , Cusnacht , le mont Righi , etc.

---

# LETTRE

ÉCRITE PAR UN VOYAGEUR FRANÇAIS,

TÉMOIN DE L'INAUGURATION,

A UN DE SES AMIS, EN FRANCE.

---

Zoffinghen, ce mercredi 8 août 1821.

CHER et respectable ami, je vois d'ici votre mouvement de surprise à la simple lecture de ma date. Je vous entends vous écrier : *De Zoffinghen! de Zoffinghen!* Oui, mon ami, *de Zoffinghen*; et demain je daterai *de Lucerne*; et votre noble et sensible cœur va bientôt me comprendre.

Ce bulletin est le dernier que je vous écrirai d'ici à ma rentrée en France. Il sera long. Je le continuerai, ou plutôt je l'interromprai et le reprendrai du jour au lendemain, peut-être du matin au soir; et je ne vous dirai pas de celui-ci, comme des précédents, que mes bulletins sont trop au-dessous des vôtres pour l'intérêt et l'importance. Ici le sujet me soutient, comme il m'a soutenu dans la description fidèle que je vous ai faite à vous et à d'autres des admirables résultats de l'administration lyonnaise, et de tout ce qu'a valu à ce département l'inappréciable accord de toutes ses autorités tant civiles que militaires : quand vous aurez vu mon second tableau, vous jugerez s'il étoit digne d'une telle annonce.

Mais je n'en suis encore aujourd'hui qu'à la perspective du lieu que je vais chercher. En cheminant vers elle, nous pouvons faire quelques pauses dans l'avenue. Une fois que nous aurons touché le but, ni vous ni moi ne pourrons plus nous en distraire. D'ici là, qu'ai-je de mieux à faire que de contenter docilement votre désir de connaître en détail toutes mes marches et contre-marches? Vous savez que dans ce pays on ne voyage plus par la poste. Mon voiturier est arrivé de bien bonne heure à la couchée. Je viens de faire un souper qui, où vous êtes, s'appelleroit on dîner. J'ai sept à huit heures, peut-être dix, pour m'entretenir avec vous dans le genre qui vous plaît.

Je vous avois mandé de ne plus m'écrire à Aix en Savoie passé le 25 du mois dernier. C'est en effet le 31 juillet qu'après cinq semaines de séjour, j'ai quitté cette jolie et salubre ville. Je l'ai quittée, en remerciant ses eaux, son air, ses promenades, ses habitants, du bien qu'ils m'avoient fait; en souhaitant tous les genres de prospérité à ces braves et bons Savoyens, si hospitaliers dans leurs maisons, si édifiants dans leurs mœurs, et qui venoient d'observer si exemplairement, envers l'auguste dynastie née parmi eux, *Cette fidélité, la première vertu !*

J'ai pris la route de Genève, où mes compagnons de voyage m'avoient précédé, et où nous avions le projet de séjourner pendant quelques jours. Ce n'est pas à vous, mon ami, que je craindrai de le dire: je me suis senti saisi d'un étonnement plein d'admiration en entrant sur le territoire de ce nouveau canton helvétique; en parcourant des yeux ce *Carouge* que j'avois vu jadis repaire sale et infect de contrebandiers, de banqueroutiers, etc., devenu aujourd'hui, par son adjonction à l'état genevois, plus qu'une petite ville, honorablement peuplée, richement industrielle, élégante dans ses rues alignées, dans ses fontaines toujours coulantes, dans ses jolies boutiques, dans ses maisons qui se multiplient et s'étendent chaque jour pour l'étranger comme pour l'habitant.

La banlieue de Genève, ses cotéaux semés ici de riants pavillons, et là de riches demeures; ses champs et ses vignes, ses cascades et ses usines, le mouvement et le-travail qui animent ses routes, les abords de la capitale, ses larges et belles avenues, tout m'a paru annoncer plus que jamais une cité libre et sage, opulente et morale.

Je n'ai fait d'abord que la traverser, pour aller retenir mon logement au-delà des remparts opposés à ceux par lesquels j'entrois; dans cet agréable *Sécheron*, qu'on peut appeler un faubourg de Genève; dans cette auberge des *Dejean* père et fils, qui, au point de perfection où elle est portée aujourd'hui, n'a certainement pas beaucoup de pareilles sur le continent de l'Europe.

Après m'y être établi, après y avoir salué de près le beau lac, et de loin le *Mont-Blanc*; après y avoir fait un dîner très bon et à un prix raisonnable, j'y ai loué deux des quatre-vingts chevaux, et un des quarante charabancs, landaux, cabriolets, qui sont là jour et nuit aux ordres de tous les voyageurs; et j'ai été à la ville pour y faire une visite de devoir et de plaisir au respectable et respecté duc de N., patron de mon enfance, ami de ma jeunesse, collègue de mon vieil âge. Il donnoit précisément une grande soirée, où j'ai trouvé réuni tout ce qu'il y avoit de distingué à Genève parmi les citoyens qui l'habitent, et les étrangers qui la visitoient. Un prince de Wirtemb.— étoit du nombre de ces derniers, et prenoit à la conversation une part très active et très intéressante. Forcé trop tôt par la fermeture des

portes de regagner mon faubourg, je me suis hâté de retourner à la ville le lendemain matin, mais pas assez matin encore; car lorsque j'ai été demander au libraire Paschoud, le plus fameux de Genève, *Les dix ans d'Exil* de madame de Staël, il n'a pu satisfaire mon impatience, et m'a répondu : *J'en ai reçu ce matin de Paris un second envoi à sept heures; à huit heures il ne m'en restoit plus un seul exemplaire.*

J'ai été me consoler de ce désappointement auprès d'un de mes anciens amis genevois, ce docteur Buigui, dont vous savez que la réputation est européenne; dont les lumières s'étendent sur tous les objets; qui, en 1790, a si souvent dissonné avec mon cher Mounier et moi sur les causes de notre proscription politique; et qui, dans la crise que subit alors nos amis, me prodigua tous ses soins avec une affection et un désintéressement dont je me souviendrai toute ma vie, et jamais sans une profonde reconnaissance.

Madame Necker de Saussure, à laquelle je m'étois fait une fête de porter mes hommages, les Cramer, les Pictet, les Rossi, d'autres encore que j'aurois eu tant de plaisir à revoir ou à connaître, tout cela étoit absent, et le temps me manquoit pour aller les chercher dans leurs campagnes.

Je n'en ai pas moins éprouvé une grande satisfaction dans mon examen, tout rapide qu'il étoit, de l'état actuel de Genève. Quant au matériel de la ville, j'ai encore eu le regret d'y trouver sur pied ces appendis difformes qui obstruent sa grande rue, et empêchent le soleil de pénétrer dans ses maisons : mais on s'occupe sérieusement de les abattre, et le respect de la propriété ralentit seul cette décision, parceque plusieurs propriétaires n'ont pas encore eu le bon esprit de faire ce sacrifice, si c'en est un, à la beauté et à la salubrité de leur ville. A cette rue près, qui deviendrait très belle le jour où elle seroit purgée de cet encombrement gothique, j'ai trouvé Genève, au matériel comme au moral, fort embellie et fort enrichie dans ses promenades, dans ses édifices publics et particuliers, dans ses collèges et hôpitaux, dans sa riante navigation, dans son immense commerce. L'abondance des capitaux y est excessive, la charge des impôts si légère, qu'à peine s'élève-t-elle à un vingtième des revenus, et il n'y a pas un citoyen qui ne fût prêt à décupler sa taxe pour des objets d'utilité publique. L'état ne demande que ce qu'il faut, mais les contribuables l'encouragent à demander tout ce qu'il faut. Ils sentent qu'en étant avares des semences ils seroient destructeurs des récoltes. Ils s'accuseroient d'inconscience, si en voulant le but ils ne vouloient pas les moyens; et sûrs que l'emploi de leurs contributions ne sera jamais détourné de leur objet spécial, ils rongeroient de marchander, de grappiller, de nier à nier, tantôt sur la défense de l'état, tantôt sur l'entretien de leurs autels; au jour sur les bases de l'instruction publique, un autre sur l'aliment des beaux arts, sur la récompense des services rendus ou sur l'encouragement des services à

rendre; sur les secours dus à l'infortune, ou sur l'indemnité due aux sacrifices. Pour les petits comme pour les grands états, tous ces objets ont la même existence; il n'y a de différence que dans les proportions.

A peine a-t-on séjourné vingt-quatre heures à Genève, qu'on y sent le voisinage de l'ancien Ferney, avec cette réserve cependant, que la ville de Genève n'a pris dans le domaine de Ferney que ce qui étoit bon à y prendre, et qu'en y puisant le goût précieux des lettres, des arts, de toutes les connoissances qui honorent et servent l'humanité, elle s'est constamment préservée d'une funeste irréligion. Le Musée de Genève n'a rien perdu, et a beaucoup acquis. Sa bibliothèque, où j'avois vu, il y a trente ans, quarante mille volumes, est riche aujourd'hui de plus de quatre-vingt mille. Elle a toujours conservé ses curieux manuscrits, et parmi eux la correspondance autographe de Henri VIII avec Anne de Boulen: on y voit le tendre monarque terminer toujours sa signature par une paraphe enfantine, ayant la forme d'un cœur, au milieu duquel il traçoit un petit *a* de la même main qui devoit signer un warrant pour faire couper le cou à cette chère anne. Indépendamment de cette bibliothèque, indépendamment de l'académie, qui se glorifie de renfermer dans son sein vingt-trois professeurs du premier mérite, il y a dans la ville plusieurs sociétés littéraires. Il y en a une surtout établie sur les principes les plus libéraux; je dis les plus libéraux, c'est-à-dire les plus dignes de cette qualification, que ni la licence des uns, ni la calomnie ou la sottise des autres, ne parviendront jamais à flétrir, parcequ'on lira éternellement dans Cicéron, *liberalis mens*, *liberalis actio*, *liberales artes*; parcequ'on lira éternellement dans Térence, *liberalis forma*, *liberale ingenium*; dans Tacite, *liberalia studia*, dans Pline, *liberales joci*; parcequ'il faut bien que chaque chose ait un nom, et qu'on ne peut se passer d'une expression qui désigne le contraire de l'abrutissement et de la servilité; parceque enfin si l'on devoit s'interdire l'usage de tous les mots dont quelqu'un a fait abus, on ne devroit jamais prononcer les noms de fidélité, de vertu, et de religion. Cette société littéraire de Genève a un très beau local, un très beau fonds de bibliothèque, tous les journaux sans exception qui se publient dans quelque partie de l'Europe que ce soit, ce qui est immense; et elle admet libéralement à la communication de ses trésors; non seulement tout citoyen, mais tout étranger qui se présente pour en jouir, sur la seule garantie d'un de ses membres. On lit dans une salle, on écrit dans une autre, on converse dans une troisième; on y discute et l'on n'y dispute pas; on s'y écoute et l'on s'y répond; et par ce dernier caractère seul on seroit confirmé dans l'idée, reçue depuis long-temps, que l'état de Genève est un coin de terre privilégié sur le continent européen.

Il est bien vrai que, dans ces derniers temps, quelques personnes s'étoient remises à y dogmatiser mystiquement; mais cette maladie, importée par des méthodistes anglais, est

aujourd'hui presque entièrement guérie ; ce qui en reste n'a plus rien de contagieux, et je me suis senti pénétré d'une émotion aussi douce que vive à l'aspect d'une église catholique romaine paisiblement élevée, paisiblement dotée, paisiblement fréquentée, auprès du temple de Calvin. Je suis parti de là pour entendre à ma manière la devise latine conservée par les Gênois sur les portes de leur ville : POST TENEBRAS LUX. En l'interprétant ainsi, je ne la leur ai plus reprochée. Pour moi, les temps de *ténèbres* sont ceux des bûchers de Servet et du poignard des Guise ; les temps de *lumière* sont ceux de la tolérance universelle, qui instruit désormais tous les adorateurs de Dieu et de son Christ à se respecter les uns les autres dans leurs différentes communions, sans qu'il en résulte toutefois aucune atteinte au principe d'une *religion de l'État* ; principe salutaire, principe précieux, lorsque cette religion s'accorde avec toutes les autres à bénir Dieu, et à ne pas maudire les hommes. J'avouerai, en passant, que je ne puis trouver là de place pour l'islamisme. Il n'a pas un seul caractère qui ne soit antipathique avec ceux que je viens de décrire. L'ennemi de tous ne peut avoir personne pour ami ; qui ne cherche que des victimes ne doit point rencontrer d'alliés, et je ne concevrois pas plus des *Turcs apostoliques* ou des *Turcs défenseurs de la foi*, que le grand et religieux Strafford ne concevoit des *Turcs très chrétiens*<sup>(1)</sup>. Mais écartons cette pensée qui m'obsède malgré moi, et ne quittons pas le lac de Genève pour les rives du Bosphore.

J'avois trouvé à Sécheron plusieurs familles anglaises, une sur-tout avec laquelle j'ai le bonheur d'être lié depuis longues années, et dont la société est une des plus honorables et des plus délicieuses de l'Angleterre, lord et lady Bess—, leurs enfants et petits-enfants. Notre caravane française s'est mêlée avec la leur. Nous nous sommes vus matin et soir. Nous avons fait les mêmes promenades ensemble ou successivement, un pèlerinage à Copet, et une excursion à Ferney.

Le pèlerinage à Copet ne pouvoit être que bien mélancolique. Nous allions voir une demeure inhabitée pour le moment, et vouée pour long-temps à de tristes souvenirs. Le château,

(1) Voyez dans le *Strafford's state papers*, ou dans la *Vie de ce grand homme*, écrite en français, de quelle indignation il fut couronné lorsque, dans sa vice-royauté d'Irlande, il reçut de Londres la nouvelle de la convention secrète conclue entre les Algériens et le ministre de Louis XIII. Les Algériens venoient enlever des familles anglaises sur les côtes de la Grande-Bretagne, les transportoient à La Rochelle, et retournoient bien vite à leur station guerrière et enlever de nouvelles proies. Un détachement de ces pirates, sous la protection du gouvernement français, faisoit conduire les malheureux captifs, chargés de chaînes, de La Rochelle à Marseille, d'où on les couloit dans les bagnes d'Alger. Le comte de Strafford, qui alors étoit lord Wentworth, écrivoit au ministre anglais qu'il n'appelloit plus les Algériens autrement que les *Turcs très chrétiens*, depuis leur alliance si intime avec le gouvernement de S. M. T. C. ; et nous nous refusons à répéter la qualification qu'il donnoit à cette alliance. (Straff. let., part. II, pag. 25. Essai sur la vie du comte de Strafford, pag. 255, édition de Paris.)

quoiqu'il domine sur le lac, a, par lui-même, dans son intérieur, quelque chose de sévère; et cette dernière teinte, rembrunioit encore à nos yeux par le sombre de votre imagination, réagissoit sur elle dans le même sens. Nous avons cependant admiré, au rez-de-chaussée, une nouvelle et superbe bibliothèque, qui m'a un peu rappelé celle de *Lansdown-House*, dans la capitale de l'Angleterre. A l'uo des extrémités de la galerie, sur un piédestal fort élevé, est une statue d'un beau marbre et d'uo grand genre, ouvrage d'un ciseau italien, tribut offert par la piété filiale aux mânes paternels. C'est M. Necker en pied. Il est représenté dans ce jour qu'il a pu croire en effet, comme il l'a dit, *le plus beau de sa vie*, parceque celui-là o'a pu avoir rien de problématique; on le voit dans le costume et l'attitude où, rappelé à Versailles par le roi et l'assemblée nationale, il harangua les Parisiens à l'Hôtel-de-Ville, et, secondé par Clermont-Tonnerre, enleva leurs suffrages, et fit décréter par eux, puisque enfin ils rendoient des décrets, non seulement la liberté du baron de Bezeval, mais l'extinction de toutes les poursuites commencées pour raison des prétendus *crimes de lèse-nation*; triomphe trop fugitif, que renversèrent dans la nuit même les machinations infernales de Mirabeau. De la bibliothèque nous avons monté aux appartements, et du souvenir des malheurs publics nous avons été ramenés aux douleurs de famille et aux pertes de l'amitié, en rencontrant dans chaque chambre les traces encore vivantes.... de tout ce qui ne vivoit plus! Descendu dans les jardins, où rien n'est encore chaogé, j'ai cru entrevoir qu'il seroit facile d'y créer un *pleasure-ground* très agréable: mais chaque pas m'approchoit de ce bois funèbre, qui étoit le terme de notre promenade; de cette triple enceinte où nous allions rendre hommage aux trois tombes, dont une, hélas! s'étoit ouverte si récemment et si prématurément pour engloutir une vie si précieuse! Arrivé à la première ecceinte, je me suis senti tout-à-coop oppressé de douleur. Je me suis assis près de la porte sépolcrale, sur le bloc de pierre où *l'homme de bien le plus calomnié depuis trente ans* (1) avoit coutume de s'asseoir pour s'y livrer à ses tristes méditations. J'ai voulu y laisser un gage de toutes les émotions que j'y avois éprouvées, et j'y ai tracé au crayon ce peu de mots, que j'aurois voulu y creuser en caractères durables :

Près de ce monument où, privés de lumière,  
Dorment tant de talents, joints à tant de vertu,  
Finalement je suis venu  
Déposer mon humble prière;  
Et mes yeux ont mouillé la pierre  
Où se brise tout cœur qui n'est pas corrompu.

O bois sacrés! ô nuit profonde!  
Femme, époux, père, fille, auxquels j'ai survécu.

(1) Belle et juste expression de M. Ch. de Lacretelle

Famille en prodiges féconde,  
 Je veux en vain chanter l'hymne qui vous est dû.  
 Sur le seuil du trépas, que de mes pleurs j'écoude,  
 Comme homme et comme ami, muet et confondu.  
 Je ne puis que sentir ce qu'a perdu le monde,  
 Et ce que mon cœur a perdu.

L'excursion à Ferney devoit avoir lieu le lendemain, et a excité en nous des sensations bien différentes. D'abord nous avons été plus que surpris, et moi particulièrement je n'ai pu me défendre d'un mouvement de colère, quand nous avons vu le cabinet où Voltaire a écrit la *défense de Calas*, le *Siècle de Louis XV*, et les *Fragments sur l'Inde*, changé aujourd'hui en une chambre de domestiques, où l'on nettoie les bottes. Cependant la chambre à coucher et le petit salon particulier qui la précède sont encore dans le même état où les habitoit l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre*. C'est toujours ce qu'on vous a décrit cent fois. Dans la chambre, un très beau portrait de Voltaire à quarante ans; un autre de madame du Châtelet; un du grand Frédéric, envoyé par lui à Voltaire, quand le prince voulut regagner les faveurs du poëte, après lui avoir retiré les siennes; un de la grande Catherine, fait en tapisserie, de sa main impériale; Calas et Sirven; Franklin et Delille; enfin le petit monument pyramidal élevé par la marquise de Villette pour recevoir le cœur de son père adoptif, avec l'inscription qu'on y lit encore, quoique le cœur n'y soit plus :

Son esprit est partout, mais son cœur est ici.

Une partie de ce monument est brisée, comme une partie des rideaux du lit est hachée. Nous avons demandé compte de ces dégâts à notre *cicerone*, et il nous a répondu ce qu'on répond souvent en Suisse et ailleurs à quiconque fait des questions sur une ruine : *Ce sont les Autrichiens*. Ici on les calomnioit, au moins sur les rideaux, car nous avons su positivement que c'étoient les dévots à Voltaire qui avoient voulu en emporter chacun un morceau.

Dans le salon, j'ai demandé à voir ce dernier excès de l'adulation de la puissance envers le génie, ce buste de Voltaire en porcelaine, premier ouvrage sorti de la manufacture royale de Berlin, avec ce seul mot écrit au bas, en lettres d'or, de la main du grand Frédéric, IMMORTALIS. On m'a répondu que ce buste n'étoit plus à Ferney, mais à Paris. J'ai avisé alors, au-dessus d'une des portes, un tableau bien étrange, et dont je suis étonné qu'aucune des relations n'ait encore parlé, d'autant plus que Voltaire lui-même en auroit donné le sujet, en auroit dirigé la composition, au dire de l'homme qui nous le montrait, et qui ne cessoit de répéter : *C'est son ouvrage*. Si cela est vrai, Horace n'eût sûrement pas trouvé dans cette composition son

précepte, *Ut pictura poësis*; et, fort heureusement pour nous, la poësie de Voltaire n'aurait pas été comme ses peintures. Dans celle dont il s'agit, le sujet est double; et ce double sujet c'est Voltaire, et encore Voltaire. A gauche, Henri IV, la Henriade à la main, présente son chautre au dieu du Parnasse, et sollicite pour lui les honneurs du triomphe. Le dieu accorde au roi sa requête. En conséquence le même Voltaire qu'on vient de voir pétitionnaire d'Apollon et client de Henri IV dans le côté gauche du tableau, on le voit dans le côté droit conduit en triomphe au temple de mémoire par le chœur des Muses et par des groupes de Génies. On voit ses ennemis et ses envieux oser prétendre à lui fermer ce temple. Ils gravissoient déjà la roche escarpée qui en est le fondement; mais, tous tant qu'ils sont, les La Beannelle, les Patouillet, etc., etc., sont renversés pieds par-dessus tête, et dégringolent l'un sur l'autre avec des grimaces effroyables, grinçant des dents, et cherchant à retenir dans leurs mains quelques restes de leurs diatribes, dont les feuilles déchirées volent au gré du vent. Shakespeare, auquel le poëte de Ferney a tant reproché de violer dans ses pièces l'unité d'action, n'a pas du moins fait paraître à-la-fois, dans la même scène, deux représentations du même personnage. Une idée aussi bizarre, si elle est sortie du cerveau de Voltaire, n'a pu y naître que du désordre de la colère, et l'on sait que le *genus irritabile vatum* n'a jamais éclaté avec plus d'explosion que dans celui qui avoit tant de raisons pour ne pas même honorer d'un regard de tels détracteurs. Mais faut-il donc croire que même Voltaire ait pu commander ainsi sa propre apothéose? J'apprendrai sûrement à Paris qu'il y a quelque chose à rectifier dans le récit du cicerone de Ferney (1).

*Voltaire s'entendoit mieux en jardins qu'en tableaux*, ai-je dit en entrant dans ses jardins et dans son parc, en voyant ses plantations devenues superbes, ses bois percés admirablement, les sublimes points de vue qu'il s'étoit ménagés dans la distribution de son terrain, enfin la terrasse élevée au niveau de son cabinet, sur laquelle il marchoit à grands pas dans le feu de sa composition, et où les hauteurs de son génie s'exaltoient encore à la vue de ce *Mont-blanc*, qu'il a cependant fini par accuser de ses rhumatismes (2).

(1) J'ai su en effet, depuis mon retour à Paris, que ce tableau, fruit spontané de l'enthousiasme d'un peintre suisse, n'avoit pas été commandé par Voltaire, mais lui avoit été apporté par le peintre; que tout ce qui habitoit le château avoit été appelé dans le salon pour voir ce chef-d'œuvre; et que Voltaire, soit qu'il fût accessible à ce point aux séductions de la vanité, soit qu'il plaisantât le premier de son apothéose et de son peintre, fût retentir tout le château de ses exclamations, et répété vingt fois à ce pauvre artiste qui le prenoit au mot: *C'est du Raphaël, monsieur! c'est du Raphaël tout pur!* Enfin le fait est que l'ouvrage de ce moderne Raphaël fut placé, et l'est encore aujourd'hui, au-dessus d'une porte du salon de Voltaire.

(2) « Madame la duchesse, disoit-il un jour à madame de Cosé, je voudrois bien que vous eussiez un de ces grains de sautoir avec lesquels on transporte les montagnes. Vous éloquiez de moi ces besotés glaciales qui me rendront perclus. »

Après avoir été un peu éparpillée par la promenade, notre société se réunissoit sous l'ombrage de la belle futaie voisine du château, lorsque nous avons vu arriver à nous un vieux jardinier qui aujourd'hui se vante, la larme à l'œil, d'avoir long-temps servi l'auteur de *Méropé* et de *Tancrède*, et qui autrefois s'est effrayé ou moqué de lui, les jours où il venoit commander à ses ouvriers, habillé dès le matin en *Narbas* ou en *Argyre*, pour en jouer le rôle dans la soirée, et pour ne pas faire deux toilettes en un jour. Ce bon-homme nous a d'abord donné une note imprimée des principaux bienfaits que son maître avoit répandus dans Ferney, où il avoit porté la population de quatre-vingts hommes à douze cents, et nous nous sommes rappelés ce vers, charmant d'expression, parcequ'il l'est de vérité :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Le bon vieillard, ayant cru voir que nous sympathisions avec lui, nous a priés d'attendre un instant, en nous disant qu'il alloit nous apporter quelques choses que nous serions certainement bien aises d'avoir vues. Il est revenu tenant en main un petit in-folio relié en parchemin, un plus petit cahier aussi relié, et une étoffe qui renfermoit quelque chose qu'on ne voyoit pas. L'in-folio contenoit une collection faite par Vagnière, secrétaire de Voltaire, des sceaux et cachets de tous les souverains, et des plus illustres personnages, en tout genre, et de tous pays, qui avoient été en correspondance avec l'ancien maître de Ferney : au-dessus de chaque cachet étoit le nom du correspondant. Cette première revue faite, le vieux jardinier, en nous présentant le plus petit cahier, nous a dit : *Vous allez voir l'écriture de M. de Voltaire.* L'iotérêt alloit croissant. Nous avons ouvert le cahier, et nous avons vu en effet l'écriture de Voltaire, mais c'étoit son compte d'un mois ou d'une année avec son valet-de-chambre. On y lisoit : *J'ai reçu de monsieur tant, de madame (Denis) tant ; et au-dessous de ces mots étoit écrit de la main de Voltaire : Il redoit 47 livres 10 sols. — On lui doit 36 fr., etc.* Il ne nous restoit plus à connoître que le mystère de l'enveloppe ; le bon vieillard l'a ouverte avec une impression de respect plus forte ; il nous a montré au bonnet à rebord, de soie grise, brodé par-tout en or et argent, avec une houppe de même ; et d'un ton plus qu'empatique il nous a dit : *Voilà le bonnet que M. de Voltaire portoit en été, quand il se promenoit en faisant des gestes sur la terrasse où votre milord fait à présent des dessins.* Nous avions avec nous un petit-fils de milord, âgé de quatre à cinq ans, qui, appuyé sur le genou de son aimable grand-mère, regardoit et sembloit même écouter avec une singulière attention. Frappé de la vue de ce bonnet encore plus brodé que celui qui l'attend à l'université d'Oxford ou de Cambridge, il l'a pris dans ses mains, l'a tourné et retourné. *Je crois en vérité qu'il veut le mettre sur sa tête.* a dit lady Bessb—. Je me suis avisé de l'en coiffer, et, avec une solennité qui, toute risible

qu'elle étoit pour nous, pouvoit se graver sérieusement dans la mémoire de l'enfant, je lui ai adressé ces mots dans la langue de son pays : « Thou, the son of the Ponsomb—, the Spenc—, and the Cavend—, remember to tell your grand-children that on the 2<sup>d</sup> day of August, 1821, an old friend of thy family has put upon thy head the cap of Voltaire, and pray heaven, if it grant thee his genius, to preserve thee from his errors! Remember (1). » *I will remember* (2), a répondu l'enfant avec un ton plein d'animation. *He will remember* (3), a répété lady B. avec un accent et des yeux maternels. Lord B., qui s'étoit séparé de nous, nous a rejoints dans cet instant. Nous l'avons forcé de nous montrer les esquisses qu'il venoit de tracer sur la terrasse, et toutes celles qui remplissoient son album. Elles nous ont paru ce qu'elles étoient réellement, c'est-à-dire charmantes, et nous avons songé à nous retirer, non sans avoir cherché encore à satisfaire notre curiosité sur deux objets d'un grand intérêt, quoique d'une nature bien différente.

Nous avons demandé d'abord à voir le théâtre; il n'étoit plus à voir: il a été détruit, ainsi que la bibliothèque; et du moins, mieux remplacé qu'elle, il est devenu une fort belle serre.

*Et l'église érigée à Dieu par Voltaire, avons-nous dit, est-elle détruite aussi? Elle est conservée, nous a-t-on répondu, elle est restée la paroisse du lieu.* Une espèce de sacristain, aussi vieux que le jardinier, s'est alors emparé de nous, et nous a montré cette église en détail. Il nous a dit que Voltaire y venoit régulièrement trois fois par an, les jours de Pâques, de la Pentecôte, et de la Fête-Dieu. Il nous a montré le banc où s'asseyoit le seigneur de Ferney, et sur lequel peut-être il avoit fait son beau vers :

Si Dieu n'existoit pas il faudroit l'inventer.

Pourquoi donc a-t-il si souvent oublié qu'il falloit l'honorer et dans le culte qu'on lui rendoit, et dans la morale qu'on prêchoit en son nom? Pourquoi avoir professé tour-à-tour et démenti de si beaux et de si bons sentiments?

Le vieux sacristain nous a montré enfin le tombeau pour lequel Voltaire avoit fait prendre sa mesure, et qu'il s'étoit fait construire en même temps que l'église, à laquelle il étoit attaché. *Mais il n'est ni dehors ni dedans*, disoit une femme de beaucoup d'esprit. En effet,

(1) « Toi, le fils des Ponsomb—, des Spenc—, et des Cavend—, souviens-toi de dire un jour à tes petits-enfants que; le 2 août 1821, un vieil ami de ta famille a placé sur ta tête le bonnet de Voltaire; et si le ciel l'accorde son génie, demande-lui de te préserver de ses erreurs. Souviens-toi! »

(2) *Je me souviendrai.*

(3) *Il se souviendra.*

l'ouverture du tombeau étoit bien dans l'église, mais tout le corps du monument étoit et est encore en dehors. Tel qu'il est, il faut regretter que sa destination n'ait pas été remplie; il y eût eu des scandales de moins.

Après avoir examiné avec tant de détail le château et toutes ses dépendances, je n'ai pu que jeter un coup d'œil sur la ville, qu'on peut dire avoir été bâtie par les mêmes mains que le château. Je desirais me tromper, mais j'ai été frappé en sortant de Ferney du sentiment absolument contraire à celui que j'avois éprouvé en entrant dans Carrouges. Les rues m'ont paru désertes; beaucoup de fenêtres fermées, beaucoup de maisons vides; nul indice, au moins extérieur, du commerce d'horlogerie que son fondateur y avoit créé et y faisoit croître de jour en jour. Enfin, j'ai emporté la crainte que Ferney ne fût plus aujourd'hui qu'une belle terre, après avoir été une petite ville, jolie, peuplée, et commerçante: Voltaire n'y est plus.

Ainsi se sont écoulés, mon ami, les trois jours que nous avons pu donner à Genève, et que j'aurois bien voulu pouvoir étendre; mais j'étois commandé par le devoir d'être à Paris la veille de la St.-Louis, et par l'engagement contracté de quelques stations sur la route.

Le 3 août, la société française s'est remise en chemin pour rentrer en France par Lausanne, en faisant le tour complet de ce beau lac, l'ornement du pays qui le possède, et le charme des étrangers qui le visitent. Ici nous touchons à la péripétie du voyage dramatique que je déploie devant vous. La date qui vous aura surpris en tête de cette lettre va s'annoncer et s'expliquer. Mais avant d'y arriver, je vous dois compte encore d'un incident qui, si je ne me trompe, aura pour vous un attrait tout particulier; pour vous qui, comme ce bon duc de La Rochefoucauld, consacrez une grande partie de votre vie, si utile et si exemplaire, à multiplier et perfectionner tous les hospices de l'humanité souffrante, et toutes les sources de l'instruction publique.

Le premier jour de notre tournée littorale n'avait encore rien changé au plan de route que j'avais résolu de suivre pour mon retour en France. Notre voiturin s'est arrêté, pour la première couchée, à St-Gingoux, où, quand nous étions jeunes, vous et moi, on trouvoit à peine un sentier, difficile même pour le voyageur à pied, et où, grâce aux Français, il y a aujourd'hui une large et superbe route taillée dans le roc, un maître de poste, une bonne auberge, et une riche manufacture. Du reste, le village appartient moitié à la Savoie et moitié au Valais, est moitié catholique, moitié protestant, et coupé en deux par un torrent, qui marque trop faiblement la division et la frontière des deux religions et des deux dominations. Il seroit à souhaiter pour lui qu'il appartint tout entier à une seule: chaque puissance s'intéresse moins à un petit coin indivis, situé au bout de son territoire, et à la petite population mixte reléguée dans ce petit coin. Le curé et le ministre s'y trouvent trop près l'un de l'autre,

sur-tout dans un pays où la tolérance des villes éclairées n'a pas encore fait de grands progrès. Tantôt c'est le curé, tantôt c'est le pasteur qui manque ou qui s'absente; ainsi point ou peu d'éducation pour l'enfance, d'asile pour la vieillesse, de secours pour la pauvreté ou la souffrance. Passé ces manufacturiers qui s'enrichissent, les ouvriers qu'ils salarient, et la poste-auberge qu'entretiennent les voyageurs, Saint-Gingoux, autrement Saint-Gingo, nous a paru misérable : vous allez en juger vous-même par ce qui nous est arrivé.

A peine étions-nous descendus dans cette auberge, terme de notre première journée de route, que toute notre carrossée a voulu profiter du reste du jour pour voir la manufacture, et faire une promenade à pied sur les bords du lac. Comme nous revenions à notre auberge, nos oreilles ont été frappées tout-à-coup par des cris aigus qui ressembloient aux cris de quelque animal. Nous nous sommes avancés vers une espèce de tannière de bois à moitié pourrie, que baignoient les eaux du lac, et d'où partoient ces cris. Nous en avons vu sortir une figure de femme décrépite, à moitié nue, qui se traînoit vers nous, non pas sur ses deux mains et sur ses deux pieds, mais sur deux poignets desséchés, et sur deux genoux calleux emmenant à leur suite deux jambes sans mouvement et sans vie. A notre approche cette effrayante créature est rentrée dans sa tannière, s'est couchée sur une lièdre de paille pourrie qui touchoit à une terre humide, et, avec de nouveaux cris, mais bien articulés, a imploré en français notre compassion, nous demandant quelque aumône, quelque chose à manger, quelque chose pour se couvrir. Trois ou quatre enfants de dix à douze ans, nous voyant arrêtés à la cabane, y sont entrés; nous avons questionné celui qui paroisoit le plus âgé : tous tendoient la main, et aucun ne répondoit. La malheureuse crioit seulement : *Mes enfants ! mes petits-enfants !* Nos cris d'horreur se joignant à ses cris de désespoir, les gens du lieu se sont attroupés autour de nous; et alors nous avons appris que cette malheureuse femme avoit cent trois ans; qu'elle étoit veuve d'un pêcheur qui avoit vécu avec elle de sa pêche; que, mort depuis long-temps, il n'avoit laissé à sa femme d'autre douaire que la cabane dans laquelle ils avoient demeuré ensemble; qu'elle avoit un fils et une belle-fille, une fille et un gendre, et qu'en effet ces enfants, qui étoient sous nos yeux, étoient ses petits-enfants; que tout cela travailloit, gagnoit peu, et ne songeoit qu'à soi. Nous avons vu venir la mère d'un de ces enfants, qui venoit chercher son fils, et qui portoit sur sa tête un panier rempli de pains. *Vous allez sans doute en donner à votre mère*, lui avons-nous dit. *Oh ! ma foi, non*, nous a-t-elle répondu intrépidement; *qu'on lui fasse la charité*. Nous lui avons demandé comment elle pouvoit manger un seul morceau de ce pain sans commencer par en donner à sa vieille mère, si elle ne craignoit pas que ses enfants ne suivissent ses exemples, et ne fussent un jour pour elle ce qu'elle étoit aujourd'hui pour sa mère. Nous l'avons crue convertie un instant, en l'entendant nous

dire : *Il est bien vrai qu'il est écrit : Comme tu feras à ton prochain il te sera fait à toi-même.* Mais quand nous avons voulu tirer avec elle la conséquence de la maxime qu'elle-même venoit de rappeler, elle a repris avec la même insensibilité : *Ma foi, chacun pour soi; nous n'avons pas assez pour nous.* Toujours plus émus et plus indignés, après une première aumône trop légère, nous allions en donner une plus forte, et les petits enfants tendoient la main pour la recevoir, lorsqu'une voix sortie de la foule nous a crié : *Ne donnez rien à elle ni aux enfants, mais donnez pour elle à la maîtresse de votre auberge.* Vous croyez bien, mon ami, que nous nous sommes hâtés de rentrer, et de faire venir cette maîtresse de poste. Nous avons trouvé en elle une femme très honnête, très charitable, mais en même temps très prévenue par l'esprit de secte. « Sans moi, nous a-t-elle dit, sans l'association protestante des dames de charité de Vérai, qui sont là de l'autre côté du lac, cette malheureuse seroit morte d'inanition il y a long-temps. Je lui donne quelque nourriture; ces dames lui envoient quelques vêtements, qui sont bientôt pourris ou volés. Elle n'a avec cela que les aumônes des passants, dont elle-même ne sait ce qu'elle fait. » Remplis de l'idée de nos curés français, si charitables pour la misère, si consolants pour les souffrances, nous avons insisté pour voir le curé savoisien, et j'ai demandé à la bonne aubergiste de me faire conduire chez lui. « Cela ne serviroit à rien, m'a-t-elle répondu; il a lui-même quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze ans, ne se remue qu'avec peine, n'aime pas à se remuer, et encore moins à donner. Ces beaux chevaux, a-t-elle poursuivi, que vous venez de remarquer devant mon écurie, appartiennent à une grande dame anglaise, qui a passé ici il y a quelques jours, qui doit y revenir peut-être demain, peut-être ce soir. » J'attends à toutes les minutes. Elle m'a donné en partant une petite somme pour acheter quelque linge à cette malheureuse femme, et pour faire boucher du moins les trous de son toit, par où il pleut sur elle jour et nuit. J'ai été trouver M. le curé, je lui ai dit que toute protestante que j'étois je venois lui parler pour cette pauvre vieille catholique, et le prier de m'aider à faire l'emploi de la somme que m'avoit laissée pour elle mylady Bute. Il m'a répondu qu'il n'avoit pas à se mêler de cela, que je fisse ce que je voudrois; et madame la marquise va trouver qu'il n'y a encore rien de fait de ce qu'elle vouloit, ou au moins rien de fini, parceque c'est le temps des voyageurs, que mon mari est sans cesse absent, et que j'en ai assez des soins de ma maison sans avoir encore à courir au dehors. — Nous avons demandé alors à l'aubergiste si ce curé, presque impotent, n'avoit pas un vicaire. Oui, monsieur, il y a un vicaire. — Eh bien, faites-moi mener chez lui. — Monsieur, il n'est pas ici. Il n'y a pas long-temps qu'on l'a nommé. On dit qu'il arrivera demain. Je le croirai quand je le verrai. — Mais, madame, n'y a-t-il donc pas dans votre voisinage, pour les malades, un seul petit hôpital; pour les vieillards, un seul petit hospice religieux ou civil, ca-

« tholique ou protestant? — *Non, monsieur, pas un seul.* — Allons, madame, nous allons en causer entre nous. Faites-nous souper, et après le souper revenez savoir notre décision. »

Pendant le repas nous n'avons pu parler d'autre chose; mais nous avons appris de nouvelles circonstances. Le bouteiller qui nous servoit nous a demandé la permission de se mêler à notre conversation. Il étoit protestant comme sa maîtresse, aussi charitable qu'elle, aussi pénétré, si même il ne l'étoit pas davantage, de la misère déplorable de cette pauvre vieille, mais moins prévenu contre le curé catholique. « Il faut que vous sachiez tout, nous a-t-il dit. « Non seulement cette malheureuse n'est pas secourue par ses enfants, mais ses petits-enfants « ne sont occupés qu'à lui dérober les petites aumônes qu'on lui fait, pour les porter à leurs « pères et mères. Elle m'a conjuré dernièrement d'être le gardien d'un petit trésor de 5 fr., « qu'elle a amassé son sur son. Quant au curé, ce n'est pas par mauvais cœur qu'il la néglige: « mais il est lui-même si vieux et si infirme! Et puis il la croit aussi foible d'esprit que de « corps. Il y a quelque temps qu'elle l'a envoyé prier de venir la voir et la confesser. Il a d'abord « refusé, en disant qu'elle étoit en enfance, et hors d'état de recevoir les sacrements. Il a fini « cependant par se déterminer à l'aller trouver dans sa cabane. La centenaire, à qui l'on avoit « rapporté le propos de son curé, a retrouvé un instant de gaieté et de malice pour lui dire en « le voyant: *Eh bien, M. le curé, vous prétendez donc que je ne suis pas en état de recevoir mes « sacrements? Il est vrai que j'ai un galant, auquel je donne des rendez-vous; mais c'est en tout bien « et en tout honneur. J'ai trouvé amusant de me remarier après cent ans, et je l'épouse après demain.* « Plus que jamais le curé l'a crue folle en entendant ces mots; mais cependant trouvant plus de « raison dans ce qu'elle a dit ensuite, il l'a confessée, administrée, et elle en a reçu une véri- « table consolation. Ce qu'on peut faire de mieux pour elle aujourd'hui (a dit le bouteiller « en finissant son récit); c'est de déposer, entre les mains de la maîtresse d'ici ce qu'on voudra « donner de secours à cette pauvre femme, et d'écrire au vicaire pour lui demander de régler « l'emploi de cette somme de concert avec la dépositaire. » C'est en effet le parti que nous « avons pris. Après avoir, pour le moment présent, doublé l'aumône de la marquise anglaise, nous avons voulu pourvoir à l'avenir, en assurant à la pauvre centenaire une pauvre pension, si petite que je ne puis pas être soupçonné de vanité en vous en parlant, mais qu'on nous a dit être immense pour elle. Nous avons payé un semestre d'avance. Le lendemain, à notre réveil, nous avons eu une grande jouissance, en allant à la cabane de la pauvre vieille. Le bouteiller avoit été lui annoncer, dès le point du jour, ce que nous avions arrêté pour elle. La bonne aubergiste s'étoit piquée d'honneur, avoit mis tout son monde en mouvement, pour que nous visions déjà les effets de notre intérêt. Près de la cabane étoient des piles de planches neuves, pour refaire en entier le toit et le plancher. L'intérieur avoit été nettoyé; une litière

bien épaisse de paille bien fraîche avoit été étendue, non plus sur la terre, mais sur un bon de lit sanglé; la vieille y étoit couchée entre deux draps bien blancs; elle avoit une chemise blanche, une cornette blanche, et, sur une petite table auprès d'elle, de quoi changer. Ses enfans la servoient avec respect, en voyant l'intérêt que son sort avoit inspiré à des étrangers. Cette pauvre femme nageoit dans les délices sur sa paille fraîche; elle inventoit des gestes et des expressions pour nous peindre son bonheur, et nous exprimer sa reconnaissance. Quand nous avons repassé en voiture pour continuer notre route, nous avons vu sa tête et ses bras sortir par le tron qui lui servoit de fenêtre, pour prolonger ses adieux, ses souhaits, et ses bénédictions..... N'est-ce pas, mon respectable ami, que par-tout où une femme de cent trois ans est réduite à l'état où nous avons trouvé cette malheureuse, il y a un reproche à faire, ou au moins un avis à donner quelque part. Je l'ai donné dans une lettre que j'ai laissée à St.-Gingô, pour le vicaire ecclésiastique qu'on y attendoit.

Pour le coup, mon ami, la péripétie arrive. En partant de St.-Gingo, le samedi 4 août, j'avois compté coucher à Véral le 5, à Rolle le 6, et en France le 7. Nous devions nous arrêter à St.-Maurice pour y partager notre première journée. Arrivés près des portes, nous avons été tellement frappés de la beauté du prospect, que nous nous sommes précipités hors de notre voiture; nous avons envoyé nos chevaux nous annoncer à l'auberge, et nous sommes restés long-temps sur ce pont qui marque la triple limite de la Savoie, du Valais, et du canton de Vaud, ne pouvant détacher nos yeux de l'admirable scène formée par un monde de montagnes, suivant l'expression heureuse de M. Raoul Rochette: d'un côté la Dent du midi, de l'autre la Dent de Morcles; au fond les groupes du grand St.-Bernard; ce mont Vélan qui s'élève de 10 à 11 mille pieds au-dessus de la mer; et, à travers tout cela, le Rhône bouillonnant dans le lit qu'il s'est creusé, bondissant plutôt qu'il ne coule, toujours plus impétueux à chaque pointe de rocher, qu'il est obligé de tourner après s'y être brisé; et les gens du pays y naviguent!

Pendant que mes compagnons déjeunoient encore, je me suis échappé seul pour parcourir l'intérieur de la ville. Une église antique s'est offerte à mes regards; j'y suis entré pour faire la prière du voyageur, et par suite de ce goût qu'on me connoît pour visiter les vieilles églises. J'y ai entendu la fin d'une grand' messe, accompagnée d'un orgue très mélodieux, et chantée par des chanoines en soutanes grises, en rochets épiscopaux, et en chaperons d'écarlate. La messe finie, en examinant la décoration du temple, j'ai été frappé par de grands tableaux historiques qui me présentent, ici un souverain en habits royaux, distribuant des croix à une quantité de guerriers agenouillés; là un grand chapitre tenu par ces guerriers, etc.

Je sortois de l'église tout rempli d'idées chevaleresques, lorsque, apercevant sur la place ou

groupe de Valaisiens, dont plusieurs étoient décorés, je les ai priés de vouloir bien m'instruire de tout ce qui concernoit ce monument religieux et antique. Alors ils m'ont moitié appris, moitié rappelé, que saint Maurice, sous l'invocation duquel avoit été bâtie autrefois cette église abbatiale, et qui avoit donné son nom à la ville, n'étoit rien moins que ce Maurice, colonel de la légion Thébaine, si célèbre dans le Martyrologe romain; que Sigismond roi de Bourgogne, contemporain de Clovis, avoit fondé cette abbaye en expiation de son arianisme, et qu'il étoit venu y faire pénitence en expiation de son parricide. Le souverain que je venois de voir dans un tableau, distribuant des croix et recevant le serment de ses chevaliers, étoit le fameux duc de Savoie, Emmanuel Philibert, gendre de notre François I<sup>er</sup>, ami comme lui des guerriers et des savants, et qui, vainqueur à la célèbre bataille de St-Quentin, en 1557, avoit institué l'ordre de St-Maurice dans la même abbaye fondée au cinquième siècle, en l'honneur du même saint, par le roi de Bourgogne. Un autre ordre, celui de Saint-Lazare, né à Jérusalem, dans le temps où les puissances chrétiennes de l'Europe se croisoient contre les Turcs, et non pour eux, contraint bientôt d'abandonner la Terre-Sainte, avoit été réuni successivement en Italie à l'ordre de Malte, en Savoie à l'ordre de Saint-Maurice, en France à celui du Mont-Carmel. Peut-être le chapitre que je venois de voir représenté dans un tableau de l'église étoit-il le premier chapitre général que l'ordre réfugié avoit tenu à Boigny, son chef-lieu, près d'Orléans. Tous ces détails que me retraçoient d'une manière très intéressante les Valaisiens avec lesquels j'étois entré en conversation, cette vicissitude des choses humaines à travers les siècles, nous ont amenés, dans la conversation, à dire quelques mots sur les temps présents. Mes Valaisiens étoient de bien bons patriotes, bien dévoués à leur pays, bien attachés à leur gouvernement. Ils m'ont raconté, avec un véritable enthousiasme, tout ce que leur république devoit d'améliorations physiques et morales à ceux qui la gouvernent actuellement; agriculture, commerce, instruction publique, routes ouvertes; la salubrité même rendue à des lieux qui n'en avoient pas paru susceptibles; la diminution déjà sensible, et l'espoir fondé d'arriver à l'extinction totale de ce fléau si terrible, connu sous le nom de *crétinisme*. Du reste, ces républicains me parloient de la monarchie française avec tant d'intérêt, de son monarque avec tant de vénération, de l'une et de l'autre avec des vœux si ardents pour leur bonheur, que je me sentois déjà, au bout d'un quart d'heure, lié avec eux comme si je les eusse connus depuis longues années. L'un d'eux m'a dit tout à coup: « Vous serez sûrement, Monsieur, à la fête de Lucerne, vendredi prochain? — *Quelle fête, Messieurs?* — L'inauguration du monument. — *Quel monument?* — Celui dont le colonel Pfiffer a conçu le projet, et fourni l'emplacement. De nombreux souscripteurs se sont unis au colonel pour consacrer la mémoire des braves et loyaux Suisses morts le 10 août et le 2 septembre,

• il y a vingt-neuf ans, pour la défense de votre malheureux roi. La Confédération a sanc-  
 • tionné cette solennité. Des invitations générales ont été envoyées dans tous les cantons. Il  
 • y en a eu de particulières adressées à tous les Suisses encore survivants qui ont été pré-  
 • sents à cette funeste et glorieuse journée. Tous s'y rendront, excepté ceux, et il y en a beau-  
 • coup dans ce cas, que leurs infirmités ont mis dans l'impuissance de soutenir ce voyage.  
 • Le concours des nationaux et des étrangers sera immense. Nous ne faisons que voir passer  
 • des voitures qui s'y rendent. Vous devez être là, Monsieur.... » *Vous devez être là!* et cepen-  
 • dant aucun de ceux qui me parloient ainsi ne me connoissoit : ils voyoient seulement que  
 • j'étois François. *J'y serai, Messieurs*, leur ai-je répondu, et j'ai couru rejoindre mes compa-  
 • guons, qui s'étonnoient de mon absence prolongée. » Je vais vous étonner bien plus, leur  
 • ai-je dit, je ne puis achever le voyage avec vous. Rentrez en France par où vous voudrez ;  
 • quant à moi, il ne m'est plus permis d'y rentrer que par Lucerne. Je vous suivrai à Vézai,  
 • à Lanzane, à Rolle, et là nos deux carrossées se sépareront pour aller, vous à Pontarlier,  
 • moi à Lucerne. — *Mais enfin, expliquez-nous donc?...* — Eh bien, sachez ce que je viens d'ap-  
 • prendre. Samedi prochain, 10 août, on fait à Lucerne l'inauguration solennelle du mono-  
 • ment colossal consacré à la mémoire des Suisses qui ont péri à Paris le 10 août et le 2 sep-  
 • tembre. J'ai été une des victimes marquées pour ce 2 septembre. J'ai fait la patrouille avec  
 • les Suisses dans la funeste nuit qui a précédé le 10 août. J'ai été enfermé à l'Abbaye, dans  
 • la même chambre, avec un officier suisse, avec un jeune comte de Diesback ; qui, à peine  
 • sorti de l'enfance, se montroit déjà digne de son nom et de son pays. Pendant une semaine  
 • que j'ai passée avec lui sous les mêmes verrous, j'écrivois sous sa dictée, en encre blanche,  
 • tout ce qu'il pouvoit me raconter de la conduite héroïque de ses compatriotes. A mesure  
 • que chaque page étoit écrite et séchée, le pauvre abbé de Boisgelin, autre victime enfe-  
 • mée dans notre chambre, dessinoit sur chaque feuille l'ébauche d'un paysage, pour que ces  
 • papiers pussent passer le guichet sans exciter de soupçons. Sur une de ces feuilles j'avois  
 • tracé le plan de la défense du jeune Diesback pour la faire passer à ses conseils, et j'espé-  
 • rois arracher son absolutum, même au jury révolutionnaire, comme je lui avois arraché  
 • celle du comte de Montmorin. Enlevé inopinément de ma prison par un prodige de l'a-  
 • mitié, dans la nuit du 1<sup>er</sup> septembre, j'y avois laissé ces papiers. La princesse de Tarente,  
 • qui ne fut sauvée que le jour même du carnage, après que je l'avois été la veille ; qui, pen-  
 • dant que les massacres se commettoient, fut enfermée dans notre chambre, devenue va-  
 • cante, y reconnoît ces dessins du pauvre abbé, déjà immolé ainsi que le brave Diesback ;  
 • elle savoit à quoi ces dessins servoient de voile et de passeport ; elle eut le courage surna-  
 • turel de mettre ces cahiers dans sa poche, encore entourée de poignards qui l'attendoient

« à la porte de cette chambre fatale , et qui alloient être levés sur sa tête. Elle me les remit le lendemain. Je les ai conservés. Je regrette de ne pas les avoir avec moi : j'en aurois fait une consécration au pied du monument que je vais voir inaugurer. Oui , *je dois être là vendredi ; c'est un devoir pour ma conscience ; c'est un besoin de mon cœur ; c'est une action dans ma vie.* »

Mes amis m'ont compris. Nous avons poursuivi ensemble notre route à Vêrai , ville délicesse , que j'ai vue avec plaisir purgée de l'inscription scandaleuse du régicide Ludlow ; à Lausanne , qui m'a paru une ville toute nouvelle , j'y ai reconnu cependant et salué la maison du célèbre Gibbon , celle du sensible et ingénieux pasteur Levade , celle qu'habita , en 1789 , ce vertueux maréchal de Castries , un des derniers chevaliers de l'ancienne France. J'y ai reconnu ce magnifique hôpital où ma pauvre centenaire de St-Gingo eût trouvé un lit , du pain , du repos et des consolations , si le sort l'eût placée dans ces contrées ; cette superbe et antique cathédrale , où , dans le temple de Calvin , le tombeau d'un pape est resté un objet de vénération ; ce château de l'État , siège aujourd'hui d'un gouvernement bienfaiteur , où le brave et généreux comte d'Erlack avoit établi , pour moi et tous mes compatriotes , l'asile de l'hospitalité la plus noble et la plus délicate. Enfin , j'ai pu m'arrêter encore douze heures à Rolle , y venir embrasser une fois de plus , y venir admirer , dans sa douce et noble retraite , ce même duc de N. , que j'avois en le bonheur de rencontrer à Genève.

Le lundi , 6 août , à six heures du matin , je suis parti pour Lucerne. De ce moment j'ai eu peu de capacité pour l'observation : je ne songeois qu'à Lucerne , à ce que j'allois y voir , et aux souvenirs qui m'y conduisoient. Je me suis arrêté à Payerne , pour y coucher , et je ne pourrois pas dire comment cette ville est faite , ou située , ni de quelle couleur ou de quelle forme est la selle de la reine Berthe , qu'on y montre , avec le trou en avant qui portoit la quenouille royale.

Le lendemain cependant , le nom de Morat , que j'ai entendu prononcer en y entrant , m'a tiré de ma préoccupation. J'ai regretté de ne plus y trouver le monument qu'ont laissé d'eux (*hoc est monumentum reliquerunt*) les janissaires de Charles-le-Téméraire , lorsqu'en juin 1476 , ils vinrent avec des cordes toutes prêtes , pour emmener pieds et mains liés cette misérable troupe de *paysans suisses* , dont ils vouloient enchaîner les libertés , ravir les propriétés , et à laquelle ils laissèrent leurs drapeaux , leur gloire , et leurs ossements. Bonaparte a fait disparaître la chapelle où ces ossements étoient amoncelés ; elle lui paroissoit une offense aux *ravageurs du monde* ; il eût mieux fait pour lui de la laisser subsister , et d'en prendre conseil. J'ai vu qu'aujourd'hui un nouveau monument d'un goût moderne s'élevoit pour remplacer celui qui a disparu. Le coup d'œil en sera certainement beaucoup plus beau , mais la leçon sera moins

frappante. Le portique d'architecture ne criera pas aussi haut que la chapelle d'ossements : *Erudimini.*

Sorti de Morat, je n'ai eu qu'un cri pour que mon voiturier se détournât un peu de la route, et me conduisit à un château de Lewemberg qui devoit être dans le voisinage : il m'y a conduit en effet. Le cœur m'a battu en apercevant ce château devenu, pendant l'émigration, la propriété de cette admirable comtesse de Tessé, mon amie et la vôtre aussi, qui dans tous les lieux d'exil qu'elle a parcourus depuis Reuchenette, dans l'évêché de Bâle, jusqu'à Wilmoth, dans le Holstein danois, a laissé des monuments de son goût et des actes de sa bienfaisance, de riches plantations créées, et de pauvres familles établies. M. de Rougem — propriétaire actuel de ce beau lieu, étoit absent; mais au nom d'un ami de madame de Tessé toutes les portes se sont ouvertes. Une femme de la meilleure mine du monde (c'étoit celle du régisseur) est accourue à ma voiture, les yeux pleins de larmes, parcequ'elle avoit entendu prononcer le nom, et voyoit un ami de son ancienne maltresse. Elle ne m'avoit jamais aperçu, et au premier regard qu'elle a porté sur moi, elle s'est écriée : *Oh ! mon dieu, voilà le Monsieur dont nous avons le portrait là-haut. Je me suis nommé, et elle m'a dit : Monsieur, je vais d'abord vous conduire dans la chambre où est votre chiffre. En effet, madame de Tessé, dont le cœur étoit le chef-d'œuvre de l'amitié, comme son amitié étoit le trésor de tous ceux qu'elle en honoroit, avoit voulu que le chiffre de tous les amis qui étoient venus la visiter fût placé dans la chambre qu'ils avoient occupée, et elle avoit voulu aussi avoir dans son cabinet, ou pendants, le portrait de mon ami Monnier et le sien : celui de notre ami Malouët y manquoit.*

Mon ami, le voyage que je vous décris étoit voué à la mélancolie. Dans cet appartement, qu'avec une délicatesse religieuse, M. de Rougom — a voulu laisser tel que l'avoit occupé la personne si distinguée dont il l'avoit acquis, je ne reconnoissois pas seulement ce que j'y avois vu en 1791 ; mais un serviteur de M. et madame de Tessé, devenu leur ami par les services les plus courageux, avoit su leur envoyer de France, dans l'intervalle, en espèces, en effets, même en mobilier, tout ce qui pouvoit rendre confortable leur retraite sur une terre étrangère. Je me retrouvais dans leur charmante maison de Chaville, près Versailles. Tables, commodes, tapis, tentures, c'étoit la même chose ; c'étoit ce beau lit de Perse, et jusqu'au même réveil-matin, dans les rideaux de ce lit. Je pouvois croire que j'étois venu voir madame de Tessé à Chaville ; qu'elle étoit allée faire une course à Versailles, et qu'elle alloit revenir. L'impression étoit trop mêlée de douceur et de souffrances : je me suis, pour ainsi dire, sauvé dans le parc.

J'étois toujours accompagné par cette excellente femme du régisseur. Madame de Tessé,

après l'avoir attachée à sa personne, l'avoit ensuite attachée à sa terre en la mariant. En vendant cette terre toute meublée, elle avoit mis au nombre des conditions que l'acheteur conserveroit le même ménage à la tête de la même régie. M. de Rougem — a rempli cette condition avec le même scrupule que toutes les autres, et je le crois récompensé amplement de sa délicatesse, par le zèle et la capacité d'aussi excellents serveurs.

Cette bonne dame a donc pu m'expliquer tout le progrès des améliorations, des créations de madame de Tessé. Ils avoient crû depuis trente ans ces bois, ces massifs, ces ombrages nuancés avec un art ingénieux, ces arbustes penchés en groupes sur des gazons fleuris, ces arbres de toute espèce et de tous pays, les uns descendant le long du coteau pour border la terrasse voisine du lac, les autres montant pour ainsi dire avec le voyageur pour le conduire par de douces sinuosités au sommet d'une colline, d'où madame de Tessé avoit voulu qu'on dominât le lac poissonneux de Morat, les barques de pêcheurs qui l'animent, les jolis villages qui le bordent çà et là; et ma conductrice n'a pas manqué de me montrer du doigt la partie de ce lac où les *paysans suisses*, dont nous parlions tout à l'heure, avoient noyé 12,000 hommes de ceux qui leur apportoient des chaînes, après avoir fait mordre la poussière à 6,000 autres.

Cette station au Lewenbergr avait ralenti ma marche. Je suis arrivé tard hier à Berne. Il faudra que j'y repasse pour entrer en France. La seule observation que j'y ai faite hier a été l'encombrement de toutes les auberges par la multitude de voyageurs allant à la solennité de Lucerne.

J'ai quitté Berne ce matin de très bonne heure. Me voici à Zoffinghen, après une journée qui n'a rien eu de remarquable pour moi. Je m'étois remis à songer à Lucerne, et n'ai pas songé à autre chose. J'y serai demain, ou plutôt aujourd'hui, car il est deux heures après minuit; et comme il faut que je me lève à six heures, je vais tâcher de dormir. Bonsoir, mon digne ami, à demain.

Sursey, neuf à dix heures du matin.

Bonjour, mon cher marquis. Me voilà plus d'à moitié chemin de Zoffinghen à Lucerne. Je viens de déjeuner dans une charmante auberge, dont les maîtres sont les meilleurs gens du monde. J'ai été voir l'église qui est très jolie; la sacristie, les ornements, les vases sacrés, qui m'ont paru d'une richesse étonnante pour un si petit endroit. J'ai remarqué par-tout que les Suisses catholiques sont fort attachés à la décoration de leurs temples. Ils aiment la simplicité dans leurs maisons, et font hommage de leur luxe à leurs autels. Le temps se brouille, ce qui m'in-

quiète pour la solennité de demain ; l'inauguration du monument devant se faire en plein air, au pied même de ce monument. Je suis inquiet aussi pour mon logement à Lucerne. Je n'ai pas pu arriver plus tôt, mais j'arrive tard, et l'on me dit qu'il a encore passé cette nuit de quarante à cinquante voisins allant où je vais. Je compte les minutes, mais il faut se résigner. Mon conducteur veut deux heures complètes de repos, ce qui, avec le temps d'atteler, fait deux heures et demie ; or il y en a une tout au plus que je sois arrivé. On ne peut pas risquer la promenade. Je vais relire ce que je vous ai écrit hier, peut-être y réparer quelque omission, peut-être y rectifier quelque méprise. J'ai fini ma lettre assez avant dans la nuit, et ma mémoire luttait contre le sommeil.....

Je suis dérangé dans mon examen. Le maître de l'auberge vient de me prier très poliment de lui céder la salle dont il m'avait mis en possession pour faire mes écritures, attendu que quatorze jeunes Anglois ou Angloises, après avoir voyagé la nuit, arrivent mourants de faim, et que la salle où je suis est seule assez grande pour y dresser leur table. Ma porte est ouverte, je vois défilér dans le corridor toute cette brillante jeunesse britannique au teint blanc et au pied léger ; elle passe rapidement devant moi pour n'être pas vue, et se réunit dans la chambre voisine, impatiente d'entrer dans celle que j'occupe et d'y déjeuner. Je m'empresse de lui céder la place, et vais poursuivre mon examen solitaire dans un cabinet moins vaste et moins bruyant.....

J'ai relu tout ce que j'ai écrit hier au soir, et *vidi quod erat bonum* ; — bon, c'est-à-dire exact. Peu d'additions, il n'y a pas moyen de tout dire ; encore moins de corrections, je n'ai rien dit que de vrai. Mes chevaux sont mis, et je vais monter en voiture pour n'en plus descendre qu'à Lucerne.

Du 9, veille du 10 août, à quatre heures du soir.

*Italiam ! Italiam ! magnus conclamat Acestes.* Mon ami, je suis dans Lucerne, j'y suis depuis une heure, et fort heureusement j'y ai trouvé gîte ; car le ministre de France n'arrive de Soleure que ce soir très tard, et j'eusse été fort embarrassé de ma personne. Ce n'est pas sans difficulté que j'ai pu obtenir une place rigoureusement suffisante pour me loger ; toutes les auberges sont comblées. Quand je me suis présenté au grand hôtel de *l'Aigle d'or*, le maître m'a répondu d'abord « qu'il pouvoit avoir l'honneur de m'offrir à dîner, mais non à coucher ; qu'il alloit envoyer à la découverte d'une chambre dans quelque maison bourgeoise, et qu'il espéroit m'en trouver une. » Mais, entré avec moi dans la salle immense, où se tenoit la table d'hôte la plus brillante que j'eusse rencontrée de ma vie, il a vu un des jeunes convives s'é-

lancer hors de sa place, sauter à mon cou, et s'emparer de moi avec une bonté toute filiale. Ce jeune convive étoit le ministre et le très digne ministre de la cour des Pays-Bas (le comte de Liedtke...), auquel j'appartiens par les liens d'une affinité et d'une amitié intime. Il l'a dit au patron; il m'a nommé; et, comme en dépit de ceux qui ne veulent pas distinguer le vrai libéralisme du faux, mon royalisme n'est pas encore tout-à-fait perdu de réputation en Europe; entre la considération de mon jeune protecteur et le crédit de ma vieille intégrité, l'aubergiste s'est piqué d'honneur, et m'a dit que si je voulois me contenter d'une chambre bien aérée, de dix pieds et demi sur neuf, il pourroit encore me la trouver dans sa maison, et me promettoit de m'en donner une meilleure le lendemain. Je l'ai bien vite pris au mot, et, délivré d'inquiétude sur ce point capital, je n'ai plus songé qu'à jouir de l'amitié qui venoit de m'accueillir, et de la solennité que j'étois venu chercher.

J'ai qualifié de *brillante* la table d'hôte à laquelle je venois d'être introduit, et en effet j'y voyois assis à côté du ministre des Pays-Bas, celui de Prusse, celui de Russie, celui d'Angleterre et toute sa famille, des femmes de dignitaires, d'officiers suisses, de souscripteurs du monument qu'on devoit inaugurer. A l'extrémité de la salle s'exécutoit, pendant le dîner, un concert vocal et instrumental. Des fleurs et des lauriers ornoient la salle: c'étoit par-tout un appareil de fête; et comme on étoit séparé par trente ans du terrible mais glorieux événement dont on alloit célébrer la commémoration, des sentiments de natures différentes et presque opposés pouvoient y prendre place. La fête de l'honneur dominoit le souvenir du désastre. On pouvoit chanter avec Horace: *Dulce et decorum est pro patriâ mori*. On pouvoit dire avec Brutus, dans Voltaire :

Rome est libre, il suffit; rendons grâces aux dieux.

Pendant que nous tenions, il y a quelques moments, notre banquet privé, quoique nombreux, à *l'Aigle d'or*, il s'en tenoit un autre patriotique, composé de cent personnes, au Casino, ci-devant *l'abbaye des Carabiniers*, titre qui n'annonce pas un cloître trop austère, lieu charmant en effet, planté des arbustes les plus jolis et les plus rares, jadis habitation du général Pfiffer, et consacré par lui aux plaisirs de ses concitoyens, avec la magnificence qui caractérise cette famille antique et publicole. Les cent personnes réunies à ce banquet patriotique étoient des avoyers, des dignitaires, des officiers, des souscripteurs. On vient de nous dire qu'à la fin du repas, un général s'étoit levé, avoit porté un toast aux mânes des héros, et prononcé un discours qui avoit été écouté avec enthousiasme. J'ai regretté de n'être pas arrivé deux heures plus tôt pour m'asseoir à ce banquet, et pour y porter aussi mon toast à *l'union éternelle des François et des Suisses, tous enfants des vieux Gaulois!* Au moins ne manque-

rai-je pas le grand concert dramatique où vont se réunir, dans la soirée, les nationaux et les étrangers, et qu'on peut, ce me semble, appeler les premières vêpres de la solennité. Je vous quitte pour m'y préparer, c'est-à-dire pour changer mon costume de voyageur contre un costume civil. Je reprendrai la plume après le concert, lorsque j'aurai quelque chose de nouveau à vous mander, et lorsque le silence de la nuit sera plus propice aux écritures que ce mouvement tumultueux d'allants et de venants, dont retentissent et cette maison, et les maisons voisines, et les rues adjacentes. Malheureusement le temps se détériore de plus en plus.

A onze heures du soir.

Mon ami, je reviens du concert, et l'impression qu'il a produite sur moi me fait presque redouter celles qui n'attendent demain au service funèbre qu'on célébrera dans la cathédrale. Une symphonie vraiment dramatique m'a fait parcourir successivement tous les différents genres d'émotions attachés aux différentes heures de la fatale journée dont on va fêter l'anniversaire. Soit talent des artistes, soit disposition des auditeurs, jamais la musique n'a été un organe plus pénétrant des sentiments de l'âme, ni une peinture plus vive des actions extérieures. La marche militaire, le pas ferme et tranquille des champions de la fidélité se rendant à leurs postes, la sédition naissante, son accroissement, la résistance, la mêlée, la victoire (hélas ! passagère) des Suisses et des gardes nationales fidèles, leur action frappée tout-à-coup d'immobilité par l'ordre du Roi martyr, qui désarme ses défenseurs, le morne silence de la résignation éteignant d'abord des chants de triomphe, et ce silence bientôt rompu par les cris des cannibales déchirant leurs proies et les gémissements des victimes, tout cela étoit rendu avec une vérité presque trop forte pour ceux qui, comme moi, avoient été témoins de cette journée désastreuse. Après la grande symphonie, deux poèmes ont été déclamés théâtralement, accompagnés de quelques sons à la manière des mélodrames : ils étoient en allemand, ainsi je n'ai pu les comprendre ; mais j'ai vu qu'ils produisoient sur l'auditoire la plus forte impression. Cet auditoire étoit immense, et composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans toutes les classes parmi les nationaux et les étrangers. A la tête de ceux-ci étoit un très grand personnage, que j'entendois traiter d'*altesse royale*, qui, dès le moment de mon entrée dans la salle, m'avoit frappé par sa belle prestance, par les respects qu'on se plaisoit à lui rendre, et par des manières où se remarquoit, ainsi que sur son visage, le mélange attrayant d'une noblesse et d'une affabilité toutes particulières. J'ai demandé à mes voisins quel étoit ce prince. Rien moins, m'a-t-on dit, que l'héritier d'une des couronnes du Nord, et qui seroit dès aujourd'hui assis sur un trône, si le libre vœu d'une nation rendue à elle-même par la renonciation de son souverain eût pesé autant dans les balances de la politique européenne que dans celles de

la justice naturelle. J'ai béni cette rencontre imprévue d'un prince pour lequel, sans le connaître, j'avois moi-même formé tant de vœux, et à qui plus d'un million d'hommes doivent la liberté dont ils jouissent sous un roi autre que celui appelé par leur choix et proclamé par leur diète. Près de lui étoit la princesse royale son épouse, qui, si j'eusse dirigé l'orchestre, eût été solmée avec le fameux chœur d'Iphigénie : *Que d'attraits ! que de majesté !* Leur premier chambellan est venu m'inviter à faire ma cour à l'illustre couple demain après le service. Je me garderai bien d'y manquer.

Le comte Anguste de Talleyrand, ministre de France, est arrivé de Soleure au milieu du concert. J'ai eu un grand plaisir à l'embrasser, et à lui porter tous les hommages que j'avois entendu rendre à son nom seul, quand je l'avois prononcé à Berne et tout le long de ma route en Suisse. Nous sommes convenus que nous irions demain ensemble, et à la cérémonie religieuse du matin dans l'église, et à l'inauguration civile qui doit être faite dans l'après-dînée, au pied de l'énorme rocher dans lequel a été taillé le monument, et à l'illumination romaine qui doit le soir éclairer ce beau monument. Adieu, mon ami.

Ce 10 août 1821.

QUELLE date, mon ami ! Mon sommeil n'a pas été profond cette nuit, et les horloges autour de moi, l'horloge de la cathédrale sur-tout, n'ont pas frappé un coup qui ne m'ait fait frissonner au souvenir du tocsin qu'à pareille heure, il y a vingt-neuf ans, j'entendis retentir dans les rues désertes de Paris, lorsque M. de La Tour du Pin, le jeune Custine, et quelques autres amis, nous parcourûmes des corps de gardes nationales, les haranguant et cherchant à les enflammer pour la défense du Roi et de leurs propres foyers ; lorsque les grenadiers des Filles-St-Thomas nous firent des serments de loyauté et de courage auxquels ceux-là restèrent fidèles jusqu'à la fin ; lorsqu'après les avoir harangués nous allâmes nous-mêmes faire des patrouilles d'observation, côte-à-côte des braves Suisses, et traversâmes une division de Marseillois qui venoient d'égorger toute une escouade de volontaires royaux faisant une ronde pareille à la nôtre.

J'entends sonner huit heures ; c'est à neuf et demie que le ministre de France doit venir me prendre pour aller ensemble à la cathédrale. Dès la première annoncée, le brave colonel Pfiffner, à qui j'avois écrit hier, m'a envoyé, avec le programme du jour, et avec l'invitation d'assister à toute la soleunité, deux imprimés de lui : l'un intitulé, *Récit de la conduite du régiment des Gardes Suisses à la journée du 10 août 1793* ; l'autre, *Notices sur le Monument élevé à Lucerne*. Je les ai lus tous deux, et me réserve de vous les faire lire quand nous serons réunis.

Je serai bien trompé si vous n'en recevez pas la même impression que moi. Le *Récit* m'a appris beaucoup de circonstances que nous avons tous ignorées, et dont l'infortuné Diesback n'avait pu m'instruire que partiellement dans notre prison commune. Ce récit est sublime de simplicité, de vérité, et de sentiment. J'y ai trouvé, dans l'exposition des faits, et dans le style du narrateur, quelque chose de ces caractères qu'offrent les narrations de l'Évangile. En effet, c'étoit aussi une autre *passion*, c'étoit le commencement des *souffrances du juste*, que l'auteur avoit à décrire. Parmi les pièces justificatives, il y en a une qui serre le cœur et qui trouble la vue : c'est le *fac-simile* de l'ordre écrit et signé par Louis XVI, prisonnier dans la loge de l'Assemblée législative, pour enjoindre aux Suisses, qui se battoient au dehors, de *poser leurs armes*, et de ne plus le défendre !.... Mon jeune et secourable ami, le ministre des Pays-Bas, entre chez moi. Il faut quitter la plume ; je la reprendrai au retour de l'église. Voilà de la pluie, du vent, de l'orage ; le peuple n'en remplit pas moins les rues ; toutes les cloches sont en mouvement, et toute la ville est en l'air.

. Au sortir de l'église, 10 août, deux heures après midi.

JURATE FIDEI DECUS EST PERSTARE TENACEM :

PERSTANTEM DECUS EST IN STATIONE MORI....

IL est beau de garder la foi qu'on a jurée ;  
 Il est beau de mourir au poste du serment.  
 O de tant de héros mémoire consacrée !  
 O de tant de vertus auguste monument !  
 Soyez une leçon d'éternelle durée  
 Pour les siècles futurs et pour l'âge présent.  
 Et vous, jeunes enfants de la vieille Helvétie,  
 Voyez vos devanciers, luttant contre le sort,  
 Si loyaux dans leur vie et si grands dans leur mort !  
 Au pied de leurs autels, devant la Suisse unie,  
 Sur ces glaives brisés, sur ces fondres éteints,  
 Que leur seul dévouement fit tomber de leurs mains,  
 Jurez à leurs tombeaux, jurez à leur génie,  
 Que leur gloire par vous ne sera pas ternie.  
 S'asservir à l'honneur, s'immoler à sa foi,  
 De vos premiers aïeux fut la première loi :

Restez leurs héritiers, qu'ils restent vos modèles;  
 Et des mêmes vertus faisant le même emploi,  
 Pour être aussi grands qu'eux soyez aussi fidèles.

Toi dont nous entourons l'autel,  
 Dieu des rois et des républiques,  
 Toi qui, dans tes lois harmoniques,  
 Au joug qui lui convient soumetts chaque mortel,  
 Après nos funèbres cantiques  
 Entends notre vœu solennel;  
 Veille d'un regard paternel  
 Sur les droits, les vertus, les amitiés antiques.  
 Et joins d'un lien immortel  
 Le sceptre des BOURBONS et la flèche de TELL.

Mon ami, voilà toutes les émotions que m'a fait éprouver cette scène tout à-la-fois religieuse et militaire, lugubre et triomphale. Ce que vous venez de lire, ce sont les deux premiers vers de l'inscription latine suspendue au milieu du catafalque, c'est la paraphrase qu'ils m'ont inspirée. Je n'avois plus qu'à l'écrire en descendant les marches du temple; et je ne crains pas de l'avoir profané, en abandonnant mon cœur et mon imagination à un élan que j'eusse cherché vainement à maîtriser. Comme autrefois Sophocle, *j'ai senti mon vieux sang bouillonner dans mes veines*. J'ai cru voir couler celui des martyrs de la fidélité, précurseurs du Roi martyr de sa bonté. Oui, c'étoit rendre un culte à l'Être suprême que de célébrer, en sa présence, des vertus dont lui seul a pu être l'inspirateur, et dont certainement il est aujourd'hui le rémunérateur. J'étois impatient de venir répandre dans votre cœur tous ces sentiments qui surabondent dans le mien. Maintenant que je puis dire, *Liberavi animam meam*; maintenant que j'ai fixé par écrit tous ces souvenirs d'une des journées de ma vie où j'ai été le plus profondément ému, je vais reprendre mon récit où je l'ai laissé il y a quatre heures, et, avec autant de calme qu'il me sera possible, vous détailler la marche, l'appareil, et les actes de cette solennité funèbre.

A travers des flots de peuple, que la pluie et les vents ne pouvoient disperser, et qui tantôt nous voyoient passer avec le recueillement d'un silence religieux, tantôt interrompoient ce silence par des bénédictions adressées aux mânes de leurs héroïques compatriotes, nous sommes arrivés à la cathédrale, le ministre de France, moi à ses côtés, et tous les membres du corps diplomatique. Sur la façade, tendue de noir, étoit une inscription latine du meilleur

style, concise sans obscurité, énergique sans enflure, et qui retraçait, avec autant de force que de vérité, le désastre du 10 août, le dévouement des victimes, leur droit aux bonheurs qui leur étoient rendus, et aux invocations qui alloient être adressées pour eux à la Divinité. Entrés dans l'intérieur de l'église, qui, toute vaste qu'elle étoit, ne suffisoit pas à l'affluence des fidèles empressés de s'y rendre, nous avons tous été frappés de respect; et pour moi, je me suis senti saisi d'une émotion indéfinissable à l'aspect du catafalque élevé au milieu de la croix de l'église, entre le chœur et la nef. Figurez-vous, mon ami, une première plate-forme posée sur des canons braqués et muets, comme ceux qui avoient été tout-à-coup réduits au silence dans le fort de la bataille du 10 août. Aux quatre coins de cette plate-forme, couverte d'une draperie funèbre, qui tomboit jusqu'à terre entre les canons, étoient quatre faisceaux de fusils armés de leurs baïonnettes, que les héros désarmés sembloient y avoir posés à l'instant même, en s'immolant docilement à la discipline militaire et à la volonté souveraine. Des sabres suisses, croisés en losanges, nus, et plusieurs faussés dans l'action du combat, formoient une balustrade autour de la seconde plate-forme, d'où s'élevoient une infinité de gradins chargés alternativement de grosses torches de cire jaune et blanche, de trépieds de bronze, portant les uns des lampes funéraires, les autres des vases où fumoit un trop juste encens. Sur le cénotaphe, couvert de guirlandes de laurier, et d'un mince d'insignes militaires, s'élevait une croix brillante, au-dessus de laquelle étoit suspendue, en guise de dais, une multitude d'enseignes et de drapeaux entremêlés aux couleurs de France et à celles des cantons suisses. Sur le lien qui unissoit tous ces faisceaux, un vaste bouclier offroit aux regards la décoration de la grande croix de l'ordre de St.-Louis, avec sa devise : *Récompense de la vertu guerrière*. (Illustres victimes ! disoit-on en lisant ces mots, votre récompense n'a pas été sur la terre ! ) Enfin, à la hauteur du cénotaphe, on avoit élevé et adossé contre la grille du chœur, un autel funéraire, dont la draperie présentait les vingt-six écussons des vingt-six officiers tués les armes à la main, ou massacrés dans les boucheries du 2 septembre. Cette draperie s'étendoit dans toute la largeur de l'église, et formait un rideau convenable entre le chœur où alloit se célébrer le grand mystère de la communion catholique, et la nef où étoient réunies les diverses communions chrétiennes de tous les cantons.

Je n'omettrai pas, dans la description de cette pompe funèbre, une de ses parties certainement les plus intéressantes. Quarante-deux soldats ou sous-officiers, échappés autrefois à la funeste journée, inspirant le respect par leurs rides, par leurs cicatrices, par la médaille du 10 août que leur a décernée la confédération helvétique, étoient rangés latéralement au pied du catafalque, et formoient, près du monument matériel, autant de monuments vivants des actions héroïques consacrés par la solennité du jour.

En face du catafalque on voyoit rassemblés dans une première enceinte d'abord les autorités supérieures de l'état, les deux avoyers du canton de Lucerne, M.M. d'Amrhyn et de Ruttymann, M. de Wattenwille, avoyer de Berne, dont le nom est si connu et si respecté en France, plusieurs membres des conseils souverains des différents cantons, ensuite le prince royal de Danemarck, deux jeunes princes de Brunswick, les ministres diplomatiques de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Russie, d'Autriche, de Prusse, de Danemarck, de Suède, des Pays-Bas, de Naples, des Etats-Unis d'Amérique, etc.; une foule d'officiers-généraux, supérieurs, et de tous grades, ayant appartenu ou appartenant, soit à l'ancienne, soit à la nouvelle garde suisse de France; les Maillardoz, les Courten, les Vevai, les Micheli, les Pfiffer, les Reding, les Glutz, les Gady, les Muller, etc., etc.; puis les députés des cantons, les souscripteurs du monument, mêlés avec la foule d'étrangers qu'un sentiment ou un autre avoit amenés à cette grande cérémonie. A gauche étoient les femmes de ces avoyers, de ces dignitaires, princes, ministres, officiers, souscripteurs, parmi lesquelles la princesse de Danemarck brilloit d'un éclat d'autant plus frappant qu'il étoit plus modeste et plus religieux.

Une seconde enceinte renfermoit des citoyens distingués de tous les ordres, mêlés encore d'étrangers de toutes les conditions, des ecclésiastiques et des pasteurs, des militaires, des professeurs, une jeunesse édifiante par son maintien et par les bons sentiments dont on voyoit l'impression sur tous les visages. Une multitude de peuple occupoit, sans confusion et sans tumulte, le reste de la nef et les bas-côtés de l'église.

Le nonce du pape, reçu par le clergé à une porte latérale du temple, a été conduit à la place qui lui étoit préparée dans l'intérieur du chœur, et le service divin a commencé.

Une musique excellente, placée dans la tribune de l'orgue renommé qui en faisoit partie, a exécuté une messe de Cbérubini, qui a été entendue avec un profond recueillement, quoiqu'avec une vive émotion. Le moment de la quête a été remarquable : elle a été faite par deux sergents du 10 août. Celui qui quetoit de notre côté portoit les marques d'une blessure. A l'aspect du monument qui lui retraçoit cette funeste journée, au souvenir de ses chefs et de ses camarades massacrés, son visage s'étoit enflammé, de grosses larmes rouloient dans ses yeux; sa vue m'a ramené violemment sur le lieu de la scène; un mouvement irrésistible m'a entraîné à lui prendre la main et à la serrer dans la mienne. Que vous dirai-je de plus, mon ami? absorbé dans les souvenirs présents à ma pensée, dans le spectacle présent à mes yeux, dans la méditation de ce que je lisois inscrit sur ce cenotaphe, j'ai fait ma paraphrase telle que je viens de vous l'écrire. Fatigué de tant d'agitations, j'ai été au sortir de l'église me reposer pendant trois quarts d'heure chez le ministre de France, dont l'entretien m'a vivement intéressé, et qui, certes, a également bien mérité de la France et de la Suisse, dans les négociations dont il est

chargé depuis tant d'années. Je suis rentré chez moi pour ajouter ces pages au *compte rendu* que je vous dois, et je vais, à cinquante pas de mon auberge, chercher encore une distraction en faisant ma cour au prince et à la princesse de D., qui reçoivent dans ce moment, et que je suis impatient de connaître. Le temps se détériore plutôt qu'il ne se raccommode; la pluie est presque continuelle, et dans le peu de moments où elle cesse, il y a des coups de vent qui ont brisé plusieurs arbres dans le voisinage du monument à inaugurer. On doit nous instruire, pendant notre dîner, si cette inauguration se fera au pied même du rocher, comme c'étoit le projet, ou si l'on sera obligé de la renfermer dans l'église.

A trois heures après midi.

Je reviens de chez mes augustes voisins. Dans une demi-heure, j'en ai vu et entendu assez pour n'être pas surpris du genre particulier de respect et d'affection qu'ils excitent par-tout où ils se montrent. Je vous ai regretté plus d'une fois dans la conversation libre et franche qui s'est établie. Il y a en des mots qui seroient restés gravés dans votre mémoire, comme ils resteront dans la mienne; et vous eussiez souhaité avec moi que pour la gloire et la solidité des trônes, comme pour le bonheur et la tranquillité des peuples, de pareils sentiments fussent communs dans de pareilles situations. Le lever finissoit, le nombre des interlocuteurs étoit très resserré, mais le chargé d'affaires d'Angleterre en étoit encore un, et c'a été quelque chose de piquant pour moi que d'entendre parler devant moi de la grande question du moment présent, et d'une *marine renaissante en Grèce*. Vous croyez bien que ce jeune diplomate anglais étoit là avec un double caractère, tout à-la-fois observateur et observé. Il me paroit avoir beaucoup d'esprit et de finesse, il en met dans son silence comme dans ses paroles. Du reste ses manières plaisent beaucoup. Il a une famille charmante, à laquelle je me suis fait présenter par mon jeune ami, lié intimement avec elle, et nous allons tous dîner ensemble à la brillante table d'hôtes dont je vous ai parlé hier.

A quatre heures.

Nous sortons de table, et voilà qu'on nous fait dire qu'il n'y a pas moyen d'aller en cortège et processionnellement inaugurer le monument sur le lieu même; qu'ainsi la cérémonie civile aura lieu, comme la cérémonie religieuse de ce matin, dans la cathédrale, et qu'elle va commencer immédiatement. En effet, quoique l'orage soit moins violent, il tombe une pluie fine et

continue, qu'on ne peut pas braver pendant la durée d'une cérémonie qui sera nécessairement fort longue. Mais tandis qu'elle nous tiendra enfermés dans l'église, on n'en procédera pas moins au-dehors à découvrir le monument, et, dussé-je y recevoir des torrents de pluie, j'y courrai, et jouirai de son aspect au moins pendant quelques instants. On part, on m'appelle; à ce soir, ou à cette nuit; je ne me coucherai pas sans vous avoir écrit tout ce que j'aurai vu.

Encore le 10 août, à dix heures du soir.

Je l'ai vu ce rocher, cette masse imposante,  
D'une noble cité désormais le trésor.  
Je l'ai vu ce lion, moins colossal encor  
Que les vertus qu'il représente.  
Du sang des meurtriers sa lèvre est écumante.  
Tant qu'il a pu combattre, il est resté vainqueur.  
Accablé sous le nombre, épuisé, sans défense,  
Il a perdu toute espérance,  
Mais il a gardé tout son cœur.  
Dans son flanc s'est brisé le trait dont il expire.  
Couché sur les débris garants de sa valeur,  
Il ne rugit plus, il soupire.  
Sur son front la fierté s'unit à la douleur.  
Le froid glaçoit déjà sa griffe vengeresse,  
Il y sent circuler un reste de chaleur;  
Sur l'écusson des lis il l'étend, il le presse,  
Il y pose sa tête, et mourra consolé.  
Si son dernier soupir sur lui s'est exhalé.  
Près du lis de la France est la croix d'Helvétie:  
Le généreux lion sur tous deux à-la-fois  
Veut fixer sa vue obscurcie,  
Et le dernier effort de son ame attendre  
Dit aux Français: *Je meurs fidèle envers vos rois;*  
Dit aux Suisses: *Je meurs digne de ma patrie.*

CEPENDANT les sapins, les lauriers, les cyprès,  
Qui du rocher couvrent la cime,  
S'ébranlent à la mort du roi de ces forêts.  
Les éléments troublés, de l'illustre victime

Consacrent le trépas sublime.

Dans les plaines de l'air les autans déchaînés,  
Des luttés, des combats, nous retracent l'image.  
Des chênes sont rompus, mais non déracinés :

Triste aspect, moins triste présage,  
Ils renaitront !... Près d'eux, soulevé par l'orage,  
Un ruisseau, devenu torrent,  
Tombe avec fracas sur la plage,  
Mais va briser ses flots au pied du monument.

O surprise ! ô ravissement !  
D'un ciel noirci par la tempête  
S'échappe une colombe au plumage d'argent :  
Elle vole, elle plane, et descend sur la tête  
De ce fier lion expirant.

D'un aveugle hasard non ce n'est point l'ouvrage ;  
C'est un céleste ambassadeur  
Annonçant la fin de l'orage ;  
Et nous bénissons tous avec la même ardeur  
Le symbole de la candeur  
Joint à l'emblème du courage.

On nous avoit promis ces feux et ces couleurs,  
Ces flambeaux, ces soleils, dont brillent les soirées

Aux riants plaisirs consacrées :  
Ah ! j'aime mieux que la nature en pleurs  
Se soit unie à nos tristes pensées,  
Et que l'espoir des jours consolateurs  
Soit descendu vers nous des voûtes éthérées.

Un dernier cri jusqu'aux cieux est monté,  
L'écho des monts par-tout l'a répété ;  
Et du monument séculaire  
Marchant à pas silencieux  
Vers la chapelle solitaire,  
Où d'un culte religieux  
Les fils honoreront leurs pères,  
Nous avons senti de nos yeux  
Couler des larmes moins amères

En lisant au-dessus des portes funéraires :

« PAIX A CEUX QUI SONT MORTS MARTYRS DE LEURS VERTUS, .

« A CEUX QU'ON A TUÉS, MAIS QU'ON N'A PAS VAINCUS!... »

Mais demain une autre chapelle  
De nos pieux transports va devenir l'objet.  
Déjà la rame nous appelle,  
Déjà le roi des monts\* prépare son banquet.  
Nous irons, fidèles convives,  
Jusqu'à lui, visitant les rives  
Où tant de noms fameux, où tant de beaux exploits  
Marquent tous les rochers, tous les lacs, tous les bois.  
Je les suis sur la carte, et déjà je les vois.  
Ici, dans cet humble village,  
Le fils des Alpes vit le jour.  
Ce fut dans cet obscur séjour  
Qu'il apprit, dès son premier âge,  
A tendre l'arc, à décocher le trait  
Qui, trente ans plus tard, délivroit  
Son pays d'un long esclavage.  
Là, du milieu de ses bourreaux,  
Le ciel tonnant vit ce noble héros  
S'élancer hors de la nacelle  
Qui l'entraînoit comme un rebelle  
Pour l'engloutir dans les cachots.  
Son pied léger toucha la terre,  
Et sa main ferme à la merci des flots  
Renvoya la barque légère  
Que remplissoient les vils suppôts  
De la tyrannie étrangère.  
Leur chef, à la foudre échappé,  
Sorti des périls du naufrage,  
Ne craignoit plus d'être frappé :  
Mais de l'un à l'autre rivage  
Aussi prompt que ses dards le héros a volé.

\* Pax invictis.

" Righi, rex montium.

Des hauteurs de ce roc sauvage,  
 Plongeant dans ce creux défilé,  
 TELL voit de son pays l'oppressant qui s'avance,  
 Il le voit respirant la haine et la vengeance :  
 L'arc est tendu, l'air a sifflé,  
 Et l'oppressant sur le sable a roulé.  
 Il meurt, et de la tyrannie,  
 Pendont trois lustres impunie,  
 Tout l'horrible édifice en un jour a croulé.

Nous les verrons ces chapelles, ces temples,  
 Par qui des pères aux enfants  
 Sont transmis, depuis cinq cents ans,  
 De si salutaires exemples,  
 Et des souvenirs si brillants.  
 O Berghlen, ô Kussnac, avec quelle allégresse  
 Devant vos saints autels je me prosternerai !  
 Avec quel cœur demain j'y porterai  
 Mes hymnes pour la Suisse, et mes vœux pour la Grèce!...

DIFU bienfaisant, qui créas les humains,  
 Ne laisse pas des tyrans sanguinaires  
 Déchirer plus long-temps l'ouvrage de tes mains.  
 De nos BOURBONS moins nos rois que nos pères,  
 De ces BRUNSWICK leurs hôtes généreux,  
 De tous les rois qui gouvernent comme eux,  
 Affermis pour jamais les sceptres tutélaires.  
 Mais des Gheslers le panache odieux,  
 Mais de Stamboul l'infernal cimetière,  
 Que ta justice enfin en délivre la terre!.....

Je m'arrête, mon ami ; peut-être je me réprime ; peut-être je me refuse à écrire le complément de mon vœu, tout légitime qu'il est ; peut-être je l'efface après l'avoir écrit ; peut-être l'exorisme *aliquis ultor* s'est-il échappé de mon cœur ; peut-être, enfin, ce *quelqu'un* que j'invoquais, n'étoit-il pas pour moi l'inconnu... peut-être m'étois-je laissé entraîner jusqu'à oser le faire connaître. Vous voyez que le vieux sang a encore bouillonné, mais que cependant il a aussi la force de se contenir. Vous ne doutez pas d'ailleurs que l'axiome *Sivis pacem para bellum* ne me soit

toujours présent, et que le salut des innocents une fois assuré, j'éprouve le moindre besoin de la punition des coupables. Que la verge oppressive, que le glaive exterminateur, soient brisés pour toujours, et que les mains qui ne pourront plus s'en armer soient épargnées; l'humanité s'applaudira d'un double triomphe. Pour en revenir à l'inauguration du monument de Lucerne, ma poésie descriptive a été si véridique, qu'il me reste bien peu de chose à vous dire en prose, soit sur le monument en lui-même, soit sur l'effet que son aspect a produit à l'instant où il a été découvert. Nous nous étions d'abord rassemblés à l'église. On y avoit récité en allemand tous les actes relatifs à la solennité du jour, à la fondation et à l'exécution du monument, à la souscription dont il étoit le résultat. On avoit proclamé, un à un, les noms de tous les officiers et de tous les soldats, martyrs glorieux du 10 août et des 2 et 3 septembre. On avoit présenté le procès-verbal de la signature, non seulement des autorités de l'état, mais des princes étrangers qui étoient présents, mais de tous les membres du corps diplomatique, et j'avois eu l'honneur de signer auprès du ministre de France. Un reste de jour nous éclairoit encore. A la sortie de l'église, et à travers les vents et la pluie, nous avons couru pour la plupart hors des portes de la ville, au pied du rocher qui vouoit d'être consacré. Le moment où tous les échafauds et toutes les toiles, tombant à-la-fois, ont découvert à nos regards ce lion colossal taillé dans le roc, a occasionné un saisissement silencieux de quelques minutes, auquel ont succédé les plus vives acclamations. Le colonel Pfiffer, dont ce monument étoit la création, et dont cette journée étoit le triomphe, a été aperçu sur la cime du rocher et appelé par toutes les voix; chacun eût voulu placer sur sa tête une couronne civique. Il est descendu pour présenter à nos applaudissemens l'artiste distingué, M. Ahorn, de Constance, qui a si parfaitement exécuté l'admirable modèle créé par le génie de Thorswalden. Aussi bon citoyen qu'habile ouvrier, Ahorn avoit fixé avec le plus modeste désintéressement le prix de son immense travail. Une souscription volontaire s'est ouverte pour lui sur la place même où il avoit travaillé pendant seize à dix-huit mois. Le prince de Danemarck a inscrit son nom le premier, pour récompenser l'artiste qui avoit si bien exécuté le chef-d'œuvre d'un génie danois. On ne pouvoit se détacher de la contemplation du lion, de l'expression de sa tête, et de tout son corps. Avoyers, princes, ambassadeurs, militaires, bourgeois, paysans, confondus, éprouvoient le même enthousiasme, que la pluie toujours tombante ne pouvoit refroidir. J'ai vu une bonne Lucernoise de la campagne se mettre à genoux devant ce lion et lui dire son chapelet: elle avoit fait la même chose sur la porte de la petite chapelle voisine. Tout l'ensemble de ce lieu lui paroisoit un temple, et elle prenoit probablement le rocher pour le maître-autel. J'allois dû trouver place dans mes vers pour cette excellente femme, qui réunissoit en elle tous les genres de piété, celle de la religion et celle de la patrie: je me réserve de la placer ailleurs. Du reste, je vous répète encore, mon digne ami, que mes vers sont scrupuleusement véridiques. L'incident

de la colombe a eu autant de témoins qu'il y avoit là de spectateurs, et le colonel Pfiffer nous a juré qu'il ne savoit pas d'où cette colombe étoit partie.

Enfin, l'approche imminente de la nuit nous a forcés à rentrer dans la ville. Il y a eu chez l'avoyer régnant une brillante soirée. Je n'ai fait qu'y paroître par politesse, et j'y ai laissé la foule toujours croissante, pour venir me livrer avec vous à toutes les effusions que vous trouverez répandues sur ce papier. Il est trois heures après minuit, il faut que je me lève à six, pour peu que le ciel, purgé d'ici là, nous permette d'entreprendre l'excursion sur le lac, et le pèlerinage aux *Chapelles*. J'ai besoin d'un peu de repos, je vais tâcher d'en prendre. Cette journée, je devrois dire la journée d'hier, a été bien active.

21 août.

QUE va dire mon vigilant et matinal ami, auquel j'ai annoncé à trois heures du matin que je pourrois bien me lever à six? Onze heures viennent de frapper, et je sortois à peine de mon lit. Vous comprenez déjà qu'il pleut, qu'il vente, que la tempête n'a point cessé depuis hier, et qu'euissions-nous autour du cœur le *triple chène* et le *triple airain* dont parle Horace, aucun de nous ne peut songer aujourd'hui à *confier son fragile esquif* aux tourbillons dévorants du lac des Waldstettes. Mais à défaut de navigation que je puisse vous ~~raconter~~, j'ai à vous raconter un incident de terre, qui vous paroitra de quelque intérêt : écoutez ceci. Tandis que, bien éveillé, mais encore étendu dans mon lit, je cherchois à me délasser, par cette molle quiétude, des fatigues de ma journée d'hier et de ma veille poétique, quatre hommes sont venus me demander l'aumône, et le moyen de retourner dans leurs pays; et voulez-vous savoir quels étoient ces quatre hommes? quatre Suisses du 10 août, quatre des quarante-deux sous-officiers et soldats que j'ai vus hier entourer ce monument, tout à-la-fois funéraire et triomphal, de leur valeureuse fidélité. *Quoi!* me dis-je dit à moi-même avec une espèce de stupeur, *les Suisses du 10 août mendient leur pain!* *Quoi!* il n'y a pas quelque part un *Hôtel des Invalides du 10 août!* Comme je me répétois sans fin ces questions, est entré chez moi un des principaux chefs de cette troupe héroïque, un officier-général que j'avois connu antrefois à Genève, distingué dans son corps par des connoissances militaires, dans l'administration politique et civile par ses talents et son expérience, dans la société par un esprit cultivé en tout genre. Il avoit remarqué ma vive émotion à la solennité d'hier; il en avoit conclu avec raison que je me sentirois heureux et me tiendrois honoré de pouvoir concourir à faire rendre justice aux Suisses du 10 août, et il venoit me voir avec le projet de m'en parler amicalement. Je lui en ai sur-le-champ fourni l'occasion;

car, après les premières phrases sur le plaisir de le retrouver, et sur les anciennes journées que nous avions passées ensemble, je me suis hâté de lui témoigner l'excès de surprise et de douleur dont je venois d'être saisi, en voyant quatre de ses braves soldats réduits à demander l'aumône, sous les yeux de leurs officiers, de leurs généraux, et du ministre de France. *Eh ! que pouvons-nous pour nos soldats*, m'a répondu mon officier-général, *quand, depuis cinq ans, nous avec tous nos droits, notre royal colonel avec toute l'autorité qui lui appartient et toute la protection qu'il nous accorde, le ministre de France avec une constance d'intérêt que nous ne pouvons trop reconnoître, sollicitons vainement l'exécution d'une ordonnance solennelle rendue par le Roi de France, datée par lui DU 10 AOÛT 1816, insérée au bulletin des lois, communiquée diplomatiquement à notre diète, fixant, avec nos grades, nos pensions de retraite, et en vertu de laquelle aucun de nous n'a encore pu toucher un sou de son traitement ?* J'en revenois pas de ce que j'entendois. *Quoi ! depuis cinq ans ! et vous aviez une ordonnance du Roi !* La voilà, m'a dit le général en me la donnant à lire. Je l'ai lue en effet, signée *LOUIS*, contre-signée *le maréchal duc de Feltre*. J'ai lu la note tout à-la-fois la plus forte, la plus noble, et la plus sage, adressée, le 11 novembre 1817, par *MONSIEUR*, frère du Roi, au successeur du duc de Feltre, pour appuyer la réclamation du directoire fédéral de Suisse. J'ai lu la réponse faite par le nouveau ministre de la guerre, portant la ~~promesse~~ *positive de mettre ses soins à chercher des moyens particuliers pour que les vues de S. A. R. fussent remplies*. J'ai eu la certitude d'un travail complet du brave et loyal marquis de La Tour-Maubourg, pour consommer l'œuvre de la justice et de la reconnaissance. Comment tant de stipulations royales, tant de dispositions ministérielles, sont-elles restées jusqu'à présent sans efficacité pour les nobles restes de ces Suisses du 10 août, à qui l'on a dérobé une propriété matérielle de près d'un million (882,930 fr.), en même temps qu'on versoit à flots leur sang le plus pur ? Par quelles sordides objections, par quelle application rétroactive d'une loi postérieure de neuf mois à l'ordonnance dont il s'agit, est-on parvenu à fermer l'entrée de quatre budgets à la dette la plus sacrée ? C'est ce qui ne se conçoit pas : mais le fait est que, la cinquième année d'inexécution de l'ordonnance du 10 août 1816 a été complétée hier, 10 août 1821 ; que, pendant cet intervalle, nombre de ceux en faveur de qui cette ordonnance a été rendue sont morts à la peine ; que plusieurs officiers-généraux, dont trois octogénaires, ont succombé, laissant à leur famille ce triste et incertain héritage ; qu'un d'eux, le général Zimmermann, âgé de quatre-vingt-cinq ans, a péri n'ayant pas le moyen d'aller à des eaux que ses médecins lui avoient recommandées ; qu'enfin, il ne reste plus aujourd'hui, de tout cet héroïque régiment suisse du 10 août, que vingt-quatre officiers en retraite, de tout grade, plus ou moins pauvres, plus ou moins vieux, plus ou moins infirmes, et dont l'extinction, hâtée par le chagrin, seroit pour

nous une faible économie d'argent et une immense perte d'honneur. Vous croyez bien, mon digne ami, que, rentré à Paris, mon premier mot au duc, aussi intègre ministre qu'il a été vaillant guerrier, sera pour l'instruire de tous ces détails, dont je suis bien sûr qu'il ignore une grande partie: jugez si le Roi les connoît! Que si le gouvernement croyoit avoir besoin d'aide pour oser être juste, si une pétition des officiers suisses aux Chambres pouvoit paroître nécessaire, j'ai promis votre appui, le mien, celui de tous nos amis, de nos ennemis même si nous en avons, pourvu qu'ils se respectent; enfin je n'ai pas craint de me porter pour garant de la masse nationale. Il n'y a point ici de partis; l'instinct de l'humanité se mêle à celui de l'honneur français.

Je ne tarirois pas sur un tel sujet: mais je vois par ma fenêtre le comte Auguste de Talleyrand qui part ce matin pour retourner à Berne, et qui m'a promis de venir me dire *adieu* avant de partir. Je vous quitte pour le recevoir, et pour lui parler de la même chose qu'à vous. Je vous reprendrai ce soir. Je me donne jusqu'à demain pour voir si le temps veut nous permettre ce pèlerinage des *Tell-Capels*, auquel je ne renoncerais qu'à la dernière extrémité.

Même jour, à onze heures du soir.

Je l'ai enfin parcouru ce *lac des Waldstettes* ou des *quatre cantons*, Lucerne, Switz, Zuri, Underwald. Je les ai vus tous ces lieux que je vous nommois lier au gré de mon imagination poétique; et la *chapelle de Tell* dans ce Berghlen où il reçut le jour; et l'autre *chapelle de Tell* près de ce roc sur lequel il s'élança du milieu de la tempête, quand on le transféroit des cachots d'Altorf dans ceux de Kussnacht; et la troisième *chapelle de Tell*, dans ce même Kussnacht où il mérita, le 18 novembre 1307, que son nom fût inscrit dans les temples au-dessous de celui de l'Éternel, avec le titre de *libérateur de sa patrie*; et cette prairie escarpée du Grutly, où la veille, dans le silence de la nuit, un ciel étoilé avoit éclairé la réunion et reçu les serments des trente premiers citoyens libres de la Suisse, ayant à leur tête le beau-père de Tell; et cette tour blanche qui s'élève maintenant où s'élevait, il y a cinq siècles, l'arbre que frappa la flèche du père condamné à percer une pomme sur la tête de son fils; et le cachot d'Altorf, où il fut enfermé pour l'autre flèche qu'il avoit tenue en réserve, s'il eût eu le malheur de tuer son fils; et enfin ce *roi des monts* qui descend de la hauteur de trois mille huit cent soixante-seize pieds dans les vallées que baigne le golfe de Kussnacht. Voilà, mon ami, tous les lieux que j'ai vus dans le plus grand détail, depuis la lettre que je vous écrivois ce matin un peu avant midi. Mais la sérénité a donc reparu dans les plaines de l'air? le lac orageux s'est donc changé en mer paisible? le

vent propice s'est donc accordé avec la rame agile, pour faire voler nos barques sur tous les points où nous avions à descendre? des coursiers aussi prompts que le vent nous attendoient donc à chaque descente pour nous porter rapidement dans les terres? Non, mon ami, rien de tout cela. Les torrents de pluie continuent à tomber, et ne sont interrompus que par des bourrasques de vents qui soulèvent, brisent, et entr'ouvrent les vagues. Je n'en ai pas moins côtoyé tantôt les rochers effrayants et inabordables, tantôt les douces collines, les forêts touffues, et les plaines fertiles qui bordent le lac. Je n'en ai pas moins observé, avec le plus grand détail, tous les lieux que je viens de vous citer. J'ai pu mesurer la hauteur; les distances, examiner les villes et les bourgs, compter les villages, les hameaux, les rivières, les sources, les moulins, suivre les routes, remarquer jusqu'aux bornes qui les divisent, jusqu'aux crois dont la plupart sont semées. Mais pour faire tant de chemin et tant d'observations, il ne m'a fallu qu'entrer, à une courte distance de mon auberge, dans la maison du feu général Pfiffer, et y voir le magnifique chef-d'œuvre sorti des mains de ce savant militaire, près de huit cantons de la Suisse, cent quatre-vingt lieues carrées de pays, en relief, sur une table qui a vingt-deux pieds et demi de longueur, et douze de largeur. Pas un objet, depuis le mont le plus élevé jusqu'au plus humble buisson, qui ne se trouve là représenté d'après nature, dans ses formes, ses couleurs, et géométriquement calculé dans ses proportions. Dix pouces de hauteur y représentent dix mille pieds. C'est un prodige de science et de patience, de talent et de patriotisme. Si demain, dernier jour que je puisse donner à ma curiosité, le temps ne me permet pas d'aller contempler le grand tableau, ce sera pour moi une consolation d'en avoir vu une si parfaite miniature. Du reste, j'ai fort bien passé ma journée. Le ministre de France, pour lequel je vous ai quitté ce matin, a encore échauffé mon zèle pour les Suisses du 10 août. Il a bien voulu me communiquer plusieurs dépêches anciennes et nouvelles, dans lesquelles il a plaidé cette belle cause avec autant d'âme que de raison. Nous avons confondu nos ministères, et je partirai en courrier de sa légation; nous nous sommes embrassés, en nous souhaitant bon voyage et bon succès; il est maintenant à Soleure. Lui parti, j'ai été rejoint par mon jeune ami des Pays-Bas; nous avons dîné avec le consul anglais et sa charmante famille. Au milieu des jeux innocents qui ont suivi le dîner, cette brillante et vive jeunesse a remarqué « qu'il ne tomboit plus qu'une pluie bien fine, et qu'il seroit bon de saisir ce moment pour prendre un peu d'air, un peu d'exercice, et faire un bon petit tour de promenade. » Je n'ai pas voulu fausser compagnie. On s'est déterminé à côtoyer cette rivière imposante de la Reuss, qui, sortie des flancs du mont Saint-Gothard, traverse le lac des Waldstettes sans s'y confondre, en sort avec impétuosité pour diviser Lucerne en deux villes, se calme ensuite pour arroser paisiblement des campagnes, et, aussi noble dans sa chute que dans sa source, va tomber dans le Rhin près de Coblenz. J'aurois fort aimé à

considérer l'eau qui couloit à mes pieds, si je n'avois pas senti celle qui tomboit sur ma tête; vous savez que ce n'est pas mon fait de nager entre deux eaux (grace pour cette mauvaise plaisanterie). Heureusement les ponts à toiture que les anciens Lucernois ont construits de distance en distance sur leur rivière nous offroient des refuges et des abris dont nous avons profité. Lorsque nous étions sur celui qu'on appelle *Pont de la Cathédrale*, et qui a treize cent quatre-vingts pieds de long, l'horizon s'est éclairci quelques minutes, et assez pour nous découvrir l'admirable amphithéâtre de la chaîne des Alpes, depuis le verdoyant et populeux *Righi*, jusqu'au sauvage et solitaire *Pilate*: *vue dont la beauté*, a dit avec raison M. Ebel, *est au-dessus de toute description*. Je n'en dirai pas autant des tableaux gothiques peints entre les chevrons qui soutiennent la toiture de ce pont, tableaux très respectables par leurs sujets, leur intention, et leur antiquité, mais qui représentent avec des figures par trop bizarres des personnages et des faits appartenants à l'ancien et au nouveau Testament. On m'a demandé si j'étois curieux d'aller voir sur un autre pont couvert, dit *Pont des Moulins*, une copie de la *danse des morts*, peinte sur l'escalier de la maison commune de Bâle, par ordre du concile siégeant alors dans cette ville, singulier *ex voto* pour obtenir du ciel la cessation de la peste. J'ai répondu que je ne connoissois pas un bal qui eût plus besoin que celui-là d'être égayé par un rayon de soleil, que je voyois l'horizon se charger de nouveau, que la pluie bien fine grossissoit à vue d'œil, et que je demandois à regagner mon gîte avant que toutes les *cataractes du ciel* se rouvrirent. On a eu pitié de moi, et c'est en retournant à notre auberge que la maison du fen général Pfiffer s'étant trouvée sur notre chemin, on m'a proposé d'y entrer; je me suis bien gardé de m'y refuser, et à dire vrai j'aurois payé très volontiers d'une forte ondée le plaisir que j'ai goûté à y voir tout ce que j'y ai vu. Un thé élégant et excellent, une conversation douce et cordiale, m'ont refait des fatigues de ma promenade. J'ai souhaité le bonsoir à mes deux aimables ministres anglais et hollandais. Je vous le souhaite à vous-même, cher et bon ami. Je vais enfin bien dormir pendant toute une nuit. Demain, à pareille heure, ou le temps m'aura permis d'aller voir dans leur grandeur naturelle tous les objets que j'ai vus ce soir dans un raccourci presque surnaturel, et alors je vous écrirai encore d'ici; ou il aura fallu y renoncer, et alors je serai déjà loin de Lucerne, sur la route de France.

Nocte pluv. totâ, redeant spectacula manâ,

voilà mon dernier ven en quittant la plume.

Mercrèdi, 15 août, à Ornan.

Mais voilà en France! et c'est seulement en y rentrant que j'ai retrouvé le soleil. Dimanche dernier il a fallu désespérer du temps. J'ai quitté Lucerne à neuf heures du matin, après avoir

donné à déjeuner à mon jeune et filial protecteur, et l'avoir remercié avec effusion de tous les soins dont son amitié m'avait comblé pendant trois jours. J'ai regretté de n'avoir pas vu cinq choses à Lucerne : la bibliothèque de la ville ; celle du collège des jésuites ; avant tout un des ponts couverts, où sont peintes toutes les grandes actions des Suisses lors de l'établissement de leur liberté ; la bannière de la ville, encore teinte du sang de l'avoyer Gundoldingen, mort pour sa patrie à la bataille de Sempach ; et le collier de fer hérissé de pointes intérieures, avec lequel les ennemis de ce héros (je leur épargne la honte d'être nommés) avoient espéré le faire périr au milieu des tortures. A environ trois lieues de Lucerne j'ai encore eu le cœur oppressé, en rencontrant un vieux soldat du 10 août, qui avoit peine à se traîner, et qui m'a supplié si pathétiquement de lui permettre de monter derrière ma voiture ! Je l'aurois pris dedans, s'il m'avoit été possible de lui trouver une place, mais je n'ai pu l'aider que d'un peu d'argent. J'ai salué, en passant, Zoffinghen, où j'ai commencé ce journal ; mais je voulois aller coucher plus loin, à Margentall. Le lendemain, c'est-à-dire avant-hier, je suis arrivé à Berne plus tard que je n'aurois voulu ; la pluie, qui ne cesse pas, avoit gâté en plus d'un endroit des chemins admirables. En descendant de voiture, je me suis empressé d'aller rendre visite aux avoyers régnants, dont un, présent à la cérémonie de Lucerne, m'avoit fait l'honneur de venir me voir : tous deux étoient à la campagne, et je l'ai bien regretté.

L'entrée de Berne correspond à la dignité d'une ville regardée depuis long-temps comme la capitale de la Suisse. L'intérieur, à pen de chose près, m'a paru être ce que je l'avois vu il y a trente ans, bien bâti, bien habité, propre, noble, et sévère. J'ai admiré de nouveau la terrasse, embellie par l'accroissement qu'ont pris les arbres, élevée de plus de cent pieds au-dessus de la rivière de l'Aare qui en baigne les fondements, et qui reçoit dans son lit toutes les eaux de la chaîne septentrionale des Hautes-Alpes. Si vous faites un voyage à Berne, mon ami, établissez-vous au Faucon. L'auberge a le meilleur air du monde ; on y est bien logé, bien servi, bien nourri, et à un prix très raisonnable. J'ai eu le plaisir d'y donner un fort joli déjeuner à un jeune cousin, dont le père est votre ami comme le mien, et à son instituteur, qui est un des professeurs les plus distingués du collège de Berne, excellent humaniste, philosophe religieux, classique pour la morale comme pour les sciences et les lettres. Son entretien m'a vivement intéressé, ainsi que les progrès de son jeune élève, qui sent tout-à-fait sa race, et j'ai vu avec consolation combien les études de tout genre sont en honneur et en crédit dans la patrie du grand Haller. Mais en quittant Berne, que de regrets j'ai eus de ne pas pouvoir visiter Hofwyl, pour y admirer les institutions agronomiques de M. de Fellemberg, et pour y joindre mon faible hommage à ceux qui lui arrivent de toutes les parties de l'Europe ! Le gouvernement cantonal y a fait bâtir une auberge immense pour recevoir la multitude de voyageurs qui vont prendre les leçons de cet

homme respectable, vrai bienfaiteur de l'humanité. Ce même gouvernement y a établi une école et des fêtes rustiques pour l'encouragement et la récompense des jeunes ou vieux cultivateurs qui se sont distingués dans l'art nourricier du genre humain. Dans deux autres cantons, Fribourg et l'Argovie, deux couvents ont été fondés pour le même objet. On se sent réconcilié avec la vie monacale, quand on la voit rappelée à son utilité première; et sûrement, vous et moi, nous aimons mieux les couvents qui sèment du blé et des pommes de terre que ceux qui sèment de la politique et des discordes.

De regrets en regrets, pressé par le temps qui court, et dégoûté par le temps qu'il fait, j'ai en beau user de toute la diligence possible, et faire ajouter dans les endroits difficiles un troisième cheval aux deux de mon voiturin, je n'ai pu arriver à Neuchâtel qu'une demi-heure avant la nuit. La ville m'intéressoit par plusieurs motifs, et même par plusieurs sentimens personnels; d'abord par le nom du grand Frédéric et celui de Jean-Jacques Rousseau; ensuite par celui du lord maréchal Keit, ami de Frédéric, ami de Jean-Jacques, ami de mon père, dévoué comme lui aux Stuarts, mais plus froidement que lui; qui, dans le conseil intime tenu par le prince Édouard avant son expédition héroïque d'Écosse, ne voyoit que les obstacles, reprochoit à mon père de ne voir que les espérances, et lui disoit en le forçant de s'asseoir : *Calme-toi donc, mon cher L., tu n'es jamais de sang froid que devant une batterie de canons.* Enfin, lorsqu'en 1789, fuyant Paris et Versailles souillées par les attentats des 5 et 6 octobre, j'avois pris la route de Suisse pour rentrer en France par le Dauphiné, pour y être le second de mon ami Mounier, et exciter avec lui une réclamation imposante de toute sa province en faveur de la royauté et de la liberté également opprimées, c'étoit à Neuchâtel que j'avois posé le pied. C'étoit de la belle maison de M. du Peyrou, ami de Jean-Jacques, son hôte, son éditeur, que j'avois écrit à Mounier pour lui donner rendez-vous à Lansanne. C'étoit dans la riche et bienfaisante famille de Pourtalès que j'avois vu la première réunion de société, et reçu le premier accueil de l'hospitalité helvétique. Mais j'y séjournai alors trois jours; aujourd'hui je n'avois que quelques heures à y passer, et j'y arrivois à la nuit tombante. Ces ateliers d'une si admirable industrie, ces riches manufactures de dentelles, ces réservoirs de lait d'où sortent des fromages si renommés; ces maisons d'éducation où tant de familles, étrangères comme nationales, envoient leurs jeunes rejetons de l'un et l'autre sexe puiser tous les genres de bons principes et d'instruction utile; ces hôpitaux magnifiques ouverts à tout être qui souffre, quels que soient son nom, son pays, sa religion; tout cela étoit fermé, et le repos de la nuit commençoit à y dominer. J'ai encore pu distinguer de nouvelles constructions élégantes, la superbe façade de l'Hôtel-de-ville, et le beau frontispice de cette maison de charité pour laquelle M. Pourtalès l'aîné a dépensé avec délices de sept à huit cent mille francs. J'ai encore pu descendre sur

les bords du lac, m'y arrêter quelques minutes, et me rappeler, avec une forte impression, la voile de mélancolie dont il s'étoit couvert à mes yeux la première fois que je l'avois vu à ma sortie de France en 1789.

Rentré à mon auberge, j'ai commencé par faire le compte de mon voiturin, vous voyez que je vous dis tout : mais oserai-je vous dire que je me suis séparé de mon conducteur avec quelque peine ? Il m'a voit conduit de la maison Dejean à Sécheron jusqu'à la maison de ville à Neuchâtel. Nous avions passé douze jours ensemble, très contents l'un de l'autre, lui de ma bonhomie, de mes questions le long de la route, du soin que j'avois pour lui et ses chevaux dans les auberges ; moi de son zèle, de ses réponses, de son alacrité à faire tous les petits détours que je desirois, et qui étoient hors de sa routine. Il me disoit qu'il iroit avec moi au bout du monde, et je lui en disois presque autant. Je l'avois vu remarquablement ému de l'accueil qu'on m'avoit fait à Lewemberg dans l'ancienne maison de madame de Tessé. Il paroissoit aussi me savoir gré de mon émotion à la solennité de Lucerne. Il avoit encore excité mon estime par sa fidélité religieuse aux intérêts de son maître Dejean, qui, me disoit-il, a soin de nous tout l'hiver, pendant la saison morte pour les voyages. En général, il y a dans cette domesticité suisse un caractère particulier qui en fait autre chose que la domesticité de tous les pays. Avant de nous quitter, ~~il m'a~~ ~~supplé~~ ~~de son intelligence~~ et de quelque chose de dégagé, ~~sans avoir~~ d'être respectueux, dans ses manières, je lui ai demandé si par hasard il n'avoit pas fait la guerre. Monsieur, m'a-t-il répandu, j'ai eu l'honneur de porter dix ans le mousquet dans les armées françaises. Je lui ai demandé son nom de guerre, pour parler de lui à un maréchal qui peut-être alloit bientôt faire un voyage en Suisse, et sous lequel il me disoit avoir beaucoup servi. Il m'a donné ce nom, en ajoutant : Oh ! il se souviendra bien de moi. J'ai congédié enfin ce brave homme, presque comme Titus congédia Bérénice, *invitus invitum* ; et j'ai demandé mon souper.

Pendant mon repas j'ai prié le fils du maître de l'auberge de vouloir bien faire la conversation avec moi. Celui-là avoit aussi fait la guerre ; mais c'étoit un citoyen du canton, d'un esprit cultivé, suivant un commerce honorable, versé dans les affaires en général, et connoissant à fond celles de son pays. Il m'a fait comprendre l'enthousiasme avec lequel M. Ébel appelle les habitants de Neuchâtel et de Valengin *le peuple le plus heureux de l'Europe*. Depuis un demi-siècle exempt de tout impôt et de toute entrave, jouissant d'une paix profonde pendant les tristes ans de guerre qui ont agité, appauvri, et souvent bouleversé toutes les autres parties du continent européen ; accueillant tous les étrangers qu'on repoussoit ailleurs ; se créant, jusque dans les entrailles de la terre, des fonds de richesse inconnus à l'industrie humaine, quand les sources connues se desséchoient dans tant d'autres contrées ; renfermant ou attirant dans son sein une espèce de citoyens qui individuellement, gratuitement, consacrent à des établis-

sements publics, celui-ci 700,000 francs, celui-là un million, cet autre jusqu'à quatre et cinq; voilà ce qu'est le canton de Neuchâtel, tandis qu'ailleurs.....

Non equidem invideo, miror magis, undique totis  
Usque adeò turbatur agris!

Mais j'ai aimé à remarquer que dans l'organisation de ce canton, le plus indépendant de toute la Suisse, où la liberté civile et politique, où la tolérance religieuse, où la prospérité industrielle, sont portées au plus haut degré qu'elles puissent atteindre, la suzeraineté de la Prusse maintient encore l'aliment de cette suprématie, de cette unité monarchique, indispensable pour les grands états, précieuse même pour un état resserré, dont elle cimente et tient ensemble toutes les parties. *Neque enim libertas*, je ne dirai pas seulement comme Claudien, *gratior*; mais *tutior extat, quàm sub rege pio*.

Je suis parti ce matin de Neuchâtel de très bonne heure avec le projet, que je n'ai pu réaliser, d'arriver ce soir à Besançon avant la fermeture des portes. Il falloit encore qu'un voiturin neuchâtelois me conduisit à Motiers-Travers, où je devois retrouver la poste pour rentrer en France. La pluie tomboit encore, mais avec des intervalles assez longs. Nous cheminions lentement, parcequ'il falloit beaucoup monter et beaucoup descendre; mais l'ennui de cette allure disparoissoit devant les sujets d'admiration et les scènes diversifiées qui s'offroient à moi le long de la route. C'étoit, du haut du mont *Tourbe*, la vue la plus magnifique du lac et des Hautes-Alpes; c'étoit une forêt de pins aussi anciens que le monde, qui monte pendant deux lieues, et qu'on ne peut pas traverser sans une espèce de vénération religieuse. C'étoient des chemins, c'en étoit un sur-tout, dont la hardiesse élève l'ame, et est en vérité un juste sujet d'orgueil pour la force et l'industrie humaines. Coupé dans des rocs de granit, ce chemin décrit un amphithéâtre semi-circulaire, d'une immense étendue, bordé à droite par une muraille escarpée, hérissée, dont quelques pointes s'avancent en voûte sur la tête du voyageur; à gauche par un précipice dont l'œil ose à peine fixer la profondeur, et qui, à une très petite distance du bord, devient presque un rocher à pic. Il manque certainement une dernière perfection à cet admirable ouvrage, c'est une forte barrière qui, en régnant tout le long du précipice, rassureroit tout à-la-fois l'œil du voyageur, celui des postillons, et même celui des chevaux. Dans un endroit d'une route à peu près pareille, de l'autre côté de Neuchâtel, mon premier conducteur m'a montré une place où récemment des chevaux effrayés avoient fait dégringoler une voiture à reculons, sur une pente presque perpendiculaire; par un hasard miraculeux, trois vieux troncs d'arbres avoient arrêté cette voiture dans sa chute, et tout le monde avoit été sauvé. Quant à

nous, nous sommes descendus doucement au fond du vaste précipice, après avoir employé un peu moins ou un peu plus d'une heure à le tourner; et alors c'a été le contraire des *bâtons flottants* de La Fontaine, c'est-à-dire que des objets qui, de la première hauteur d'où je les avois aperçus, m'avoient paru des points presque imperceptibles dans l'espace, se sont trouvés de près être un large torrent formé de plusieurs autres, qui ronloient en mugissant des montagnes d'écume; des moulins mis en mouvement par une succession de cascades se précipitant l'une sur l'autre; un pont sur lequel j'ai passé, un village que j'ai traversé. Enfin, au sortir d'une gorge obscure, que la nature semble avoir placée là par coquetterie, pour ajouter encore à l'enchantement qui va suivre, j'ai vu s'ouvrir devant moi ce délicieux *Val de Travers*, et je suis arrivé au charmant village de *Motiers*, qui en est le chef-lieu: séjour en effet vraiment enchanteur, digne d'avoir eu Jean-Jacques Rousseau pour hôte, pour historien, et pour peintre. S'il a célébré la nature du lieu, allez-vous me dire, il ne s'est pas loué du naturel des habitants. Il a eu tort, vous répondrai-je, et peut-être vous en convaincrai-je tout-à-l'heure.

Il s'agit maintenant de ce qui me regarde, et voici ce que j'ai éprouvé, moi, du naturel de ces habitants. Mon conducteur de Nenchâtel vouloit que je ~~me couchasse même pas de ma voiture~~, que j'attendisse un instant sur la *grande route*, et il me répondoit qu'en moins de cinq minutes il alloit me chercher et m'amener des chevaux de poste. Quelque pressé que je fusse, brûler Motiers-Travers, n'y pas même poser le pied, n'y parler à personne, m'eût paru un scandale, je dirois presque un délit envers la mémoire d'un homme qui avoit honoré mon siècle, que l'injustice avoit persécuté, et dont la sensible et brûlante éloquence avoit fait les délices de ma jeunesse. J'ai mis pied à terre, et m'adressant, dans la *grande rue* de Motiers, à quelques habitants qui s'étoient approchés de moi, j'enrai fait questions sur questions: s'il y en avoit parmi eux qui eussent vu Jean-Jacques Rousseau? quel souvenir en avoient-ils conservé? les pères en parloient-ils à leurs enfants? où demeuroit-il? où se promenoit-il? Quelques uns plus âgés me répondoient comme l'ayant connu, d'autres comme instruits par la tradition, tous avec un véritable respect pour son *grand esprit*, et beaucoup d'éloges de son *bon cœur*; quelques uns en le plaignant de s'être rendu lui-même malheureux par ses idées et par sa gouvernance. Des enfants me montroient du doigt sa demeure. Un jeune homme m'a dit: *M. Jean Renaud sait tout cela, parlez-lui-en*. M. Jean Renaud étoit le maître de poste qui alloit me fournir des chevaux pour aller à Pontarlier. Pendant que je causois avec les habitants, ma voiture avoit gagné sa maison. Il avoit questionné mon serviteur, comme moi ses compatriotes; il savoit déjà que j'étois Français, et que j'avois fait un *grand* détour pour assister à la fête patriotique de Lucerne. Comme j'allois chez lui, il est venu au-devant de moi; j'ai vu un grand homme maigre, déjà d'un certain âge, mais vert, qui me sen-

Il étoit prêt à monter à cheval, ayant une physionomie excellente, quelque chose de patriarche dans la figure, des manières polies et décentes, mais la confiance qui sied à un homme aisé et à un brave homme. Il m'a conjuré d'entrer dans sa maison, pour me reposer quelques instants : c'étoit tout ce que je demandois, pour causer à mon aise, soit avec lui, soit avec d'autres, et de son canton, et du Val-Travers, et, avant tout, de Jean-Jacques Rousseau. Précisément, de la maison où j'entrois on voyoit celle que Jean-Jacques avoit occupée, la cascade qui le charmoit en tombant du haut de la montagne dans le vallon, la petite lucarne que lui-même avoit fait ouvrir au bout de sa petite galerie, d'abord pour voir l'entrée d'une grotte fameuse qui s'étend à deux lieues sous terre dans les entrailles de la montagne, et ensuite pour épier l'ennemi par lequel il se croyoit toujours assiégé : aussi avoit-il fait disposer une de ces lucarnes de manière à voir sans être vu. Hélas ! cette maison est occupée aujourd'hui par un cordonnier flamand, marié à une sage-femme, les deux seuls habitants catholiques qu'il y ait dans tout Motiers. Quant aux motifs qui déterminèrent Rousseau à quitter ce séjour, après l'avoir habité deux ans et demi, protégé par l'amitié du lord Maréchal, gouverneur de toute la principauté de Neuchâtel, soit que cette version ait été imaginée pour sauver l'honneur du pays, ou que les choses se soient véritablement passées ainsi, il est établi à Motiers que ce fut mademoiselle *Le Vasseur*, ou la *Thérèse*, ou la gouvernante, ou la femme de Rousseau, comme on voudra la nommer, qui excita des enfants à crier après lui en l'appelant l'antechrist, et à jeter des pierres contre sa maison, et le tour pour dégouter Jean-Jacques d'un séjour que Thérèse n'aimoit pas. Au moins ne peut-on pas douter que les haines mystiques, et les charitables imprécations fulminées du haut de la chaire par le pasteur évangélique de Motiers contre l'auteur des *Lettres de la Montagne*, n'aient fourni soit aux enfants eux-mêmes, soit à leur inspiratrice, le motif de la lapidation et du sobriquet qui ne pouvoient manquer d'enflammer la mélancolique et sombre imagination du citoyen de Genève.

Au milieu de cet entretien, dont le moindre détail m'intéressoit, je n'oubliois pas les portes de Besançon. *J'espère, ai-je dit à M. Jean Renand, que vous avez donné vos ordres pour qu'on mît les chevaux à ma voiture ? — Oh ! non, monsieur, m'a-t-il répondu avec une vive exclamation, pas encore. Il est impossible que vous ne m'accordiez pas de vous rafraîchir chez moi avant de vous remettre en route. Vous vous êtes levé matin, vous devez être fatigué ; vous venez de Lucerne ; le temps a été mauvais. Vous vous ferez ouvrir les portes de Besançon tant que vous voudrez, etc., etc.* Exclamation de ma part sur l'impossibilité de m'arrêter. Nouvelles instances, de plus en plus vives, du bon Neuchâtelois : il m'a fallu céder. Hé bien donc, un bouillon et un verre de vin, pour boire à la santé de mon hôte et à l'union de nos deux pays. — Mille remerciements, monsieur. Voilà mon fils que je vous présente ; il vous fera les honneurs avec ma famille, car pour moi il faut

que je parte. Depuis bien des années, monsieur, je porte tous les jours en France les dépêches du dehors, j'en rapporte celles de son intérieur, et je ne m'en fie qu'à moi. Mon service n'a été interrompu que pendant les derniers cent jours de Bonaparte, et il avoit de bonnes raisons pour cela. Sans adieu, monsieur. Je vais vous annoncer à Pontarlier; j'aurai encore l'honneur de vous y saluer.

Ce fils, avec lequel il me laissoit, étoit un aimable jeune homme, qui se sentoit de la bonne éducation de Neuchâtel, et avec qui j'ai continué mes questions sur le pays, tandis qu'une servante bien vêtue me dressoit un petit couvert élégant par sa propreté, alloit à la cave me chercher une bouteille du meilleur vin, et me l'apportoit, non pas avec un simple bouillon, mais avec une des soupes les plus riches que j'aie jamais mangées, même de la façon de votre excellent cuisinier. Mais je n'étois pas au bout. A peine avois-je goûté cette excellente soupe, que dans la très jolie salle où j'étois j'ai vu entrer de file quatre jeunes femmes plus jolies l'une que l'autre, en robes blanches, précédées d'une femme plus âgée ayant le meilleur air et une belle robe d'étoffe. Celle-ci portoit, dans un plat blanc comme la neige, un morceau de veau doré sortant de la broche, et nageant dans son jus; les autres du poulet froid, du lait de la vallée, du fromage de Neuchâtel, des fruits.... C'étoit la maîtresse de la maison, ses deux filles, ses deux belles-filles.... J'étois confus; je ne savois que devenir : ma mémoire classique me représentait à-la-fois, dans les temps anciens, l'hospitalité de la table ou celle d'Homère; dans les temps modernes, l'hospitalité irlandaise, américaine, l'hospitalité suisse enfin. Je courais prendre de toutes ces jolies mains les plats qu'elles portoient. Ils ne pouvoient pas tenir tous sur la table. Mais au moins, me suis-je écrié, qu'un de la famille se mette à cette table avec moi. Le fils aîné s'y est assis. Pendant qu'il coupoit le poulet, j'ai couru à ma voiture, j'ai appelé mon domestique; il n'y étoit plus : on lui faisoit fête à la cuisine, comme à son maître dans le sillon. J'ai cherché moi-même dans ma calèche tout ce que j'y avois de relatif à la fête de Lucerne, programmes, portraits, médailles, lithographies, et j'ai apporté tout cela dans le salon, pour en faire joir la famille hospitalière. On y a tout examiné avec ravissement. Je n'avois encore vu qu'un des quatre maris de ces quatre charmantes femmes; on avoit été avertir les autres, qui étoient dans le voisinage; je les voyois arriver successivement. Les maris me paroissoient très dignes des femmes, et j'étois confirmé dans mon système qu'il faut se marier jeune. Après avoir grignoté bien vite un peu de poulet et un peu de fromage (car je comptois trop les minutes pour ne pas compter les morceaux, et il falloit bien s'arracher à cette Capone), j'ai demandé que chacun et chacune prissent un verre pour boire un toast que j'allois proposer, et j'ai exprimé le regret que le bon père de famille ne pût pas en être. Un des fils a regardé par la fenêtre, et a dit vivement : Mon père n'est pas encore parti, le voilà qui monte dans son charabanc. — Eh bien! qu'il en descende, me suis-je écrié; j'ai obéi, qu'il obéisse à son tour. Il est descendu; je lui ai versé un verre de son vin, comme

à toute la famille. J'ai dit : *A la prospérité du Val-Travers ! A l'hospitalité suisse ! A l'union perpétuelle de la France et de la Suisse !* On a bu avec transport. Quelques larmes ont coulé dans le vin ; plusieurs tomoient de bien beaux yeux, et le bon père de famille est parti au grand galop, en ordonnant, seulement alors, qu'on mit des chevaux à ma calèche. Pendant qu'on les atteloit, j'ai encore fait quelques questions et recueilli quelques instructions sur le pays ; mais le sentiment et l'expression de ma reconnaissance ne laissent plus dans ce moment beaucoup de place à ma curiosité. Avant de sortir de cette maison (que Dieu bénisse à jamais !) j'ai demandé, comme dernière faveur, qu'il me fût accordé d'embrasser, sans exception, toute cette famille *bonne et belle*, dont j'allois emporter un souvenir ineffaçable. Je l'ai obtenu. Chacun et chacune, *en droit soi*, a reçu mon adieu et mon hommage. Tous et toutes m'ont reconduit à ma voiture, au milieu d'une petite troupe d'habitants, qui s'unissoient à nos souhaits réciproques d'un bon voyage et d'une heureuse destinée ; et me voilà courant du canton suisse de Neuchâtel vers les douanes françaises de Verrières.

Arrivé à ces douanes, j'y ai trouvé d'abord des subalternes remarquablement désintéressés, à qui j'ai voulu vainement faire accepter un signe de reconnaissance pour la promptitude avec laquelle ils m'avoient expédié : il n'y a pas eu moyen ; tous m'ont répondu qu'ils n'avoient fait que leur devoir, qu'ils étoient payés pour cela ; et j'ai pensé dire comme Molière : *Où diable le désintéressement va-t-il se nicher ?* J'ai trouvé ensuite un directeur principal extrêmement poli. Je lui ai demandé s'il permettoit que je lui adressasse de Paris une petite caisse contenant quelques souvenirs, que je projetois dès-lors d'envoyer à la famille hospitalière où je venois d'être si bien traité. Le directeur m'a répondu, avec les expressions les plus obligeantes, que dans tous les temps il se feroit un devoir d'exécuter mes commissions, mais qu'il auroit un plaisir particulier à transmettre tout ce que je voudrois envoyer à un aussi bon et aussi respectable homme que M. Jean Renaud. J'étois charmé de voir que mon hôte des confins de la Suisse fût en aussi bonne odeur à la frontière de France. Mais frappé de l'accord avec lequel son éloge venoit de m'être prononcé, j'ai fait sur lui de nouvelles questions. J'ai appris alors que ce bon et respectable homme, qui m'eût paru mériter ces deux épithètes par sa seule conduite envers moi, y avoit des droits bien plus étendus ; que ce n'étoit pas seulement un propriétaire usant fort bien de sa fortune, un hospitalier donnant de fort bons repas aux voyageurs, un maître de poste leur fournissant de fort bons chevaux, mais que c'étoit encore un magistrat rendant de fort bons arrêts, qu'enfin Charles-Jean Renaud avoit, dans le Val-Travers, le même emploi et le même titre qu'avoit eus en Angleterre, sous Henri II, cet *Hubert de Burgh* à qui, selon Matthieu Paris, il n'a manqué de la dignité royale que le nom de roi ; que Renaud étoit *grand-justicier* du Val-Travers, comme

Burgho avoit été *grand-justicier* d'Angleterre; qu'il étoit le premier dans six villages qui relèvent de sa justice. Je me suis souvenu du mot de César, et j'ai pensé qu'il eût mieux aimé être le premier dans les six villages du Val-Travers, que le second dans la ville de Londres.

Pendant que, toujours courant, je réfléchissois à cette simplicité des mœurs primitives, et à la justice sûrement très paternelle que rendoit Charles-Jean Renaud dans ses vallées, je me suis trouvé au pied de la montagne ou plutôt du rocher sur lequel une justice beaucoup moins patriarcale détenoit dans les fers, il y a dix ans, ceux qu'elle osoit accuser sans oser les faire juger. Là j'ai fait une station; j'ai mis pied à terre, et pendant un quart d'heure j'ai mesuré de l'œil ces corps avancés de la tyrannie, ces rochers en avant du rocher principal, ces rampes droites, ces chemins de ronde perpendiculaires, enfin cet horrible château de Joux, honteusement métamorphosé, comme tant d'autres, de forteresse pour la défense de l'État, en prison où sont trop souvent plongés ses défenseurs. Je me suis dit : « Voilà donc le séjour où a été hissé par des gendarmes le général qui, de l'aveu de Bonaparte, environné près d'Ulm de soixante mille ennemis, leur avoit fait six mille prisonniers, n'ayant pas lui-même cinq mille hommes sous ses ordres, et avoit par là entraîné la reddition d'Ulm; qui, de l'aveu du même Bonaparte, avoit décidé la bataille de Friedland en faveur des Français; qui avoit pris Halle et Bromberg en Allemagne, les rives du Miniois et la ville de Florence en Italie, Cordone en Espagne, et avec des conscrits, etc. ! » Je me suis dit encore, en explorant toute la topographie de l'affreux rocher : « Voilà le sentier qu'ils ont fait graver à la jeune, belle, vertueuse, et spirituelle épouse de cet infortuné général, lorsqu'elle a été partager et charmer la captivité de son époux par les enchantements de l'amour conjugal et par le commerce des muses ! .... » Ce souvenir m'a ramené à d'autres; je me suis brusquement jeté dans ma voiture, et une demi-heure après j'étois arrivé à la poste de Pontarlier.

J'y ai trouvé des chevaux tout prêts, deux gendarmes qui m'attendoient pour me faire escorte, une petite troupe de curieux, et au milieu d'eux cet excellent M. Jean Renaud qui m'avoit préparé tout cela; qui a une petite maison à Pontarlier, en face de la poste; qui de sa fenêtre avoit guetté mon arrivée, et qui, me voyant entrer dans la ville, étoit accouru à ma rencontre. *Monsieur le grand-justicier*, lui ai-je dit, je suis bien aise de vous rendre publiquement ce que je vous dois, et de vous remercier en France de votre très aimable et très magnifique hospitalité. J'ai eu la permission d'embrasser toute votre charmante famille; je veux avoir le plaisir d'embrasser aussi son patriarche. Alors tout ce qui étoit là m'a crié : « Vous n'embrasserez jamais un plus honnête homme. C'est l'ami des Français, l'ami de notre Roi, l'ami des émigrés. On ne peut pas imaginer tout ce qu'il a fait passer aux vôtres de correspondances, d'argent, souvent leur en prêtant du sien; et ses bons rafraîchissements toujours prêts pour ceux dont il facilitait

« soit la sortie ou la rentrée, et son courage au milieu des menaces et des baïonnettes ennemies ; « sa joie au 3 mai, son désespoir au 20 mars ! » etc. » Et tous ces discours m'étoient adressés sous des fenêtres toutes pavoisées de drapeaux blancs et d'écussons de France, au sortir de la procession pour le vœu de Louis XIII, et au milieu des cris de *Vive le Roi !* Vous jugez bien, mon cher marquis, que si M. le directeur général des postes de France, qui n'est que le second dans son administration, peut jamais faire quelque chose pour M. le grand-justicier du Val-Travers, qui est le premier dans ses six juridictions, et si je ne l'obtiens pas de mon très bon ami M. de Mez —, je me battraï avec mon très bon ami. J'ai bien aussi deux mots à dire à M. de St-Cr —, sur l'énormité des taxes que paient à leur entrée chez nous les fromages des Neuchâtelois, tandis que ceux-ci reçoivent nos vins presque pour rien. 20 fr. 50 cent. pour deux cents livres de fromage à leur entrée en France, et encore 11 fr. de plus pour leur entrée à Paris ! le grand-justicier du Val-Travers et ses justiciables prétendent que cela est exorbitant. Les Suisses disent en général que s'ils continuent à être ainsi surchargés pour leurs objets de commerce, ils chercheront d'autres débouchés par la Belgique. Ils disent en particulier que du côté où je suis ils empêcheront leurs vaches de venir sur les montagnes de France ; que les pâturages de ces montagnes vaudront la moitié moins, et que le bétail français, déjà inférieur dans cette contrée, en sera encore plus détérioré. Vous savez que ce qui se dit là commence à se dire dans beaucoup d'endroits. Je n'ai pas la témérité de hasarder une décision ; mais dès ma jeunesse, mon instinct m'a fait embrasser le système du feu marquis de Lansdown. J'aime tout ce qui tend à unir les nations entre elles, et ne puis rien souffrir de ce qui tend à les mettre en hostilité l'une avec l'autre. La guerre qu'on se fait aujourd'hui à coups de douanes n'est sûrement pas aussi terrible que celle qu'on se faisoit tout-à-l'heure à coups de canons, mais l'une ne peut-elle pas ramener l'autre ? Je coupe court à cette nouvelle digression.

Voilà, digne ami, mon épisode des Neuchâtelois. Vous voyez qu'il n'est pas dans leurs mœurs habituelles de lapider leurs hôtes, et que Rousseau, si son humeur a été juste, ne l'a pas été au moins dans les reproches qu'elle lui a inspirés, quand il a dit que les Neuchâtelois n'aiment que le clinquant. Je ne connois rien de si solide que la réception qu'on m'a faite à Motiers. Bonne, charmante, hospitalière famille des Jean Renaud ! dans le dernier accès qui, depuis quelques jours, a fait vibrer encore ma veine poétique, je ne puis pas ne pas m'écrier :

Si quid mea carmina possunt,  
Nulla dies unquam memori vos eximet aro.

Vous croyez bien, mon ami, que je ne l'ai pas accepté les honneurs de l'escorte, mais j'ai prié

un des deux gendarmes, qui devoient retourner à Besançon sans moi comme avec moi, de me devancer à Ornay, d'où je vous écris, de m'y ~~revoir~~ faire un bon lit, et de m'y commander un bon souper dans une auberge tenue, me disoit-on, par un très bon royaliste, que j'ai reconnu tel à la première phrase; il s'appelle *Bélon*. L'autre gendarme m'a suivi, sans que je m'en aperçusse, et ils sont tous deux dans la cuisine pendant que je vous en parle. On me disoit bien, quand je suis descendu ici, qu'à toute force je pourrois encore arriver à Besançon avant les portes fermées, que d'ailleurs il y auroit même des moyens de me les faire rouvrir: mais j'en avois assez de ma journée; je voulois vous écrire, souper, dormir. J'ai fait les deux premiers *pelle-mêle*: je vais faire le troisième sans mélange, et tout d'un trait, j'espère. Je veux arriver demain à Besançon, de bonne heure, frais et dispos. J'ai plusieurs choses à y voir: mais avant tout j'ai à y revoir une ancienne amie, dont la révolution m'a séparé pendant vingt ans, une comtesse de M—, dont le nom ne vous sera sûrement pas nouveau, et dont je voudrais que vous connussiez comme moi les mérites extraordinaires. Après avoir été une des plus jolies femmes de son temps, elle est restée, malgré son âge et ses infirmités, une des plus aimables et des plus spirituelles, une des plus étonnamment instruites, et sur-tout des plus profondément sensibles. Elle a des réservoirs de larmes pour toutes les *souffrances de l'humanité*: jugez ce que lui ont fait sentir les *longues douleurs de la France*. Ce fut à elle qu'en 1789 on attribua la romance du *Troubadour béarnais*, et ce refrain que tant de bouches répétèrent avec des sanglots:

Louis, le fils de Henri,  
Est prisonnier dans Paris.

Ce fut elle qui, dans un livre aussi fort de raisonnement que la romance avoit été attendrissante de sensibilité, présenta un abrégé historique du *long parlement* d'Angleterre, pour arrêter, s'il en étoit encore temps, la législation française sur la pente de l'abyme au fond duquel d'aveugles factieux la précipitoient. C'étoit à elle, enfin, qu'en sortant de cette législation après le fameux 6 octobre, j'avois adressé ce cri d'une indignation moins prudente peut-être que légitime, qu'elle s'étoit hâtée de publier, qu'Edmond Burke a recueilli dans ses *Considérations*, et Charles Lacretelle dans son *Histoire*. Voilà l'amie de quarante ans que je retrouverai demain, après en avoir été privé pendant vingt. Bonsoir, le plus cher des collègues; demain je fermerai à Besançon cette lettre in-folio, après avoir lu celles que vous aurez sûrement en la bonté de m'y adresser.

Besançon, non pas le 16, mais le 17.

J'ai suis arrivé hier matin pour l'heure du déjeuner. Si nous en étions encore aux usages de

l'ancienne Rome, je devrois bâtir un temple à l'*Hospitalité*, elle me comble par-tout de ses faveurs. On croiroit que la Providence a voulu me récompenser de toutes les impressions que j'ai si vivement senties à l'aspect de cet odieux château de Joux, et au souvenir du vaillant général qui pendant quinze mois y a été captif. Imaginez-vous que j'ai trouvé aux portes de Besançon une lettre qui m'y attendoit, écrite par un proche parent de ce même général, par un des fonctionnaires distingués de cette ville. Cette lettre étoit remplie d'une si délicate et si noble prévenance, que j'ai dû me livrer au conducteur qui, depuis trois jours, avoit déposé cette invitation chez les gardiens des portes, et venoit tous les matins s'informer si j'avois paru. Il a dit à mon postillon, *Suivez-moi*; et bientôt je me suis trouvé dans une belle maison, au milieu d'une famille que j'aurois pu croire la mienne, d'après l'accueil que j'y recevois; assis à une table où a été servi le meilleur déjeuner; installé dans un appartement non moins confortable; en possession du bureau le plus élégant, sur lequel, par une recherche digne de nos hôtes, étoient rangées les lettres qui m'avoient été adressées à Besançon, poste restante. Du premier coup d'œil j'en ai saisi trois qui étoient de votre écriture; vos trois bulletins des 27 et 30 juillet, et du 2 août.

O mon ami! quelles actions de grâces ne vous dois-je pas! Depuis dix-huit jours je n'avois rien reçu de France; en vous lisant je me suis cru sur le lieu de la scène. Je vous remercie d'écrire mon nom à côté du vôtre sur la liste de ces *bonnes gens qui voudroient pouvoir ramener la paix dans le ménage*... Quant à la tragédie lointaine, vous savez encore si *tous mes vœux se joignent aux vôtres* pour que le *dénouement* ne soit pas aussi sanglant que l'a été l'*exposition*. Je conjure la guerre autant que qui que ce soit: la guerre est le plus horrible des fléaux, — toutefois après celui d'un traité qui appelleroit du nom de paix l'égorgement paisible et la tranquille extermination d'un peuple entier de chrétiens, livrés sans armes et sans défense aux sauvages ennemis de la croix. Vous vous rappelez de quelle espèce d'hommes Tacite a dit: *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Mais aujourd'hui qui oseroit mériter et pourroit braver l'application de ce mot terrible? en concevoir la crainte ne seroit-ce pas offenser l'Europe chrétienne tout entière? — Mon ami, c'est de près qu'il faut nous parler sur ce sujet.

Après vous avoir lu, j'ai couru chez l'ancienne amie. Quelle entrevue que la nôtre! Tant d'années de séparation! tant d'événements qui les ont remplies ou dévorées! De quoi n'ayons-nous pas parlé? à peine de nous-mêmes; sur le changement de sa personne, sur ses infirmités, un seul mot qui va vous la peindre: *Quel pauvre être!* m'a-t-elle dit, *j'offre à vos regards d'une âme si sensible, si forte, et, je le sens, si digne de celui dont elle émane!* Elle disoit vrai, et cette âme est un petit nombre de celles qui ont le droit de se connaître et de se dépeindre ainsi. Elle m'a dit dans un autre moment: *Je suis la postérité du temps présent, Je le juge comme elle le jugera; mais, à moins qu'elle n'en soit à-la-fois juge et victime, elle ne le jugera pas comme moi;*

car elle n'aura pas comme moi été pénétrée d'une espérance, que dis-je, d'une attente si heureuse, de sentiments si vifs, d'une joie si loyale et si française ! Combien j'étois ému en l'écoutant ! que de vœux communs nous avons renouvelés ensemble ! que de larmes, je m'y attendois, elle a répandues devant moi sur l'état des malheureux Grecs !... Vous concevez maintenant l'impatience que je vous exprimais avant-hier de me retrouver avec une telle personne ; vous concevez que je lui aie donné cette page dans mon journal. Je n'ai pu m'arracher de son entretien qu'à l'heure du dîner. J'ai oublié tout ce que j'avois voulu voir dans Besançon, et en effet je n'y ai rien vu hier que la belle cathédrale qui est à ma porte, et sur mon passage quelques vestiges de la domination romaine ou espagnole ; par exemple, une statue de cet affreux dieu d'Albe, sculpté en Neptune, le trident à la main, et debout sur une fontaine, où, dans sa hideuse nudité, il répand l'eau à flots moins larges qu'il n'a répandu le sang ailleurs.

J'ai dîné en famille avec mes très aimables hôtes et deux savants très distingués, dont un est à la tête de la bibliothèque publique, et enrichit la *Biographie universelle* d'articles aussi bien écrits que bien pensés. Le plus obligeamment du monde, il m'a offert de venir, avec deux de ses amis, me prendre demain, c'est-à-dire ce matin, pour me conduire non seulement à la bibliothèque, mais encore à tout ce qu'il y a de plus remarquable dans Besançon.

Ce matin en effet, en revenant de déjeuner chez l'ancienne amie, j'ai été, sous la protection de mes savants et ingénieux conducteurs, voir, dans le plus grand détail, bibliothèque, collège royal, musée, ruines romaines, jardin Granvelle, promenade Chamar, etc. ; mais je ne puis pas, sur-tout à vous, citer l'hôpital aussi sommairement. Je vous y ai désiré à chaque pas. Une de vos lettres venoit de m'annoncer que vous parcourez maintenant, sur une grande échelle, les asiles de la souffrance et de la douleur, où vous avez été appelé nominativement par le vœu des infortunés qui les remplissent. Quelle consolation pour lui, me disois-je tout-à-l'heure, s'il trouvoit dans sa visite beaucoup d'hôpitaux approchant de celui-ci ! La fondation est de Louis XIV ; les plans sont de Le Nôtre ; la règle est de saint Vincent de Paule ; et par-tout s'offre cette union de la grandeur, du génie et de la charité. J'ai parcouru les quatre salles immenses des enfants trouvés, des pauvres, des blessés, des févreux ; toutes abouissent par quatre superbes corridors à une vaste rotonde, dont elles sont séparées par de grands vitraux, et au centre de laquelle s'élève un autel, visible pour toutes les salles. La pharmacie, les jardins, les cours, l'église des sœurs, leur propriété, leur maintien, la charité céleste imprimée sur tous leurs traits, dans toutes leurs paroles, jusque dans le son de leurs voix, cet ensemble m'a fait éprouver une espèce de saisissement religieux, que vous concevrez bien, et que je vous définirois mal. Après avoir été tous rendre nos devoirs à madame la supérieure, après lui avoir payé nos justes tributs de respect et d'admiration, nous nous sommes séparés pour nous rejoindre dans quelques heures. Je suis revenu à mon joli

bureau, vous achever une relation que j'ai conduite aussi loin que j'ai pu; car il ne me reste plus que le temps tout juste de faire une grande toilette, et il la faut telle aujourd'hui. Mes hôtes magnifiques ont invité beaucoup de convives, et le dîner doit encore être suivi dans la soirée d'un grand *ront*.

Je clos donc ici mon journal; mais où le recevrez-vous? J'avois compté vous l'envoyer à votre terre, peut-être l'y suivre *de* après, et respirer avec vous cet air dont vous vantez tant la salubrité. Mais quand y serez-vous? quel est le cercle et quel sera le terme de vos bienfaisantes excursions? Vous en faites aussi, des journaux, dans ce moment; mais ils sont plus concis, plus *spéciaux*, selon l'expression du jour. Moi, je vous parle de mille choses à-la-fois, de tout ce qui passe dans ma tête, et se passe sous mes yeux :

Quidquid agunt homines nostri est farrago lilelli.

Cependant il y a un milieu de tout cela des pages suivies, qui ne seront peut-être pas sans utilité; des intérêts positifs dignes, non seulement de votre curiosité, mais de vos méditations et de votre appui. Il y a l'affaire des Suisses, qui intéresse la justice et l'honneur du roi, des chambres, de la nation française. Je pars demain à six heures du matin; je m'arrêterai quelques jours en route; je serai à Paris le jour de la Saint-Louis; et immédiatement après mon arrivée, j'irai savoir à votre porte où et par quelle voie mes ~~feuilles~~ *feuilles* peuvent s'acheminer vers vous. Quand vous les aurez reçues j'aurai bien vite un autre désir à former, celui d'en causer avec vous, celui de nous retrouver ensemble : *Te, dulcis amice, revisam!*

I...

# EXTRAIT DU BULLETIN DES LOIS,

7<sup>e</sup> SÉRIE, TOME III, PAGE 141.

## (N<sup>o</sup> 1026.) ORDONNANCE DU ROI relative aux anciens Officiers du régiment des Gardes Suisses.

Au château des Tuileries, le 10 août 1816.

LOUIS, par la grace de Dieu, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Sur le rapport de notre ministre de la guerre,

Nous AVONS ORDONNÉ ET ORDONNONS ce qui suit:

ART. 1<sup>er</sup>. *Tous les anciens officiers du régiment des Gardes Suisses qui faisoient partie du régiment à l'époque du 10 août 1792, et qui n'auront pu être placés dans les deux nouveaux régiments suisses de notre Garde Royale, obtiendront le grade immédiatement au-dessus de celui dont ils étoient brevetés dans l'armée à l'époque du 10 août 1792; de manière que les colonels deviendront maréchaux-de-camp; les lieutenants-colonels, colonels; les capitaines, chefs de bataillon; ainsi de suite. Ils prendront rang dans ces nouveaux grades, à compter de la date de la présente ordonnance.*

2. *Chacun de ces officiers obtiendra une solde de retraite réglée dans le grade déterminé par l'article 1<sup>er</sup>, et ainsi qu'il suit, savoir: ceux qui, au jour de la présente ordonnance, ont atteint leur cinquantième année d'âge et au-delà, le maximum; ceux qui ont atteint la quarante-cinquième, les trois quarts du maximum; et ceux qui n'ont pas atteint la quarante-cinquième année, la moitié du maximum.*

3. *Ceux qui, à raison des services continués ou repris depuis le 10 août 1792, ont obtenu en France le brevet d'un grade supérieur à celui qui leur est donné par l'article 1<sup>er</sup> ci-dessus, seront admis à jouir du bénéfice de l'article 2 sur le pied du grade supérieur dans lequel ils seront reconnus avoir servi en dernier lieu.*

4. *Si, parmi les officiers des Gardes Suisses qui ont servi jusqu'au 10 août 1792, il s'en trouvoit qui eussent déjà obtenu une solde de retraite, ils pourront, à leur choix, la conserver,*

ou y renoncer pour en obtenir une nouvelle, conforme à l'article 2, sans qu'ils puissent, dans aucun cas, les cumuler.

5. Tous les officiers des Gardes Suisses qui auront obtenu des grades, ainsi qu'il est exprimé dans les articles 1<sup>er</sup> et 3, sont autorisés à en porter les distinctions; savoir: les maréchaux-de-camp, l'uniforme de maréchal-de-camp français; les colonels et autres, les marques distinctives de leurs grades, soit sur l'ancien uniforme des Gardes Suisses, soit sur l'uniforme adopté pour les régiments suisses de la Garde Royale.

6. Voulant, en outre, que les anciens et fidèles officiers des Gardes Suisses reçoivent, dans toute leur plénitude, des marques royales de distinction, nous accordons la croix de Saint-Louis à tous ceux d'entre eux qui ne l'ont pas encore obtenue, et qui ont servi dans ledit régiment jusqu'au 10 août 1792.

7. Le but que nous nous sommes proposé par la présente ordonnance étant de décerner aux officiers de l'ancien régiment des Gardes Suisses un témoignage *spécial* de notre *estime* et de notre *reconnaissance* pour le bon esprit qu'ils avoient su maintenir dans la troupe confiée à leur fidélité, il n'est rien changé aux dispositions antérieurement faites à l'égard des sous-officiers et soldats de ce régiment, et des militaires de tout grade des autres régiments suisses licenciés en 1792.

8. Notre ministre secrétaire d'état au département de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance, qui sera insérée au Bulletin des lois.

Donné au château des Tuileries, le 10 août, l'an de grace 1816, et de notre règne le vingt-deuxième.

*Signé* LOUIS.

Par le Roi:

*Le Ministre Secrétaire d'état de la guerre,*

*Signé* MARÉCHAL DUC DE FELTRE





